



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Sébastien Tessier

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (Science politique)

GRADE / DEGRÉ

École d'études politiques

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

George Orwell: une critique du pouvoir

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Gilles Labelle

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Dimitrios Karmis

Daniel Tanguay (absent)

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

George Orwell : une critique du pouvoir

Présenté comme exigence partielle
de la maîtrise en Science politique

Par
Sébastien Tessier

Directeur de thèse :
Prof. Gilles Labelle

Université d'Ottawa
juin 2006



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-18471-4
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-18471-4

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Cette recherche démontrera que pour George Orwell, dans son roman Nineteen Eighty-Four, le pouvoir devenu une finalité ne peut mener qu'à un régime nihiliste. Dans le premier chapitre, il sera exposé que le pouvoir n'est plus contrôlé par une classe sociale : le pouvoir s'émancipe du contrôle humain. Une fois libéré, tout doit être détruit afin que rien ne menace la hiérarchie du pouvoir. C'est pour cette raison que le pouvoir dépossède l'homme de son identité et de sa conscience en lui imposant une surveillance constante et en créant une langue orthodoxe par laquelle il est impossible de penser contre le Parti. De plus, le Parti devra maintenir sa position de domination en figeant l'histoire. Il fait ceci par l'utilisation d'un ennemi intérieur, par une guerre permanente et par la réécriture de l'histoire. Pour bien comprendre la portée de tout ceci, il sera exposé dans le troisième chapitre que la quête du pouvoir absolu a lieu, selon Orwell, en raison de l'effritement de la religion et de l'effritement du patriotisme.

Introduction.....	3
Chapitre 1 : Le pouvoir.....	16
1.1. Le pouvoir.....	16
1.2. L'émancipation du pouvoir.....	17
1.2.1. Les membres internes du Parti :.....	20
1.2.2. Les membres externes.....	23
1.2.3. Les proles.....	25
1.2.4. Le parti au-dessus de ses membres.....	30
1.3. La dépossession de soi.....	32
1.3.1. La figure de Big Brother.....	32
1.3.2. Surveillance constante.....	37
1.3.3. « Doublethink » et « Newspeak ».....	42
Chapitre 2 : Le maintien de la hiérarchie du pouvoir.....	51
2.1. L'Ennemi.....	51
2.2. Les Deux Minutes de Haine.....	64
2.3. La guerre permanente.....	66
2.4. La réécriture de l'histoire ou la rectification du passé.....	70
Chapitre 3 : Le pourquoi du pouvoir.....	82
3.1. Le nationalisme.....	82
3.2. Effritement de la religion.....	86
3.2.1. Perte de croyance dans l'immoralité de l'âme.....	87
3.2.2. Disparition des sanctions divines.....	89
3.2.3. Le passage de sujet à objet.....	91
3.2.4. L'impuissance du pouvoir.....	92
3.3. Patriotisme.....	93
3.3.1. Définition du patriotisme.....	93
3.3.2. Défense et lien mystique dans la patrie.....	94
3.3.3. L'uniformisation sociale par les machines.....	98
3.3.4. Déracinement et atomisation de la personne.....	101
3.3.5. Enracinement du totalitarisme.....	102
Conclusion.....	105
Bibliographie.....	113

*Les origines sont menacées
Par ce qui foudroie l'avenir
Nous entrons dans l'écriture
De la dernière trace
-Gaston Miron*

Introduction

Cinquante ans après sa publication, nul roman n'a suscité des passions, captivé l'imagination et l'horreur autant que celui écrit par George Orwell, Nineteen Eighty-Four. Dès son arrivée en librairie, en 1949, ce livre fut un franc succès, tant populaire que critique. Depuis, nombre d'analystes ont tenté de cerner le sens de cette histoire cauchemardesque. C'est bien un roman qui fut écrit par Orwell, et non un essai politique. La forme empruntée fait en sorte que le sens est enfoui dans la fiction, que les secrets sont codifiés et, finalement, qu'il ne peut y avoir une interprétation qui s'impose. Mais avant d'aller plus loin, il serait pertinent de se remémorer les points essentiels de l'intrigue.

Le 4 avril 1984...l'histoire débute lorsque Winston inscrit cette date dans son journal. C'est en Océania que tout se passe, un des trois super-États, les deux autres étant l'Eurasie et l'Estasie. Suivant nos termes, Winston habite l'Angleterre; mais dans le monde d'Océania, l'Angleterre est connue sous le nom d'*Airstrip-One*, province d'Océania. C'est à travers les yeux de Winston que nous entrons dans le monde cauchemardesque de Nineteen Eighty-Four. Chaque personne évolue sous le regard probant de *Big Brother*, figure emblématique de l'État. Tout est contrôlé : la langue est construite pour qu'il n'y ait aucune pensée hétérodoxe; les télé-écrans diffusent constamment de la propagande tout en épiaant les mouvements et dires de chacun par un

ystème de caméras; l'amour et la sexualité sont interdits, sauf à des fins reproductives; un climat de haine et de méfiance est entretenu entre les membres du parti; la vérité, aussi éphémère soit-elle, n'existe que par *Big Brother*; le passé est constamment réécrit pour le rendre conforme au présent, ce qui contribue à effacer toute conscience historique.

C'est dans ce monde que vit Winston Smith, homme chétif, membre externe du parti *INGSOC*. Paradoxalement, l'histoire débute lorsqu'il se met à écrire dans un journal, car comment pourrait-il y avoir une histoire dans un monde où il n'y a ni passé ni futur ? Par le journal de Winston, le lecteur peut suivre les mésaventures du personnage. Tôt dans l'intrigue, Winston apparaît paré de traits dissidents, même s'ils ont toujours été masqués au regard pénétrant de *Big Brother*, de la police et de tous les autres qui le dénonceraient sans l'ombre d'une hésitation. Il rencontre deux personnages : Julia et O'Brien. Pour la première, il ressent des émotions contradictoires : il la déteste au même moment où il est attiré par elle. Elle lui apparaît répugnante puisque jeune, elle peut très bien être une dévote fanatique d'*INGSOC*. Elle possède cependant un attrait sexuel qui intrigue Winston. Puis il y a O'Brien, membre du parti interne, pour lequel Winston se sent une affinité intellectuelle. Il est persuadé qu'O'Brien fait partie du mouvement souterrain Brotherhood (Fraternité, ce mouvement étant parrainé par Goldstein, sorte de figure contre-révolutionnaire qui, selon *Big Brother*, ne vise qu'à détruire *INGSOC*). Winston finit par voir Julia, d'abord dans un pré, ensuite dans une chambre louée dans le grenier d'un antiquaire, à l'intérieur du quartier des proles (prolétaires). Plus ces rencontres avec Julia se répètent, plus il tombe amoureux d'elle, plus sa dissidence politique se confirme. Au même moment, O'Brien entre en contact avec Winston, il se fait passer pour un agent de Goldstein et lui remet un livre, dans lequel sont exposées les

analyses de ce dernier. Ce qui arriva était inévitable : Winston et Julia sont capturés par la police de pensée pour avoir commis un sexe-crime. Pis encore, O'Brien s'avérera le tortionnaire de Winston. O'Brien l'avait corrompu pour mieux le guérir. Pendant la longue session de torture de Winston, O'Brien lui expliquera les motivations de *Big Brother* : « le pouvoir pour le pouvoir ». Cette session de torture est bien plus qu'un simple aveu du bourreau quant aux rouages du régime : elle vise à détruire complètement Winston pour le reconstruire à l'image de *Big Brother*. L'exécution d'un fautif ne suffit pas; il faut le convertir : si un fautif meurt sans une totale dévotion à *Big Brother*, c'est qu'il existe un endroit qui n'est pas sous son emprise.

Il ne fait pas de doute que ce roman n'est pas une représentation réaliste de la situation en 1949 (pas plus que celle de 1984 ou celle de 2004). Que ce soit dans les pires dictatures totalitaires ou dans les régimes libéraux, il n'a jamais existé de *Big Brother*, de crime de la pensée, de novlangue ou d'Océania. Contrairement à d'autres livres de Orwell, *Burmese Days* et *Hommage to Catalonia* par exemple, l'environnement et les personnages de Nineteen Eighty-Four sont purement fictifs. De là la difficulté à cerner le sens de l'œuvre – car nous sommes bien en présence d'une œuvre – qu'est Nineteen Eighty-Four. Il y a eu des interprétations complètement contradictoires du roman. Alors que certains y voyaient blanc, d'autres y voyaient noir. Or, comme les essais et les romans de Orwell tendent à le démontrer, la vérité n'est jamais aussi simple et elle comporte, bien souvent, une forte teneur de gris.

En étudiant les ouvrages qui portent sur Nineteen Eighty-Four, on s'aperçoit assez rapidement que le livre a été l'objet de lectures idéologiques. Bien des auteurs s'accordent pour dire que le roman traite d'un régime totalitaire. Effectivement, il

faudrait être de mauvaise foi pour ne pas reconnaître ce fait. Cependant, il semble y avoir deux écoles de pensées quant au sens à donner à cette critique du totalitarisme.

Dès sa publication, la droite y vit une violente dénonciation des excès du stalinisme, voire du communisme en général. Un des premiers tenants de cette interprétation fut Philip Rahv³. Selon lui, le roman démontrait la crise qui sévissait chez les socialistes; pour Rahv, Orwell s'est finalement rallié aux libéraux devant l'échec communiste. Plus tard, dans le même sens, Leopold Labedz rédige un article cinglant contre la ré-appropriation du roman par la gauche. Selon lui, le roman se veut une dénonciation du communisme: « To pretend that Orwell's message is not basically rooted in his revulsion against communist and pro-communist practices is to shred the evidence and doctor the tape »⁴. Arthur Eckstein se méfiait lui aussi de la ré-appropriation par la gauche. Ce dernier défend la thèse que, malgré ses faiblesses, Orwell préférait le capitalisme au communisme, le premier pouvant mieux défendre les libertés individuelles, si chères à Orwell. En somme, pour ces auteurs, le totalitarisme d'Océania n'est qu'une dénonciation du communisme. A certains égards, ils ont raison. Dans son précédent roman, Animal Farm, Orwell s'était adonné à une virulente critique du stalinisme⁵. En ce sens, voir un rapport, une corrélation et une cohérence entre les deux romans n'est pas faux. De plus, on retrouve des éléments qui rappellent le régime soviétique : culte du chef, propagande, police secrète, réécriture de l'histoire, bureaucratie, etc.

³ Philip Rahv, « The Unfuture Utopia », 1949, réédité dans Orwell's Nineteen Eighty-Four : Text, Sources, Criticism, New York, Harcourt Brace Jovanovich Publishers, 1982, p.310-316

⁴ Leopold Labedz, « Will George Orwell Survive 1984 ? Of Doublethink & Double-Talk, Body-Snatching & Other Silly pranks », in Encounter, June 1984/July 1984, p.17.

⁵ George Orwell, « *Preface to Animal Farm* », in George Orwell, Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.402-406. Dans cette préface à l'édition yougoslave, Orwell explique que les épisodes du roman sont tirés de faits historiques soviétiques.

Cependant, il y a aussi une autre école de pensée. Raymond Williams voit, lui aussi, le communisme soviétique comme source du roman. Cependant, il reproche à Orwell de ne s'en tenir qu'à cette critique et de glisser sous le tapis les excès du capitalisme et des régimes libéraux :

En effet, à présent, ce serait *certainement faire preuve de doublepensée* que de supposer que de tels phénomènes n'ont pour unique source qu'une certaine forme de socialisme, tout comme ce serait faire preuve de *crime pensée* que de ne pas voir dans une expression de propagande comme 'le monde libre' un exemple très net de novlangue⁶.

Reprenant cette interprétation plus nuancée, d'autres commentateurs diront qu'on ne peut réduire Nineteen Eighty-Four à une simple critique du stalinisme, en insistant sur le fait qu'on adresse aussi une mise en garde aux sociétés capitalistes, libérales et démocrates, les avertissant qu'elles contiennent les germes du totalitarisme en leur sein. Connaissant personnellement George Orwell, le Canadien George Woodcock écrit ceci :

In didactic terms, Orwell is trying to convey the idea [...] that in every modern society without exception there were tendencies which, allowed to develop unchecked, might bring us within a generation into a world where all the values of truth, justice, mercy and freedom [...] would be sacrificed to make way for a new world in which Utopia would emerge in its gross and terrifying caricature under the sign of a boot stamping on a human face- forever⁷

C'est dans le même sens que vont les interprétations de Bernard Crick⁸, Christopher Hollis⁹ et William Steinhoff¹⁰. Ceux-ci partagent l'idée qu'Orwell adresse une mise en garde aux pays de l'Ouest. Pour Crick, c'est un avertissement contre les tendances totalitaires qui se retrouvent actuellement dans nos sociétés. Dans une optique plus

⁶ Raymond Williams, Orwell, Paris, Éditions Seghers, 1972, p.122. Les italiques sont de l'auteur.

⁷ George Woodcock, The Crystal Spirit, Boston, Little Brown and Company, 1966, p.58-59.

⁸ Bernard Crick, George Orwell, une vie, Paris, Éditions Balland, 1982.

⁹ Christopher Hollis, A Study of George Orwell : The Man and his Work, London, Hollis and Carter, 1956.

¹⁰ William Steinhoff, George Orwell and the Origins of 1984, An Arbor, University of Michigan Press, 1975.

britannique, Hollis y voit davantage une critique de la dégénérescence du Parti socialiste anglais qui, voulant s'opposer au totalitarisme nazi, adoptait des tendances tout aussi totalitaires. Pour Steinhoff, Orwell critiquait l'instrumentalisation du pouvoir par les gouvernements libéraux qui, pour atteindre leurs buts, s'approchaient dangereusement d'une mentalité totalitaire.

Ces courants offrent chacun une lecture différente de Nineteen Eighty-Four. Il me semble qu'aucun n'a tort ou raison. Comment ne pas voir une critique du stalinisme dans Nineteen Eighty-Four ? Néanmoins, on ne peut se limiter à une telle critique car le roman comporte des éléments qui sont étrangers au stalinisme, l'existence d'un prolétariat méprisé par exemple. Or, il y a un texte où Orwell explicite ses intentions. Dans une lettre à Francis A. Henson, de la *United Automobile Workers*, Orwell explique ce qu'il voulait dire dans son roman :

My recent novel is NOT intended as an attack on Socialism or on the British Labour Party (of which I am a supporter) but a show-up of the perversions to which a centralised economy is liable and which have already been partly realised in Communism and Fascism. I do not believe that the kind of society I describe necessarily *will* arrive, but I believe (allowing of course for the fact that the book is a satire) that something resembling it could arrive. I believe also that totalitarian ideas have taken roots in the minds of intellectuals everywhere, and I have tried to draw these ideas out to their logical consequences. The scene of the book is laid out in Britain in order to emphasise that the English-speaking races are not innately better than anyone else and that totalitarianism, *if not fought against*, could triumph anywhere.¹¹

Cette lettre de Orwell est embêtante car, du coup, elle semble clore le débat sur le sens du roman, sur ce que Orwell voulait transmettre et dire à travers les mésaventures de Winston Smith. Dans une certaine mesure, elle montre que les deux courants n'avaient

pas tort. Ils ont raison de voir une critique du stalinisme en ce sens qu'Orwell voulait démontrer les perversions d'une économie centralisée, dans la mesure où elle crée une concentration sans précédent du pouvoir entre les mains de quelques-uns. Mais Nineteen Eighty-Four est aussi une satire dont le regard est porté vers les démocraties libérales, parce qu'Orwell y voyait s'enraciner des tendances totalitaires, surtout parmi les intellectuels et la classe dirigeante.

Quant à la question du sens et des intentions de l'auteur, cette lettre semble donc clore le sujet. Mais est-ce vraiment le cas ? Car, même si on sait ce qu'Orwell a voulu dire par le biais de son roman, on reste sur notre faim tellement celui-ci semble riche. De plus, s'en tenir à cette lettre serait confirmer l'idée que le sens d'une œuvre ne peut jamais dépasser les intentions d'un auteur; or, ceci est absurde ! Comme l'a exposé Claude Lefort dans Le travail de l'œuvre Machiavel, une œuvre ne cesse de susciter l'interrogation. Il y a quelque chose dans ce livre qui demande à être creusé, qui demande à être interrogé. Dans un livre se rapportant à Nineteen Eighty-Four, Alok Rai affirme : « One can hardly discuss the novel as history, for Nineteen Eighty-Four has, after all, a residual and almost impregnable formal defence in that it is a fantasy set in the future. As such, it is not vulnerable to criticism emanating from outside its universe, from the world of real time ». ¹² En ce sens, Rai propose une méthodologie de lecture. En lisant les commentateurs d'Orwell, on constate que la grande majorité de ceux-ci font continuellement le lien entre la réalité et la fantaisie littéraire. Ceci masque une incapacité : comprendre le roman pour ce qu'il dit réellement. En voulant ramener le

¹¹ George Orwell, « Letter to Francis A. Henson », 16 June 1949, in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Book, 1968, p.502.

À noter que les mots en italiques et en lettres majuscules sont tels quels dans la lettre.

¹² Alok Rai, Orwell and the Politics of Despair, New York, Cambridge University Press, 1988, p.117.

roman dans le réel, en cherchant les justifications littéraires dans notre réalité historique, il est facile de passer à côté de l'essence du roman.

Cette prise de conscience fait donc resurgir la question de départ : quel est le sens de Nineteen Eighty-Four ? On peut même ajouter : quelle est l'essence du roman ? Pour y répondre, reportons-nous à l'intérieur du roman. Tout au long de l'histoire, nous sommes témoins de la quête du personnage principal, Winston Smith. Dès les premières pages, ce dernier tente de comprendre le monde dans lequel il vit. Parce qu'il a des résidus mémoriels de son passé, des rêves hors du commun et un endroit où il peut écrire à l'abri du regard pénétrant de *Big Brother*, Winston acquerra une perspective sur son environnement dont les autres membres du parti sont dépourvus. Lorsque Winston se met à lire le livre de Goldstein, offert par O'Brien, il prend conscience des rouages du système dans lequel il existe. C'est alors que Winston affirme : « Je comprends le comment, mais pas le pourquoi ». Plus tard, alors qu'il est victime des tortures d'O'Brien, ce dernier reprend les interrogations de Winston : « And now let us get back to the question of 'how' and 'why' »¹³. C'est donc avec la réponse au *pourquoi* que nous pourrions mieux cerner le sens et l'essence du roman. Toujours dans la séance de torture, O'Brien donne des réponses à cette question. Dans un premier temps, il affirme : « we are interested solely in power [...] only power, pure power. [...] Power is not a means, it is an end.[...] The object of power is power. »¹⁴ Un peu plus loin, il ajoute : « We are the priest of power. God is power »¹⁵. *Le pouvoir pour le pouvoir; Dieu est pouvoir* ! Il semble que ceci est d'une importance capitale, le concept de pouvoir apparaissant comme l'une des clés du roman. Si ce n'était pas assez, O'Brien affirme que les totalitarismes

¹³George Orwell, Nineteen Eighty-Four, London, Penguin Books, 1949, p.274.

¹⁴ Ibid, p.275-276.

nazi et communiste ne sont pas allés assez loin dans leurs logiques. Ils ont pris le pouvoir avec une finalité autre que le pouvoir; ils ont dévié de leurs vraies visées. Cette analyse vient donc étayer, d'une certaine manière, l'affirmation de Alok Rai : on ne peut réduire Nineteen Eighty-Four à une simple analogie de la réalité historique; le roman comporte une essence qui dépasse le simple parallèle avec l'histoire. Ceci semble donc confirmer l'intuition qu'il y a une interrogation suscitée *de l'intérieur* du roman, et non seulement par comparaison avec la réalité extérieure.

La question qui est posée dans Nineteen Eighty-Four est donc celle-ci : qu'est-ce que le pouvoir ? Par extension, on peut même se demander ce qui fait que les hommes sont attirés par le pouvoir. Pour affirmer que Dieu est le pouvoir, il faut qu'il y ait une adulation du pouvoir. Déjà, en 1946, Orwell posait cette question. Dans un essai sur The Managerial Revolution de James Burnham, Orwell adresse cette critique à propos de l'auteur : « it is curious that in all his talk about the struggle for power, Burnham never stops to ask *why* people want power »¹⁶. Un peu plus loin dans son essai, Orwell précise sa question : «The question that he ought to ask, and never does ask, is : Why does the lust for naked power become a major human motive exactly *now*, when the dominion of man over man is censing to be necessary ? »¹⁷. Tant dans son essai sur Burnham que dans Nineteen Eighty-Four, Orwell ne répond pas directement à cette question, malgré qu'il l'ait posée explicitement dans son roman. Cette recherche tentera donc de lire Nineteen Eighty-Four afin de trouver réponse à cette question : selon Orwell, qu'est-ce que le

¹⁵ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.276.

¹⁶ George Orwell, « James Burnham and the Managerial Revolution », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.177. L'italique est de l'auteur.

¹⁷ George Orwell, « James Burnham and the Managerial Revolution », op. cit., p.178. L'italique est de l'auteur. Il est important de noter que, pour Orwell, la domination de l'homme par l'homme est due aux

pouvoir et pourquoi les hommes en sont-ils si avides ? Si le roman nous parle de pouvoir, c'est que c'est le pouvoir qui nous *parle*. Cette prise de parole du pouvoir nous appelle à cerner son discours, ses limites¹⁸; parce qu'il parle, à travers *Big Brother*, il nous appelle à l'interroger.

Je me dois de préciser la portée de cette question, afin d'éviter les dérapages. Comme il a été dit ci-dessus, Orwell parle bien de *maintenant*. Historiquement parlant, qu'est-ce que ce *maintenant* ? Même si les essais de Orwell traitent de la modernité, il serait plus judicieux de délimiter ce *maintenant* au 20^{ième} siècle. Il ne faut pas oublier que Orwell a évolué au milieu des grands bouleversements des années 1930 et 1940 et que son œuvre journalistique se veut un témoignage de cette période. Ce *maintenant* est donc le 20^{ième} siècle où s'affrontent diverses idéologies pour fonder une nouvelle société, un nouvel homme.

* * *

George Orwell, à mon sens, pose davantage de questions qu'il n'offre de réponses. À cet égard, je ne crois pas qu'il réponde complètement à sa propre question : pourquoi le pouvoir ? Pourquoi les hommes désirent-ils tant le pouvoir ? Cependant, même si Orwell n'apporte pas directement de réponse, peut-être son œuvre comporte-t-elle une clé qui peut y mener. Comme O'Brien le dit si bien, « power is not a means, it is an end »¹⁹. Cette phrase en dit long. À travers l'histoire humaine, le pouvoir fut associé à

conditions économiques du travail afin d'assurer la civilisation. Or, avec la Révolution industrielle et les progrès technologiques, une telle domination n'est plus pertinente.

¹⁸ Claude Lefort, « La terreur révolutionnaire », dans Claude Lefort, *Essais sur la politique : XIXe-XXe siècles*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p.95.

¹⁹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op cit., p.276.

la moralité, au sens où le pouvoir fut un moyen pour arriver au bien²⁰, à une finalité. Or, *Big Brother* est coupé de toute téléologie morale; Nineteen Eighty-Four semble même un rejet de toute téléologie. C'est en ce sens une certaine forme de nihilisme qui est dépeinte dans les pages du roman – le nihilisme s'entendant ici comme négation de la vérité et des valeurs²¹. C'est donc cette thèse que ce travail tentera de défendre : en lisant Nineteen Eighty-Four, on y trouve une critique de l'effritement des valeurs et de la vérité au profit de la puissance, du pouvoir.

* * *

Afin de mener à terme cette recherche, je reprendrai la méthode esquissée par Alok Rai. Premièrement, il faudra se référer directement au roman, *de l'intérieur*, en faisant une étude de l'œuvre. Certes, il faudra aussi étudier les autres publications de Orwell, mais seulement en ce qu'elles éclairent la compréhension du roman, en ce qu'elles permettent de préciser les concepts et les critiques de l'auteur. Deuxièmement, il apparaît judicieux de comprendre la structure inhérente au roman. Celle-ci se trouve dans le *comment* et le *pourquoi*, tel que mentionné auparavant. Avant de nous donner les réponses (pourquoi), Orwell s'est assuré que nous comprenions bien les rouages du pouvoir (comment).

Ce travail calquera donc sa structure sur celle du roman. Dans un premier temps, il faudra chercher à bien comprendre comment le pouvoir s'articule dans le monde d'Océania. Ceci se fera de trois façons. Dans le premier chapitre, on abordera d'abord le sujet de la possession du pouvoir, en expliquant qui sont les détenteurs du pouvoir.

²⁰ À ce titre, lire le livre de Marcel Gauchet, Le désenchantement du monde, Paris, Éditions Gallimard, 1985.

Deuxièmement, on montrera que la quête du pouvoir vient à déposséder l'être humain de ce qu'il est. Dans le deuxième chapitre, nous explorerons comment le pouvoir se maintient en place, soit en brandissant une constante menace et en contrôlant les règles de son monde. Étant donné que ces deux premiers chapitres traiteront de la question du *comment*, il semble normal qu'ils soient davantage descriptifs. Ce qui est recherché est une compréhension substantielle du pouvoir, tel qu'il se manifeste sur cette terre meurtrie qu'est Océania.

Dans un deuxième temps, il faudra chercher à comprendre pourquoi un tel pouvoir fonctionne, pourquoi il existe un tel culte à l'égard du pouvoir. Il me semble que trois éléments de réponse se trouvent dans un texte qu'Orwell a écrit sur le nationalisme. Dans ce texte, Orwell définit le nationalisme comme suit : « By nationalism [...] I mean the habit of identifying oneself with a single nation or other unit, placing it beyond good and evil and recognising no other duty than that of advancing its interests. [...] Nationalism [...] is inseparable from the desire of power »²². Ceci fait référence explicitement à la question abordée dans ce travail. Orwell voit dans l'effondrement du patriotisme et de la religion les causes de la montée soudaine du sentiment nationaliste tel qu'il le comprend²³. Il faudra donc, d'abord, creuser le concept de nationalisme. Ensuite, il est indéniable que la question religieuse joue un rôle prépondérant dans le roman. Comme cela fut mentionné précédemment, O'Brien se qualifie d'apôtre du Dieu-pouvoir, sans compter les multiples références symboliques parsemées dans le roman. Finalement, Orwell définit le patriotisme comme étant : « devotion to a particular place and a

²¹ Armand Cullivier, *Vocabulaire philosophique*, Paris, Édition Armand Colin, 1956, p.158.

²² George Orwell, « Notes on nationalism », in George Orwell, *The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945*, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.362.

²³ *Ibid*, p.379.

particular way of life, which one believes to be the best in the world but has no wish to force upon other people »²⁴. En d'autres mots, le patriotisme est l'ensemble des traditions et des valeurs qui composent une société. Si l'on conçoit l'effondrement du patriotisme comme une condition préalable du nationalisme, ce qui à son tour mène à un désir de pouvoir, est-ce à dire que, pour Orwell, le danger réside dans la propagation d'une certaine forme de nihilisme ?

* * *

Malgré que la recherche ait comme point d'origine une œuvre fictive, ses conclusions pourraient dépasser le cadre d'une simple analyse littéraire. En effet, la question posée par Orwell est toujours d'actualité. Les tendances décrites par Orwell, dans son roman, ne se sont pas estompées, qu'on ne pense qu'à la novlangue. De plus, sachant qu'Orwell a voulu dénoncer les perversions d'une économie centralisée, comment ne pas penser à la question du pouvoir à l'ère de la mondialisation ? En ce sens, les questions posées par Orwell sont intemporelles. Pourquoi le pouvoir ? N'est-ce pas là la question qui traverse, depuis ses débuts, la philosophie politique ?

²⁴ George Orwell, "Notes on Nationalism", op. cit., p.362.

Chapitre 1 : Le pouvoir

Pour répondre à la question de cette recherche, il faut approfondir la compréhension du texte; c'est ce que tentera de faire ce chapitre. Dans un premier temps, il y aura un bref retour sur la notion du pouvoir tel qu'élaboré dans le roman. Dans un deuxième temps, ce chapitre s'articulera autour des deux thèmes reliés au pouvoir dans Nineteen Eighty-Four : l'émancipation du pouvoir et la dépossession.

1.1. Le pouvoir

Avant de lire et interpréter Nineteen Eighty-Four, il est important de tracer une première ébauche quant à la définition du pouvoir qui s'y trouve. Certes, ce travail approfondira cette conception, mais il est pertinent de donner une idée d'ensemble de ce qu'*Ingsoc*²⁵ conçoit par pouvoir.

Orwell explicite la notion du pouvoir dans la troisième partie du roman, lorsque Winston est torturé et, finalement, rééduqué par O'Brien et le Parti. C'est à travers les échanges entre les deux hommes que Orwell cerne la notion de pouvoir dans Océania²⁶.

Dans le discours d'O'Brien, il n'y a pas d'ambiguïté quant aux intentions du régime : le Parti veut le pouvoir, seulement le pur pouvoir. Au contraire de ce qui est le cas dans les autres régimes, O'Brien souligne que le pouvoir pour *Ingsoc* n'est pas un moyen, mais une fin en soi. Cette finalité de la puissance s'élève à un statut mystique qui ensorcelle : « We are the priest of power. God is power ».

²⁵ *Ingsoc*, novlangue pour *English Socialism*.

²⁶ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, pp. 256-287.

Par la suite, Orwell mentionne deux éléments fort importants. Premièrement, O'Brien affirme que le pouvoir ne peut être que collectif. Seul, l'individu est impuissant en raison de sa mortalité. Or, le Parti est immortel. Si l'individu peut échapper à son identité et se fondre dans le Parti, alors il devient tout-puissant et immortel. Deuxièmement, le pouvoir est le pouvoir exercé sur les autres êtres humains, tant physiquement que psychologiquement : « power is inflicting pain and humiliation. Power is tearing human minds to pieces and putting them together again in new shapes of your own choosing »²⁷. Tel un enivrement, le pouvoir excite. Ce pouvoir, c'est l'engouement de la victoire, de l'écrasement de l'ennemi. Justement, l'ennemi joue un rôle capital pour le pouvoir. Il ne saurait y avoir de pouvoir s'il n'y a d'ennemis à abattre. Pour *Ingsoc*, il y aura toujours un hérétique, un ennemi de la société, afin que le Parti puisse l'écraser « avec sa botte jusqu'à l'éternité ».

Après avoir donné une indication de ce qu'entend *Ingsoc* par le 'pouvoir', de ce que représente le pouvoir pour le Parti, nous pouvons procéder à partir de notre question de départ.

1.2. L'émancipation du pouvoir

Dans l'étude du pouvoir, un des facteurs les plus importants est l'identité de ses détenteurs. C'est le point de départ pour comprendre comment une société s'articule. Il est impératif de débiter cette recherche en examinant les acteurs politiques de ce roman.

L'importance des classes sociales dans le monde d'Océania est manifeste. Dès les premières pages, le lecteur s'aperçoit que cette société totalitaire est divisée, voire

²⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op cit., p.279.

hiérarchisée, en trois classes sociales : les membres internes du Parti, les membres externes du Parti et les proles. Si Orwell souligne qu'il y a eu, jadis, une tentation socialiste avant la révolution, cette société n'a rien d'égalitaire. Bien au contraire, Océania est davantage une oligarchie collectiviste plutôt qu'un régime socialiste.

Cette structure sociale, avec les membres internes au sommet et les proles au bas de l'échelle, n'a pas changé depuis la prise de pouvoir du Parti lors de la Révolution²⁸. Elle est composée par les membres internes du Parti (classe dirigeante), les membres externes du Parti (classe moyenne) et les proles (classe ouvrière). Orwell a pris le soin de nous indiquer que les membres internes composaient 2 % de la population, les membres externes 13 % et les proles, 85 %.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser au départ, il y a une certaine mobilité entre les membres internes et externes du Parti. Un membre externe peut être admis à l'intérieur s'il remplit les exigences requises. Mais cette mobilité peut s'inverser. En effet, les éléments les plus faibles du Parti interne peuvent être renvoyés au niveau externe et les éléments les plus ambitieux des membres externes peuvent grimper dans la hiérarchie sans pour autant mettre en danger la structure sociale. Ce dernier point représente bien l'essentiel : le Parti n'est intéressé qu'à assurer la pérennité de la hiérarchie sociale, la hiérarchie du pouvoir.

Qu'ils fassent partie de la sphère interne ou externe, les membres du Parti doivent non seulement professer de bonnes opinions, mais posséder aussi de bons instincts²⁹. Ils

²⁸ Avec l'éradication de tous les documents historiques, il est impossible de savoir quand exactement a eu lieu la Révolution. Or, nous savons que Winston a vécu les premières années de son enfance avant la Révolution.

²⁹ Les instincts doivent entrer en jeu car les membres doivent parfois faire des choses qui vont à l'encontre de la doctrine du Parti. Par exemple, même si *Ingsoc* était à l'origine un parti socialiste, il abhorre désormais la classe ouvrière.

doivent ainsi ressentir une haine sans borne pour les ennemis du Parti et un amour tout aussi proportionnel envers *Big Brother* et le Parti. Lorsqu'une personne devient membre du Parti, nous indique Orwell, elle doit complètement s'effacer au profit d'*Ingsoc* : « when once you were in the grip of the Party, what you felt or did not feel, what you did or refrained from doing made absolutely no difference. Whatever happened you vanished, and neither you nor your actions were heard of again »³⁰. Cette dernière phrase est importante parce qu'elle indique également ce qui arrive aux membres du Parti qui ne sont pas totalement et absolument fidèles au Parti : ils sont effacés, tant physiquement qu'historiquement.

Dans l'intrigue, Julia croit que le Parti a certaines limites. À un moment, elle affirme : « They can make you say anything – anything – but they can't make you believe it. They can't get inside you ». En ce sens, Julia conçoit que le Parti est limité par la frontière entre l'intérieur et l'extérieur. Des personnes peuvent être parfaitement dévotes, sur le plan extérieur, mais être hétérodoxes à l'intérieur. Or, Orwell nous indique que Julia est dans l'erreur. Le Parti est partout : tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Pour que le Parti soit tout-puissant, il ne doit pas avoir de limites. La conversion de Winston ne sert qu'à souligner la défaite de l'idée de Julia, croyant que *Big Brother* a des limites qu'il ne peut franchir³¹.

³⁰ George Orwell, *Nineteen Eighty-four*, op. cit., p.172.

³¹ Ce point sera approfondi dans la section sur *Big Brother*.

1.2.1. Les membres internes du Parti :

Abordons maintenant chacune des trois classes sociales afin de regarder de plus près ce que dit Orwell quant à la possession du pouvoir.

Les membres internes du Parti sont la classe dirigeante d'Océania. Ils sont au sommet de la hiérarchie du pouvoir. Pour comprendre par qui le pouvoir est exercé, il faut bien saisir cette classe.

La première différence entre les membres internes et externes se situe au niveau de l'apparence. En effet, les uniformes respectifs distinguent les deux classes. Alors que les membres externes portent un uniforme bleu, les membres internes en portent un noir.

Les informations que nous possédons sur les membres internes sont peu nombreuses. D'une part, cette classe ne compose que 2 % de la population. Sur le plan démographique, il semble normal qu'on ne retrouve pas un membre interne à chaque coin de rue. D'autre part, le seul membre interne qu'Orwell présente à son lecteur est O'Brien. De ceci, il découle une certaine difficulté : comment séparer les caractéristiques de la classe de celles du personnage ?

Le premier contact avec O'Brien a lieu lors de la cérémonie des Deux Minutes de Haine, où Winston l'entrevoit parmi la foule. Observant O'Brien, Winston lui prête un air distingué : « he had a certain charm of manner [...] he had a trick of re-settling his spectacles in a curiously civilized way »³². Par ceci, Orwell nous indique que les membres internes du Parti ont une présence et une aura, comparativement aux membres externes. Même si l'on sait que O'Brien peut être un redoutable et sadique tortionnaire, il

n'en reste pas moins qu'une assurance et un apaisement se dégagent de sa personne :
« When (O'Brien) spoke his voice was gentle and patient »³³.

Voilà des indications psychologiques offertes par Orwell afin que nous comprenions l'identité des membres internes. Y a-t-il des privilèges, des avantages associés à cette identité ? Orwell explique qu'un membre interne mène une vie austère, dédié à son travail et à *Ingsoc*. Néanmoins, il jouit de quelques luxes, dont ne disposent pas les deux autres classes. Un membre interne a droit à un appartement plus spacieux, à une meilleure qualité dans le tissu de ses vêtements, à de la meilleure nourriture³⁴, à du tabac et à de l'alcool. Il peut aussi avoir droit à quelques servants et à une voiture ou un hélicoptère³⁵. De plus, il y a un privilège que les membres internes possèdent à l'instar des membres externes : celui de fermer leur télécran, mais pas plus de 20 minutes³⁶. Ceci est dû à l'extrême dévotion qu'ont les membres internes envers le Parti.

Qu'est-ce qui est exigé et requis d'un membre du Parti ? Avant de répondre, il est à noter que les exigences partisans sont les mêmes pour les membres internes et externes (je ne reviendrai donc pas sur ce point lorsque je traiterai des membres externes). Un membre doit faire deux choses contradictoires : premièrement, il doit être compétent, dévoué et, jusqu'à une certaine limite, intelligent. Deuxièmement, il doit être ignorant, crédule et fanatique. L'idéal est une personne peureuse, haineuse, adlatrice et triomphaliste³⁷. Ce qui est néanmoins particulier aux membres internes est une hystérie et une haine profonde envers l'ennemi; ce sentiment, quoique présent chez les membres

³² George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.20.

³³ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.257.

³⁴ Ibid, p.217.

³⁵ Ibid, p.199, p.263.

³⁶ Ibid, 176 et p.179.

³⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.200.

externes, est bien plus fort chez les membres internes. C'est donc dire qu'un membre du Parti doit avoir une mentalité de guerre : « the mentality appropriate to a state of war »³⁸. Océania est bien en guerre perpétuelle; tout est fait en fonction de cette guerre. Le membre du Parti doit donc avoir une croyance quasi mystique en la guerre et en la victoire d'Océania sur ses ennemis. Comme tout est fait en fonction de la guerre, un membre du Parti n'a donc pas de temps libre; tout est utilisé pour maximiser l'effort de guerre³⁹.

Les membres internes du Parti sont donc ce qu'on peut appeler la classe dirigeante et la classe intellectuelle; ce sont eux qui tirent les ficelles. On serait donc porté à croire que ce sont eux qui détiennent le pouvoir. Or, une telle conclusion serait hâtive. Pour qu'une classe détienne le pouvoir, elle doit être située à l'extérieur de l'emprise que le pouvoir peut exercer. Par exemple, les rois et tyrans d'antan n'étaient pas sujets à leurs décrets; ils étaient au-dessus de la loi. Il semble que ce ne soit pas le cas des membres internes du Parti. Orwell indique qu'eux aussi subissent le pouvoir. Une fois, Winston travaille à falsifier des documents : « It consisted in falsifying a series of production reports of two years ago, in such a way as to cast discredit on a prominent member of the Inner Party who was now under the cloud »⁴⁰. Et ce n'est pas qu'un membre sans envergure; Orwell prend le soin d'indiquer que c'est un membre important. Donc, tous sont susceptibles d'être arrêtés, d'être « vaporisés ». Ceci, il me semble, est d'une importance capitale dans la compréhension du pouvoir dans Nineteen Eighty-Four.

D'autant plus que Orwell sème le doute quant à la corruption intérieure. Il nous transmet ceci par la bouche de Julia, lorsqu'elle avoue à Winston son secret : « If you

³⁸ Ibid, p.200.

³⁹ Ibid, p.152.

kept the small rules, you could break the big ones »⁴¹. Que veut-elle dire par ceci ? Il serait juste de croire que, si un membre effectue parfaitement ses travaux partisans, qu'il ne questionne pas *Ingsoc*, bref, qu'il joue son rôle de dévot, il peut briser les grandes règles. Une fois encore, c'est par Julia que ceci nous est révélé. Au début du roman, elle apparaît comme une fanatique de *Ingsoc*; Winston en aura même peur. Mais en apprenant à la connaître, il découvre qu'elle a des relations sexuelles avec des membres internes du parti, qu'elle peut avoir de la bonne nourriture, qu'elle peut aller à la campagne, etc.

1.2.2. Les membres externes

Comme il a été dit précédemment, ce qui touche les membres externes recoupe souvent ce qui touche les membres internes du Parti : attitude et mentalité, devoirs et obligations, etc. Orwell fait une description de l'image exemplaire du membre externe par l'entremise du personnage de Parson : « He was fattish but active man of paralyzing stupidity, a mass of imbecile enthusiasm – one of those unquestioning, devoted drudges on whom, more even than the Thought-Police, the stability of the Party depended »⁴². Un membre externe doit donc assurer la stabilité du Parti, maintenir la hiérarchie, en manifestant une dévotion aveugle – et ici, *aveugle* prend un sens particulier parce qu'il veut aussi dire *aveugle* face aux rouages du système en place.

Il y a cependant des différences. Contrairement à l'uniforme noir du membre interne, un membre externe porte un uniforme bleu. On sait aussi que les membres externes ont droit à moins de privilèges matériels. Ils vivent dans des appartements en

⁴⁰ Ibid, p.114.

⁴¹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.135.

⁴² Ibid, p.24.

décrépitude; ils ont des vêtements de moins bonne qualité que les membres internes; ils vivent une constante pénurie de produits quotidiens, qu'il s'agisse de lames de rasoirs, de chocolat, de lacets, etc. Ils ont du gin en abondance, mais il est exécration⁴³.

Les membres externes sont les fonctionnaires du Parti. Ce sont eux qui administrent l'État, les ministères, qui composent les corps policiers, qui rédigent les documents politiques, etc. S'ils jouissent de moins de privilèges que les membres internes, ils en ont davantage que les proles. Par contre, il semblerait que ce soit la classe la plus opprimée. Ce sont principalement les membres externes que les télécrans surveillent; la *Thought-Police* les épie constamment afin de décerner le moindre geste hétérodoxe. Ce n'est pas parce qu'ils sont membres du Parti qu'ils sont plus nobles aux yeux de ce dernier. Pour bien comprendre ceci, il faut se reporter à la théorie des luttes de classes dans le livre de Goldstein⁴⁴. Ce dernier explicitait que la menace sur la Haute classe provenait justement de la classe Moyenne. En ce sens, les membres internes ont intérêt à opprimer les membres externes. C'est aussi pour cette raison que la stabilité du Parti repose sur une dévotion complète. Un commentateur d'Orwell, François Brune, a bien cerné ceci : « En dehors de cette activité 'professionnelle', le Parti extérieur cesse d'être l'allié du Pouvoir pour devenir sa proie : [...] il représente un danger constant, celui de toute classe moyenne à l'égard de la classe qui la domine »⁴⁵.

Contrairement à cette conception, Winston semble croire que la force du changement viendra des proles, et non des membres externes. Qu'en est-il de cette

⁴³ À noter que l'alcool du gin engourdit les sens, ce qui rend l'existence un peu plus supportable.

⁴⁴ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., pp. 209-213.

⁴⁵ François Brune, *Sous le soleil de Big Brother : Précis sur « 1984 » à l'usage des années 2000*, Paris, Éditions de L'Harmattan, 2000, p.41.

troisième classe ? Si les membres externes sont « la proie », pourquoi les proles ne le sont-ils pas ?

1.2.3. Les proles

Les proles sont la force ouvrière d'Océania. Leur quotidien est constitué de peu de chose : le travail physique, s'occuper des enfants, se chicaner avec d'autres proles, boire de l'alcool, jouer à la loterie, etc.⁴⁶ Si les proles sont presque laissés à eux mêmes, l'État s'occupe néanmoins d'eux. En effet, c'est l'État qui produit les diverses sources de divertissements pour les proles, que ce soit les journaux, « prolofeed », remplis de faits anodins (astrologie, loterie, sports, etc.), les films pornographiques⁴⁷ ou des chansons écrites par des machines du Parti.

Une grande partie de ce que l'on sait des proles provient des visites de Winston dans leurs quartiers. En s'y rendant, il y voit des discussions tournant principalement autour de l'alcool (les proles ne boivent que de la bière)⁴⁸. Si les proles ne sont pas surveillés comme les membres extérieurs, s'ils ont plus de liberté, cela ne veut pas dire qu'ils possèdent un espace public à l'intérieur duquel ils peuvent discuter. En effet, le seul événement public d'importance est la loterie. Celle-ci dépasse de loin la seule fonction de divertissement : « It was probable that there were some millions of proles whom the lottery was the principal if not the only reason for remaining alive. It was their delight, their folly, their anodyne, their intellectual delight »⁴⁹. Lorsque Winston circule

⁴⁶ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.74.

⁴⁷ Ces films pornographiques sont produits au *pornosec*, novlangue pour le département de Minitrue qui produit ces films.

⁴⁸ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit. p.91.

⁴⁹ Ibid, p.89.

dans ces quartiers, il entend des proles discuter de façon animée à propos d'un article de journal; cette altercation ne découle pas d'une différence politique, mais bien de la loterie⁵⁰. Il ne faut pas tomber dans le piège lorsqu'on étudie la classe des proles. Orwell ne dit pas qu'ils sont plus stupides qu'un membre du parti; c'est davantage l'inconscience qui les caractérise. Ils sont assez intelligents pour faire des calculs concernant la loterie, mais ils sont complètement inconscients en ce qui a trait au politique. Orwell l'indique très bien lorsqu'il nous explique que tous les membres du Parti savent que les gros lots de la loterie n'existent pas⁵¹.

Cette inconscience des proles se manifeste aussi d'une autre façon. Les proles ne vivent que dans le pur présent. Par exemple, lorsque Winston sillonne les rue proles, une explosion survient et détruit deux maisons. Quelques minutes après, les proles reprennent leur train de vie quotidien comme si rien ne s'était produit⁵². Même si les proles oublient rapidement les bombardements, qui sont assez fréquents faut-il le rappeler, ceux-ci sont toutefois un rappel constant de la guerre dans laquelle est plongée Océania. Orwell ne nous dit pas si ces bombardements sont les conséquences d'attaques ennemies ou bien d'*Ingsoc* pour stimuler un appui à la guerre et renforcer le sentiment de peur et de haine envers l'ennemi.

Cette inconscience est habilement démontrée lorsque Winston tente de discuter avec un vieux proles. Winston désire qu'il lui offre une perspective sur *Ingsoc*, sur l'histoire pré-révolutionnaire. Or, ce proles est incapable de parler d'autres choses que de la bière; sur la question de la guerre, il offre une réponse sans substance et insensée⁵³.

⁵⁰ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.88.

⁵¹ Ibid, p.89.

⁵² Ibid, p.88.

⁵³ Ibid, p.92.

Futé, Winston tente de le faire réagir en suscitant chez ce vieux proles un sentiment d'injustice envers le système instauré par *Ingsoc*; rien à faire, le proles s'arrête à des détails insignifiants. Pour bien comprendre ce trait des proles, on peut se référer à Norman Birnbaum. Pour lui, les personnes vivant dans les sociétés industrielles limitent leur actes politiques à une obéissance similaire à l'acceptation passive de la routine quotidienne : « the degree of conscious political consent required of the modern working class [...] is not necessarily very large : routine may be counted upon to do what is needed, and the essential aspect of routine is the acceptance of hierarchy at the workplace »⁵⁴. En ce sens, la routine représente parfaitement l'inconscience des proles : parce qu'ils répètent inlassablement les mêmes gestes et pratiques, ils viennent à ne plus réfléchir à ce qu'ils font. Ils deviennent inconscients parce qu'on ne leur demande pas de penser pour s'adapter à la vie. C'est une transposition psychologique des réflexes physiques que développent les ouvriers sur machines. Si Birnbaum appelle ceci la routine, La Boétie y donnait le nom de coutume. Selon lui, parce que les hommes naissent sous le servage et le joug, ils se contentent de vivre comme ils sont nés⁵⁵.

Malgré ceci, Winston a un espoir infailible dans les proles : « If there is hope, it lies with the proles »⁵⁶. Cet espoir réside dans leur démographie. Représentant 85 % de la population, ils constitueraient une force insurmontable s'ils se révoltaient contre leur condition. De plus, ils ont l'avantage de ne pas être surveillés comme les membres externes, ce qui veut dire qu'ils peuvent conspirer en courant moins de risques. Pour ceci,

⁵⁴ Norman Birnbaum, *The Crisis of the Industrial Society*, Oxford, Oxford University Press, 1969, p.68.

⁵⁵ Étienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire ou Contr'un*, Paris, Éditions Gallimard, 1993, p.96.

⁵⁶ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit. p.72.

il faut que les proles soient, justement, conscients de leur situation, de leur classe. Orwell utilise l'humour pour dire cela :

He remembered [...] when a tremendous shout of hundreds of voices [...] had burst from a side-street [...]. It was a great formidable cry of anger and despair [...]. His heart leapt. It's started ! he had thought. A riot ! The proles are breaking loose at last ! When he had reached the spot it was to see a mob of two or three hundred women crowding around the stalls of the market [...]. But at this moment, the general despair broke down into a multitude of individual quarrels. It appeared that one of the stalls had been selling tin saucepans. [...] cooking-pot were always hard to get. Now, the supply had unexpectedly given out⁵⁷.

Ce passage illustre plus que tout autre les attentes jamais comblées de Winston à l'égard des proles et de leur participation à l'ébranlement des fondations d'*Ingsoc*. Orwell pointe une certaine contradiction chez les proles quant à leur situation et leur conscience de classe : avant qu'ils ne se rebellent, les proles doivent devenir conscients, sauf qu'ils ne peuvent être conscients qu'après s'être rebellés. Le Parti n'est pas intéressé aux proles : ils ne représentent pas une menace pour son pouvoir : « so long as they continued to work and breed, their other activities were without importance »⁵⁸. C'est pourquoi le Parti n'a pas besoin d'utiliser les mêmes méthodes de répression contre les proles que celles utilisées contre les membres externes. S'ils deviennent mécontents, ce qui peut se produire à l'occasion, ce mécontentement ne mène à rien parce que, sans perspective et sans conscience, ils ne peuvent s'attarder qu'à des petits griefs sans importance⁵⁹. Orwell le dit très bien : « They can be granted intellectual liberty because they have no intellect »⁶⁰. Le Parti permet donc une certaine permissivité aux proles justement parce que celle-ci, dans un premier temps, est sans danger pour le Parti, et, dans un deuxième

⁵⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.73.

⁵⁸ Ibid, p. 74.

⁵⁹ Ibid, p.75.

⁶⁰ Ibid, p.219.

temps, parce qu'elle permet d'abrutir les proles en ne leur proposant que du divertissement⁶¹. Dans sa critique, Philip Rahv soulignait l'improbabilité du rôle et de la place des prolétaires dans Océania. Il dit qu'aucune société autoritaire de notre époque, qui sont toutes des sociétés de masse, ne peut se permettre le luxe de laisser une classe à l'extérieur du contrôle étatique : « a totalitarian collectivist state is rigidly organized along hierarchical lines, but that very fact [...] necessitates the domination of all citizens, of whatever class, in the attempt to 'abolish' the contradiction between its theory and practices by means of boundless demagoguery and violence »⁶². Mais cette critique ne sous-estime-t-elle pas la perspective des membres du Parti envers les Proles ? Moins qu'humains, les proles représentent des animaux auxquels il faut donner quelques divertissements afin qu'ils ne vous mordent pas. Dans la vision d'Orwell, c'est justement ce qui se passe. En soi, cette idée n'est pas nouvelle. On la retrouve chez La Boétie⁶³ :

les theatres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux, et autres telles drogueries c'estoient aus peuples anciens les apasts de la servitude, le pris de leur liberté, les outils de la tyrannie : ce moien, cesste pratique, ces allechements avoient les anciens tirans, pour endormir leurs subjects sous le joug. ainsi les peuples assotis trouvant beaux ces passetemps amusés d'un vilain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoutumaient à servir aussi niaisement, mais plus mal que les petits enfants, qui pour voir les luisans images des livres enluminés aprenent à lire⁶⁴.

Orwell reprend ce vieux concept romain du « pain et des jeux » pour décrire l'abrutissement des proles.

⁶¹ Christopher Hollis, op. cit., p. 189.

⁶² Philip Rahv, op. cit. p.315.

⁶³ On ne sait pas si George Orwell avait lu La Boétie.

⁶⁴ Étienne de la Boétie, op. cit., p.109.

Orwell ne nous laisse pas sur une note péjorative à propos des proles; il maintient une lueur d'espoir en l'humanité par le biais des proles. Dans une scène, Winston écoute une vieille dame chanter en lavant ses vêtements. Orwell nous dit que toutes les chansons ont été écrites par des machines d'*Ingsoc*. Or, même avec un texte écrit aussi froidement, cette dame réussit, par son chant, à y insuffler une humanité qui fait vibrer Winston (et plus tard, Julia)⁶⁵. En ce sens, l'humanité n'est pas complètement écrasée sous la botte du Parti. D'autant plus que ces proles sont peut-être plus humains que les membres du Parti ne veulent le reconnaître. Les proles sont humains dans la mesure où ils ne sont pas atomisés, où ils sont capables de sentiments naturels et spontanés⁶⁶.

Au-delà de tout ce qui a été dit sur les proles, ceux-ci jouent une fonction particulière dans le régime d'*Ingsoc* : ils sont le point zéro à partir duquel les membres du Parti évaluent leur supériorité⁶⁷. Oui, ils sont aliénés et écrasés, mais ils ne sont pas dénaturés⁶⁸.

1.2.4. Le parti au-dessus de ses membres

Maintenant que nous avons exploré la situation des trois classes sociales d'Océania, quelles conclusions pouvons-nous en tirer ? D'abord, il apparaît nécessaire, pour qu'une classe puisse se maintenir au pouvoir, qu'elle s'accapare des structures étatiques et sociales⁶⁹. Or, il ne faudrait pas lire les relations entre les classes seulement dans une perspective marxiste où ce serait la lutte qui forgerait leurs relations. Il semble que le

⁶⁵ George Orwell, *Nineteen Eighty Four*, op. cit., p.144.

⁶⁶ Paul N. Siegel, « George Orwell's '1984' : A world-Wide 'Managerial Revolution' », in Paul N. Siegel, *Revolution and the 20th Century Novel*, New York, Monad Press, 1979, p.165.

⁶⁷ François Brune, op. cit., p.42.

⁶⁸ George Orwell, *Nineteen Eighty Four*, op. cit., p.42.

pouvoir, par la nature mystique qui lui est conférée dans le roman, dépasse le cadre interprétatif de la lutte de classe. Il faut se rappeler que les membres du Parti vénèrent le pouvoir. Ce pouvoir, nous allons bientôt le constater, n'existe que dans l'appareil de répression. Si le pouvoir se traduit dans des privilèges de classe, le pouvoir ne se réduit pas aux privilèges; il ne se résume pas à cette définition. L'image offerte par O'Brien est plus que pertinente : le pouvoir est une botte qui écrase le visage de l'homme pour l'éternité. Cette botte, c'est le système répressif. Le pouvoir, dans cette perspective, n'est exercé par personne. Cette idée est présentée succinctement par Robert C. Tucker :

In this picture of totalitarianism, a ruling party is actuated by an impersonal 'ideological supersense' to practice 'total terror' through institutions that are 'bureaucratic machines'. There is *no persons* doing things. There is briefly an 'it', totalitarianism, which does things through persons to persons; but the subject of the action is the 'it'⁷⁰.

En ce sens, le pouvoir ne s'incarne ni dans une personne ni dans une classe; il est partout et nulle part. Justement parce que le pouvoir est une fin en soi, il s'émancipe du contrôle d'une classe particulière. Si le pouvoir est vénéré comme divinité (« God is power »), cela veut donc dire qu'il est insaisissable. Il est maintenant impossible de lui assigner un maître : « il s'agit seulement pour chacun de (le) servir, de (le) vouloir, comme on veut la vertu »⁷¹. C'est pourquoi je ne crois pas que la théorie de la lutte de classe, suivant la définition marxiste, soit pertinente pour comprendre Océania. Même si la hiérarchie s'est imposée par une lutte de classe, elle dépasse maintenant ce paradigme. Nous sommes bien plus dans ce que Étienne de la Boétie appelait la servitude volontaire :

⁶⁹ Norman Birnbaum, op. cit., p.70.

⁷⁰ Robert C. Tucker, « Does Big Brother really exist », in 1984 Revisited : Totalitarianism in our Century, New York, Perennial Library, 1983, p.91. Il est à noter que cette citation ne représente pas la pensée de M. Tucker. Ce dernier ne fait qu'exposer cette idée.

⁷¹ Claude Lefort, « La Terreur révolutionnaire », op. cit., p.98

« ce sont donc les peuples mesme qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quittes; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui aient le chois ou d'estre serf ou d'estre libre quitte sa franchise et prend le joug : qui consent à son mal ou plustost le pourchasse »⁷². Ici, le tyran n'est pas une personne : le tyran, c'est le pouvoir. Puisque le pouvoir est devenu une finalité et non un moyen, il faut renverser notre perspective : ce ne sont pas les classes sociales qui se servent du pouvoir, mais bien le pouvoir qui se sert de la hiérarchie des classes pour se manifester. En d'autres mots, le système de répression mis en place a pris le dessus sur la lutte de classe.

Pour mieux saisir l'aliénation à l'égard du pouvoir, il faut approfondir la lecture et étudier ce système par lequel le pouvoir se manifeste. Quel sera l'impact de cette aliénation sur l'être humain ? La prochaine section posera cette question.

1.3. La dépossession de soi

1.3.1. La figure de *Big Brother*

Notre initiation au système du pouvoir se fait dès la première page du roman : lorsque Winston entre dans son immeuble, il est face à face avec une affiche de *Big Brother*, figure dirigeante d'Océania. *Big Brother* apparaît partout : il est sur les télécrans, ses affiches sont accrochées sur tous les murs, il revient aux Deux Minute de Haine, etc. Une image répétée sans cesse : un gros plan sur le visage de *Big Brother*, un regard perçant, une moustache qui lui confère un air sévère.

⁷² Étienne de la Boétie, op. cit., p.84.

Dès le début, Orwell attribue à cette image des propriétés surnaturelles. Le regard de *Big Brother* épie constamment les citoyens d'Océania : « the eyes follow you about when you move »⁷³, « dark eyes looked deep into Winston's own »⁷⁴. Ce regard joue beaucoup sur la psychologie des citoyens. En effet, il accentue l'effet qu'ils sont constamment surveillés, qu'ils ne peuvent pas échapper au regard : « Always the eyes watching you [...]. Asleep or awake, working or eating, indoors or outdoors, in the bath or in the bedroom –no escape. Nothing was your own except the few cubic centimeters inside your skull »⁷⁵. Ce regard à la fois perçant et hypnotisant de *Big Brother* ajoute au mysticisme de ce dernier. Sur ce point, Erika Gottlieb croit que ce regard est une caractéristique fondamentale du mysticisme, où l'âme humaine est toujours en présence de Dieu⁷⁶.

Comment interpréter *Big Brother* ? Orwell ne nous indique pas si *Big Brother* existe réellement comme entité physique. Pendant la séance de torture de Winston, O'Brien explique : « Of course he exists. The Party exists. *Big Brother* is the embodiment of the Party »⁷⁷. Immédiatement après, Winston lui demande s'il existe au même titre que lui, Winston, existe; O'Brien lui répond que lui, Winston, n'existe pas. Même si *Big Brother* représente la figure du leadership d'Océania, il faut revenir à ce que j'ai dit précédemment : le pouvoir n'est pas maintenu par une personne, mais par un système. En ce sens, ce n'est pas *Big Brother* en soi qui importe au système, mais bien la fonction qu'il exerce dans ce système⁷⁸.

⁷³ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.1.

⁷⁴ Ibid, op. cit., p.4.

⁷⁵ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.29.

⁷⁶ Erika Gottlieb, *The Orwell Conundrum : A Cry of Despair or Faith in the Spirit of Man ?*, Ottawa, Carleton University Press, 1992, p.162.

⁷⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.272.

⁷⁸ Robert C. Tucker, op. cit., p.92.

La première de ces fonctions nous est donnée dans le livre de Goldstein. En somme, *Big Brother* est le masque, la façade, à travers laquelle le Parti s'exhibe publiquement. Il devient donc la figure par laquelle on attire la vénération envers le système. Cette interprétation s'insère exactement dans ce qu'O'Brien a dit à Winston concernant l'existence de *Big Brother*. Ceci est facile à comprendre, et Orwell l'explique très bien : « His function is to act as a focusing point for love, fear and reverence, emotions which are more easily felt towards an individual than towards an organization »⁷⁹. *Big Brother* est donc cette figure qui sert à canaliser l'amour pour le Parti. Comme le rappelle O'Brien à Winston, il n'est pas suffisant de lui obéir, il faut l'aimer⁸⁰. On aime *Big Brother* comme on pourrait aimer un père bienveillant. Cette figure paternelle permet d'infantiliser les citoyens d'Océania⁸¹. D'autant plus qu'avec cette image paternelle, le Parti détruit la famille traditionnelle pour la remplacer par *Big Brother*⁸².

D'autre part, Orwell écrit dans une critique littéraire: « Any shape, any sounds, any colour, any smell becomes odious through too much repetition, because repetition fatigues the senses to which beauty makes its appeal »⁸³. La répétition de l'image de *Big Brother* sert à affaiblir l'homme, à le rendre impuissant, et donc, facilement malléable. Parce que l'homme est affaibli, *Big Brother* peut facilement prendre racine en lui.

Big Brother, par sa constante présence, renforce l'idée qu'il n'y a pas d'issue, qu'il n'y a pas d'extérieur à ce monde, à son monde. En ce sens, il abolit la frontière entre

⁷⁹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.217.

⁸⁰ Ibid, op. cit., p.295.

⁸¹ François Brune, op. cit., p. 12.

⁸² William E. Laskowski, « George Orwell and the tory-radical tradition », in *The Revisited Orwell*, Ed. Jonathan Rose, East Lansing, Michigan State University Press, 1992, p. 174.

l'intérieur et l'extérieur, entre le visible et l'invisible. Ceci est important et a été souligné par certains commentateurs. Pour François Brune, l'essentiel du regard de *Big Brother* est qu'il nous « dépossède de nous-mêmes »⁸⁴. Cette idée de dépossession est poussée plus loin par Michael Carter. Ce dernier, grandement influencé par Jean-Paul Sartre, écrit : « To suddenly be aware that I'm being watched by another is to experience the loss of myself and my world, for under the look of the Other, I experience myself as having an outside, an objective form which takes its place among the things of the world. As an object, I loose my sense of freedom and subjectivity »⁸⁵. Parce qu'une personne est constamment surveillée par le regard de *Big Brother*, parce qu'elle n'existe que pour autrui (que pour son extérieur), elle perd toute intériorité. Cette personne n'existe que pour l'extérieur et, contrairement à l'intérieur, cet extérieur lui sera à jamais opaque et étranger. Carter cite un passage de Sartre qui explique bien cette aliénation : « I have my foundation outside myself. I am for myself only as I am pure reference to the Other »⁸⁶.

Ceci représente ce qu'est un citoyen parfait d'Océania. Un tel citoyen n'a pas d'existence, au sens où il ne sait pas qu'il est; il n'est qu'une carapace dans laquelle se déverse l'Autre, l'Autre étant ici *Big Brother* : « You will be hollow. We shall squeeze you empty, and then we shall fill you with ourselves »⁸⁷. Il se produit donc un effet de normalisation chez le citoyen⁸⁸, dans la mesure où il se conforme à l'Autre parce qu'il

⁸³ George Orwell, « Review : 'A Coat of many Colors : Occasional Essays' by Herbert Read », in George Orwell, *The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950*, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.50.

⁸⁴ François Brune, op. cit., p.12.

⁸⁵ Michael Carter, *George Orwell and the Problem of Authentic Existence*, New Jersey, Barnes and Noble Books, 1985, p.180.

⁸⁶ Jean-Paul Sartre, *Being and Nothingness : an Essay in Phenomenological Ontology*, Trans. Hazel E. Barnes, London, Methuen, 1969, p.260, cité dans Michael Carter, *George Orwell and the Problem of Authentic Existence*, op. cit., p.180.

⁸⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.269.

⁸⁸ François Brune, op. cit., p.13.

n'y que l'Autre en lui. C'est seulement en comprenant ceci que les paroles d'O'Brien sont porteuses de sens : « We create human nature »⁸⁹. C'est pour cette raison que les citoyens d'Océania aiment *Big Brother*. Si une personne ne se laisse pas envahir par l'Autre, ne se soumet à l'Autre en elle, elle passe pour folle. Lorsque O'Brien torture Winston, il lui dit : « you would not make the act of submission which is the price of sanity. You preferred to be a lunatic, a minority of one »⁹⁰. Avec cette idée, nous sommes près de comprendre le fantasme totalitaire de l'Un où le social serait parfaitement accordé avec lui-même. Il ne faut pas oublier que, pour *Ingsoc*, l'individu n'est qu'une cellule du corps social, du Parti; si cette cellule persiste à se retirer du corps, alors inévitablement, elle meurt. Encore une fois, Orwell nous expose bien ses idées par les images qu'il met en scène. Lorsque le corps de Winston est décrépité par la torture infligée par O'Brien, ce dernier le mène devant un miroir et lui dit : « You reduced yourself to it. This is what you accepted when you set yourself up against the Party. It was all contained in the first act »⁹¹.

Big Brother sert donc de rappel à ses membres : il n'y a que *Big Brother* dans leur existence. Ils déversent sur lui tout leur amour. Dans le même mouvement qu'ils extériorisent leur amour, ils intériorisent *Big Brother*. Ils annihilent leur identité pour que *Big Brother* puisse régner en eux. Une fois à l'intérieur, *Big Brother* a le pouvoir sur eux; il les contrôle. C'est dans ce sens qu'on peut comprendre ce que voulait dire O'Brien lorsqu'il affirmait que les membres étaient les cellules par lesquelles le Parti peut vivre; c'est en existant à l'intérieur de chacun que le Parti devient immortel. L'immortalité du

⁸⁹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.282.

⁹⁰ Ibid, p.261.

⁹¹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.286

Parti passe donc par une dépossession de l'individu envers lui-même : il doit cesser d'être lui-même et devenir l'incarnation du Parti.

Cette idée de dépossession revient dans d'autres parties du roman. Si le regard de *Big Brother* perce l'âme et donne le sentiment d'être constamment épié, Océania a mis en place un système de surveillance bien plus sophistiqué qui intensifie cette dépossession.

1.3.2. Surveillance constante

Un des aspects les plus terrifiants dans Nineteen Eighty-Four est la constante surveillance des membres du Parti. Toute vie privée est, par le fait même, anéantie. Chaque membre doit être orthodoxe 24 heures sur 24. Il doit l'être même pendant son sommeil⁹².

Au cœur de cette constante surveillance, il y a la *Thought-police*, espèce de police secrète qui scrute les moindres faits et gestes des membres du Parti pour y détecter le plus petit signe d'hétérodoxie. Elle survole Londres avec ses hélicoptères.

Orwell nous indique que la *Thought-police* n'est pas le seul organe de surveillance. La famille devient l'extension de cette police. Après avoir rempli ses tâches partisans, un membre passe son temps avec sa famille. Chacun est entouré jours et nuits par des informateurs qui le connaissent intimement⁹³.

Dans ces familles ce sont les enfants qui jouent les espions. Les enfants de Parson portent l'uniforme des espions. La question se pose : s'ils sont reconnus publiquement comme étant des espions, quel est donc leur rôle ? Ils sèment la terreur en menaçant de dénoncer leurs parents ou tout autre individu d'un instant à l'autre. Ils peuvent porter de fausses accusations. Par exemple, lorsque Winston vient réparer l'évier de Mme Parson,

⁹² Parson est arrêté pour avoir proféré des paroles hétérodoxes pendant son sommeil.

les enfants accusent Winston d'être un traître et un « thought-criminal »⁹⁴. Pour eux, ces accusations représentent un jeu. Qu'elles soient fondées ou non, cela n'a pas d'importance. Porter de fausses accusations aurait pour effet de rendre inconfortables les criminels; des tics nerveux, des expressions faciales les trahiraient. En ce sens, la peur ne fait qu'un avec la culpabilité : qui a peur est coupable⁹⁵. Si pour ces enfants les dénonciations sont un jeu, reste qu'ils possèdent une rare férocité : « All their ferocity was turned outwards, against the enemies of the State, against foreigners, traitors, saboteurs, thought-criminals »⁹⁶. Prêts à dévorer n'importe quel membre du Parti, ces enfants ne se rebellent jamais contre la discipline d'*Ingsoc*. Le Parti offre aux enfants des « ear trumpets » afin qu'ils puissent écouter les discussions à travers les serrures de portes, le but étant qu'ils puissent faire leur travail avec plus d'efficacité⁹⁷. L'auteur nous indique que la formation des jeunes espions n'est pas encore terminée, qu'ils seront pires dans quelques années. En effet, il écrit : « Another year or two and they would be watching (Mrs. Parson) night and day for symptoms of unorthodoxy »⁹⁸.

Cette constante surveillance renforce le climat de peur et de méfiance à l'intérieur de la société. Chacun peut être arrêté pour un rien. Là est l'angoisse : *Big Brother* n'a jamais défini ce qui était permis et défendu. Par exemple, les enfants de Parson ont fait arrêter un homme qui était un espion. Leur preuve ? Il portait des chaussures bizarres, ce qui devait faire de lui un étranger, et donc, un espion ennemi⁹⁹.

⁹³ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.140.

⁹⁴ Ibid, p.25.

⁹⁵ Claude Lefort, « La terreur révolutionnaire », op. cit., p. 88.

⁹⁶ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.26.

⁹⁷ Ibid, p.66.

⁹⁸ Ibid, p.26.

⁹⁹ Ibid, p.60.

Cette méfiance envers l'autre mine complètement les relations interpersonnelles. Claude Lefort croyait que, lors de la Terreur révolutionnaire, le meurtre du corps social reposait sur l'œil qui observe tout¹⁰⁰. On a peur de s'approcher d'une personne, car elle pourrait être un agent de la *Thought-police*. Un tel agent pourrait être assis à la table d'à côté, écoutant les moindres détails d'une conversation. Ce climat de méfiance se manifeste lorsque Winston croise Julia dans les corridors. Il a des doutes la concernant, se demandant si elle est une agente de la *Thought-police*¹⁰¹. C'est donc dire que le corps social s'automutile en cherche constamment des scélérats en son sein. Les soupçons pèsent sur chacun. Il n'y a aucun critère objectif pour démasquer l'ennemi intérieur. Il est « connu dans le moment où il est démasqué, c'est-à-dire dans le moment où quelqu'un a le *pouvoir* de le démasquer »¹⁰². C'est dans ce dévoilement de l'ennemi qu'apparaît le pouvoir de *Big Brother*. Si tous peuvent devenir ennemis, le pouvoir peut se manifester partout. C'est un pouvoir que de reconnaître l'ennemi, de le démasquer. Ce faisant, on peut justifier toutes les actions sous prétexte qu'il y a un ennemi parmi nous.

Aucun moyen de surveillance ne surpassera en efficacité les télécrans. Ils sont installés partout en Océania. En somme, ces instruments ont deux fonctions : transmettre 24 heures sur 24 les informations concernant le Parti, l'État et la guerre, et surveiller les membres du Parti.

Chacun des télécrans est muni d'une caméra et d'un microphone¹⁰³. Ces microphones peuvent tout capter sauf une sonorité plus basse qu'un murmure. Les caméras peuvent tout filmer, sauf s'il fait noir. Ainsi, le *Thought-police* peut se brancher

¹⁰⁰ Claude Lefort, « La terreur révolutionnaire », op. cit., p.108.

¹⁰¹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.113.

¹⁰² Claude Lefort, « La terreur révolutionnaire », op. cit., p.109. (mes italiques)

¹⁰³ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p. 4.

à n'importe quel moment sur un télécran afin de surveiller un membre. C'est d'ailleurs à cause de ces télécrans que Winston et Julia auront de la difficulté à se voir et qu'ils seront contraints d'aller à la campagne et dans la chambre de l'antiquaire.

Le Livre de Goldstein explique l'importance de ces appareils. Dans le passé, aucun gouvernement ne disposait des moyens pour surveiller constamment sa population. Goldstein est assez explicite quant au rôle et aux conséquences d'une telle technologie :

Every citizen could be kept for 24 hours a day under the eye of the police and in the sound of the official propaganda, with all other channels of communication closed. The possibility of enforcing not only complete obedience to the will of the State, but complete uniformity of opinion on all subjects now existed for the first time¹⁰⁴.

Un membre du Parti vit ainsi sous l'œil de la police, de sa naissance à sa mort.

Comme il a été dit, les télécrans diffusent constamment de la propagande concernant la situation de l'État, du Parti et de la guerre. À plusieurs reprises, des trompettes sonnent pour informer les citoyens d'une nouvelle victoire d'Océania sur ses ennemis, d'une augmentation de ration ou d'une amélioration des conditions de vie. Un membre ne peut jamais fermer le son du télécran; au mieux, il peut réduire quelque peu le volume. Ceci fait en sorte qu'il y a toujours du bruit, ce qui rend la concentration et la réflexion d'autant plus difficiles. Si ce n'était pas assez, le Parti 'entre' chez les membres par les télécrans. Dans une scène, Winston est tiré de ses rêveries par l'appel aux activités physiques. Une dame à l'écran fait des activités physiques et chaque membre doit faire exactement comme elle. On empêche l'esprit de se développer par une intrusion constante du Parti. C'est dans une telle scène que Orwell nous donne, pour la première fois, l'indication que les télécrans sont munis d'une caméra. Lors d'une séance d'exercice, l'entraîneuse s'en prend directement à Winston parce qu'il ne fait pas

correctement ses exercices¹⁰⁵. Certes, on pourrait argumenter qu'il n'y a aucune preuve qu'elle a véritablement vu ce qu'il faisait pendant les exercices. Elle aurait pu dire cela sans le voir, ce qui aurait eu le même effet. Tel n'est pas le cas. Orwell nous confirme que ces télécrans sont munis de caméras et de micros. Lorsque Julia et Winston sont capturés dans la chambre de l'antiquaire, on découvre qu'un télécran y était caché¹⁰⁶.

Cette surveillance constante a pour conséquence d'atrophier le 'moi' d'une personne. On ne peut plus afficher ses véritables émotions, ses états d'âme. On cesse d'être et on n'est que pour les autres. C'est donc d'une dépossession du soi dont il est question ici¹⁰⁷. Cette dépossession consiste à être placé constamment sous le regard de *Big Brother*. Un membre du Parti doit constamment afficher une expression optimiste¹⁰⁸. Pour conserver le 'moi' intact, il faut ainsi une maîtrise quasiment parfaite de sa personne. Winston a développé une capacité à masquer son être : il peut contrôler sa respiration et ses expressions faciales. Or, il a de la difficulté à contrôler son rythme cardiaque et les télécrans peuvent capter le son des battements cardiaques.

Si la surveillance des télécrans garantit l'orthodoxie par une surveillance et une propagande constante, l'hétérodoxie de Winston doit déjouer les télécrans. Winston habite un vieil immeuble d'avant la Révolution. L'aménagement architectural de son salon fait en sorte qu'il peut sortir du champ de perception de son télécran. Il y a un coin dans sa pièce où il peut s'asseoir sans être perçu¹⁰⁹. C'est grâce à ceci qu'il pourra écrire son journal et ainsi se forger une identité qui lui est propre.

¹⁰⁴ Ibid, p.214.

¹⁰⁵ Ibid, p.39.

¹⁰⁶ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p. 231.

¹⁰⁷ Michael Carter, op. cit., p.179.

¹⁰⁸ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.6.

¹⁰⁹ Ibid, p. 7.

Cette surveillance constante fait écho à ce que disait Hannah Arendt. Elle croyait qu'en écrasant les hommes les uns contre les autres, par la surveillance et la terreur, on finit par détruire l'espace social entre eux. Elle ajoute que ceci « détruit la seule condition préalable essentielle à toute liberté : simplement la faculté de se mouvoir qui ne peut exister sans espace »¹¹⁰. *Big Brother* s'assure, justement, de détruire un tel espace en surveillant constamment ses sujets. Par les télécrans, *Big Brother* isole l'individu et multiplie sa présence : il devient donc l'instrument idéal du pouvoir d'un seul sur tous¹¹¹.

1.3.3. « Doublethink » et « Newspeak »

Pour Orwell, la langue peut aussi servir le Parti afin de déposséder ses membres et de s'assurer qu'ils ne se rebellent pas contre le système. Le Parti utilise deux aspects de la langue afin de prévenir une telle rébellion : le « doublethink » et le « newspeak ».

Orwell donne une définition précise de ce qu'est le *Doublethink* : « (it) means the power of holding two contradictory beliefs in one's mind simultaneously, and accepting both of them »¹¹². Dans un autre passage, il donne plus de détails :

To know and not to know, to be conscious of complete truthfulness while telling carefully constructed lies, to hold simultaneously two opinions which cancelled out, knowing them to be contradictory and believing in both of them, [...] to forget whatever it was necessary to forget, then to draw it back into memory again at the moment when it was needed, and then promptly to forget it again; and above all; to apply the same process to the process itself. That was the ultimate subtlety. [...] Even to understand the word 'Doublethink' involved the use of Doublethink¹¹³.

¹¹⁰ Hannah Arendt, op. cit., p.212.

¹¹¹ François Brune, op. cit., p. 16.

¹¹² George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.223.

¹¹³ Ibid, p.37.

Pour que le *Doublethink* soit efficace, deux choses contradictoires sont en effet nécessaires¹¹⁴. Il doit s'agir d'un processus conscient pour que cela soit fait avec précision. Par contre, en même temps, il doit s'agir d'un processus inconscient, sinon il produira chez le sujet un sentiment de fausseté et de culpabilité.

Pour Orwell, le *Doublethink* est au cœur d'*Ingso*c, car la tâche essentielle du Parti est d'utiliser consciemment la tromperie pour exercer le pouvoir tout en étant complètement honnête quant aux finalités qu'il poursuit¹¹⁵. Du *Doublethink*, passons maintenant à la langue du Parti.

Le *Newspeak* (novlangue) est la langue officielle d'Océania¹¹⁶. Son but est de rendre impossible toute pensée qui n'est pas orthodoxe. Ceci est fait par l'invention de nouveaux mots, mais aussi par la suppression d'anciens mots qui contredisent la vision orthodoxe du Parti. Dans le roman, des linguistes travaillent sur une nouvelle édition du dictionnaire qui contiendra moins de mots que la précédente. En ce sens, la novlangue fut inventée pour deux raisons : « not to extend, but to diminish the range of thought, and this purpose was indirectly assisted by cutting the choice of words »¹¹⁷.

La novlangue se divise en trois catégories de vocabulaire : A, B et C. Le premier consiste en des mots nécessaires à la vie quotidienne où tout sens et toute ambiguïté ont été extirpés. On y retrouve des mots tels que *manger, maison, chien, soulier, etc.*

Sur le plan grammatical, le vocabulaire A repose sur une interchangeabilité des mots : il n'y a pas de différence entre le nom, le verbe et l'adjectif. Par exemple, le mot *pensée* est remplacé par *penser* (*thought* par *think*). De plus, un mot peut être augmenté

¹¹⁴ Ibid, p.223.

¹¹⁵ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.223.

¹¹⁶ Le lexique de *Newspeak* se situe en annexe du roman, p. 312 à 325.

¹¹⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.313.

ou réduit en valeur en ajoutant le préfixe *plus* ou *un*. Par exemple, le mot *good* peut devenir *plusgood* ou *ungood*; ici, le mot *ungood* remplace le mot *bad*. Finalement, les pluriels des mots se conjuguent tous de la même façon : en ajoutant un *s* après chaque mot (*lifes, mans, etc.*). Les mots du vocabulaire A sont utilisés au sens le plus concret et pragmatique. Impossible donc de passer au sens figuré : « la réalité et la variété des choses ne peuvent plus servir, par le jeu des images et des analogies, à structurer le champ des idées. Le langage perd donc toute sa créativité »¹¹⁸.

Le vocabulaire B est constitué de mots qui ont une valeur politique : « words, that is to say, which not only had in every case a political implication, but were intended to impose a desirable mental attitude upon a person using them »¹¹⁹. En ce sens, les mots du vocabulaire B ne sont jamais idéologiquement neutres. La novlangue est construite de manière à ce qu'on ne puisse pas parler négativement de *Big Brother*.

En quelques syllabes, ces mots contiennent une panoplie d'idées. Sous un même mot, on en regroupe plusieurs autres, même si leurs sens sont contradictoires. En effet, on regroupe des mots tels que *démocratie, justice, religion, science, morale* en un seul mot : *crimethink* (crimepense). Cette manœuvre a pour but la destruction du vocabulaire. Une fois ces mots regroupés en un seul, ils peuvent être effacés et oubliés. L'objectif est de réduire autant que possible la quantité de mots. Moins il y a de mots, plus rétrécie sera la pensée. On veut réduire la conscience humaine par la novlangue. Orwell note la portée du vocabulaire comme instrument de contrôle social : « there would be many crimes and errors which it would be beyond his power to commit simply because they were nameless

¹¹⁸ François Brune, op. cit., p.64.

¹¹⁹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.316.

and therefore unimaginable »¹²⁰. Le vocabulaire B divise donc le vocabulaire en deux versants opposés, soit un bon et un mauvais. Par exemple, l'opposition entre *goodsex* et *sexcrime*. Dans les deux cas, on traite de la sexualité humaine : le premier décrit une sexualité orthodoxe, qui ne sert qu'à des fins reproductives, alors que la deuxième décrit une sexualité hédonistes. Or, ces deux versions du même acte n'ont pas la même connotation morale. Une personne penchera inconsciemment vers le *goodsex*. François Brune explique bien ce choix :

Le vocabulaire B remplace l'intelligence – même orthodoxe – par l'instinct mental, un instinct qui se limite à faire le bon choix entre des options binaires. On s'aperçoit vite que, positif ou négatif, chaque terme implique l'existence de son parfait contraire; l'organisation manichéenne du langage qui en résulte réduit le travail de l'esprit à flairer le bon parti à prendre (le parti pris orthodoxe). Corollairement, elle permet constamment aux autorités d'ériger la vérité du moment en Bien absolu, par opposition au Mal qui englobe tout le reste¹²¹.

Le vocabulaire C se compose de mots qui ont une portée technique. Tous les techniciens peuvent y trouver les mots nécessaires afin qu'ils puissent mener à terme leur travail.

La première chose que l'on remarque à propos de la novlangue est l'impossibilité de critiquer l'ordre en place¹²². En effet, un langage est construit pour consolider la hiérarchie; on s'en sert afin de manipuler les personnes ainsi qu'établir et maintenir

¹²⁰ Ibid, p.324.

¹²¹ François Brune, op. cit., p.66

¹²² Il est à noter que je parle d'une critique verbale. Il est évident que Winston et Julia critiquent le régime en ayant une relation amoureuse et sexuelle; ce genre de critique ne peut être verbalisé, et donc, est extérieur au langage.

l'ordre établi¹²³. La langue subit le même processus que les individus : l'uniformisation et l'élimination des différences¹²⁴.

Certains auteurs remettent en question cette thèse d'Orwell¹²⁵. Ils ne croient pas qu'en réduisant le langage on puisse réduire la pensée. En ce sens, ils ne croient pas que la disparition d'un mot équivaut à la disparition du concept qu'il recouvre. Cependant, ils ne tiennent pas compte des conditions particulières du régime d'*Ingsoc*. Premièrement, la novlangue existe seulement parce qu'elle s'appuie sur un appareil de surveillance et de répression. Deuxièmement, la novlangue est construite de telle manière qu'une réaction positive soit imposée à quiconque parle de *Big Brother*. Par sa grammaire, la novlangue rend impossible l'association de *Big Brother* à une émotion négative. En ce sens, « ce n'est pas l'homme qui parle, mais le langage qui parle en lui, à sa place, comme s'il avait pris possession de lui »¹²⁶.

Avec la novlangue, *Big Brother* transforme l'être-en-ce-monde de l'humain, croyant que les possibilités humaines doivent s'accorder avec les possibilités du langage¹²⁷. L'être humain naît et vient-en-ce-monde dans le langage. Cela détermine ce qu'il est dans la mesure où le langage dicte son identité et ce qu'il peut faire. Ceci a une conséquence importante : « Language no longer speaks Being. Instead of revealing the self, it conceals it; because the self can no longer speak for itself, language can no longer

¹²³ Roger Fowler, Gunther Kress, « Critical Linguistic », in Language and Control, London, Routledge & Kegan Paul, 1979, 1990.

¹²⁴ François Brune, op. cit., p.63.

¹²⁵ Entre autres, Paul Chilton, Orwellian Language and the Media, London, Pluto Press, 1988, 127p.; Philippe Barbaud dans « La fiction orwellienne de la langue ou la robotisation du langage », paru dans Orwell a-t-il vu juste ? : Une analyse sociopsychologique de 1984, Sillery, Presse Universitaire du Québec, 1986, 272p.; W.F. Bolton, The language of 1984, Oxford, Blackwell in association with Deutsch, 1984, 252p..

¹²⁶ Alain Besançon, La falsification du Bien : Soloviev et Orwell, Paris, Éditions Julliard, 1985, p.203.

¹²⁷ Michael Carter, op. cit., p.199.

create meaningful relations »¹²⁸. C'est pourquoi le seul personnage humain du roman est Winston. Ce n'est qu'en échappant du regard de l'Autre, en écrivant dans son journal, qu'il acquiert son humanité. Ce n'est qu'en s'exprimant que l'être humain se révèle à soi et aux autres. Hannah Arendt et Aristote étaient sensibles à ceci. Pour Arendt, c'est le principe même de l'action que d'apparaître devant les autres. Pour Aristote, ce qui constitue l'homme est sa capacité de manier la parole dans la cité. Le langage est ce qui distingue une personne d'une autre; une perte de choix linguistique équivaut à une perte de la particularité individuelle. En ce sens, Michael Carter estime que la novlangue a un impact considerable : « Ingsoc, through Newspeak, obliterates mineness and sucks the self for ever into the mode of unconscious being-for, that is, into an it-self helplessly maintaining its own subjugation »¹²⁹. La novlangue, dans ce qu'elle a de plus terrifiant, représente la destruction finale de l'humanité sans espoir de résurrection¹³⁰.

Puisqu'on vient au monde dans le langage, celui-ci déterminera l'être et ses possibilités d'actions. Ce n'est pas un hasard si Orwell a choisi Winston pour être son personnage le plus humain et humaniste. Outre le vieux proles, Winston est le seul personnage du roman qui a connu un monde sans *Big Brother*, sans *Ingsoc*. Il y a des échos de justice qui résonnent encore en lui : « why should one feel it to be intolerable unless one had some kind of ancestral memory that things had once been different ? »¹³¹. Winston aura l'intuition que quelque chose ne tourne pas rond justement parce qu'il n'est pas né dans le monde totalitaire d'*Ingsoc*, il n'est pas né dans cette langue.

¹²⁸ Michael Carter, op. cit., p.200.

¹²⁹ Ibid, p.200.

¹³⁰ Erika Gottlieb, op. cit., p.282.

¹³¹ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.63.

Le Parti exerce un contrôle sur la réalité par la réécriture de l'histoire. Ce contrôle s'exerce notamment par la langue; on ne peut pas réécrire l'histoire sans utiliser la langue, sans utiliser le langage approprié. Lorsque O'Brien torture Winston, il lui dit : « we control matter because we control the mind. Reality is inside the skull ». Si le parti contrôle le langage, il contrôle donc la réalité¹³². Sans vérité objective, être et apparaître ne font qu'un. Par conséquent, l'être peut être manié en agissant sur l'apparaître. En d'autres termes, la novlangue évacue le sens : « le réel n'a plus de cours; le signifié n'a plus de portée; ne compte plus que l'usage du signifiant qui, indépendamment du sens qui lui est conventionnellement affecté, est acte de soumission au Code verbal. (On) souscrit à la vision du monde qu'elle inscrit dans notre parole »¹³³. La novlangue vise donc à réduire la pensée humaine par la destruction des mots¹³⁴. C'est pourquoi, dans la logique de la novlangue, la parole deviendra pure et parfaite lorsqu'elle sera prononcée sans passer par le cerveau; quand elle ne sera que l'expression des cordes vocales. C'est ce qu'Orwell appelle le *duckspeak*. Ceci est tout le contraire de ce qu'il estimait être le propre de la langue et de la pensée : « to write in plain vigorous language one has to think fearlessly, and if one think fearlessly one cannot be politically orthodox »¹³⁵.

En somme, si l'homme pense à travers sa langue, cela veut aussi dire qu'il est à travers sa langue. Le Parti réduit la conscience humaine autant que possible afin de créer une harmonie entre la pensée des membres et les doctrines du Parti. Plus encore : si les membres représentent l'incarnation physique du Parti, la novlangue est la voix du Parti.

¹³² John Wesley Young, Totalitarian Language : Orwell's Newspeak and its Nazi and Communist Antecedents, London, University Press of Virginia, 1991, p.41.

¹³³ François Brune, op. cit., p.71.

¹³⁴ Philip Rahv, op. cit., p. 744.

¹³⁵ George Orwell, « The Prevention of Literature », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.66.

Étant Un, le Parti doit parler d'une seule voix; il ne doit pas se contredire. Pour ce faire, la langue du Parti doit éliminer toutes les contradictions à l'intérieur d'elle-même pour qu'il ne puisse y avoir qu'un discours, une voix. Le seul moyen pour y parvenir est de déposséder l'homme de sa conscience, de sa faculté de penser. Incapable de penser, il ne pourra jamais s'opposer au discours.

* * *

Après avoir tenté de cerner la question du pouvoir dans le roman Nineteen Eighty-Four, quelle conclusion pouvons-nous tirer ? Parlant de la Terreur révolutionnaire sous Robespierre, Claude Lefort écrit : « (La Terreur) nommée, pour ainsi dire exposée au regard de tous, consacrée, elle s'avère émancipée. Impossible désormais de lui assigner un maître : il s'agit pour chacun de la servir, de la vouloir, comme on veut la vertu, comme on veut la liberté »¹³⁶. On peut remplacer la terreur par le pouvoir et cette citation cadre bien avec la pensée que Orwell tente de transmettre dans son roman. N'est-ce pas ce qu'O'Brien dit à Winston : contrairement aux autres totalitaires, nous ne sommes pas hypocrites, nous nommons ce que nous voulons, soit le pouvoir¹³⁷. Le pouvoir, parce qu'il est nommé, devient parole. En devenant parole, il devient, non plus sujet, mais objet du discours; il porte en lui sa propre finalité, sa propre justification.

Le pouvoir peut donc s'intérioriser. Il peut s'infiltrer partout. Il n'y a plus de limite à son émancipation. Il détruit tout ce qui pourrait se dresser devant lui. C'est dans cette intériorisation que se produit la dépossession. Pour exercer le pouvoir, il faut tout sacrifier sur son autel : la moralité, l'authenticité, la vérité, la mémoire. En se

¹³⁶ Claude Lefort, « La Terreur révolutionnaire », op. cit., p.98.

¹³⁷ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.276.

dépossédant de tout au profit du pouvoir, il se produit une aliénation. Celle-ci est représentée par l'écrasement des individus par le système. Non seulement sont-ils opprimés par le système, mais on pourrait avancer qu'ils exercent sur eux-mêmes un pouvoir oppressif. Voilà le pouvoir de *Big Brother*.

Chapitre 2 : Le maintien de la hiérarchie du pouvoir

Dans le précédent chapitre, nous avons examiné ce qui arrivait lorsqu'on veut le pouvoir pour le pouvoir. Ce chapitre examinera de plus près les conséquences de la quête de pouvoir. Si le pouvoir veut se maintenir en place, il doit utiliser toutes ses forces afin de s'assurer que rien ne pourra se dresser contre lui. Dans un premier temps, le Parti brandit la menace d'un ennemi à la fois intérieur et extérieur afin de conserver la hiérarchie. Dans un deuxième temps, il réécrit l'histoire pour prouver son infaillibilité.

2.1. L'Ennemi

Face à *Big Brother* se dresse un redoutable ennemi, traître à la Révolution. Il fait tout en son pouvoir pour miner et saboter l'édifice qu'a construit *Ingsoc*. Cet archétype du Mal, cet ultime hérétique, c'est Emmanuel Goldstein, *alter ego* de *Big Brother*.

Lors des Deux Minutes de Haine, Goldstein se met à exposer ses critiques à l'égard des doctrines d'*Ingsoc* pendant que la foule s'agite, hurle et le chahute. Goldstein demande la paix avec Eurasia. Il demande aussi la liberté d'expression, d'association, de presse, de pensée. Le spectateur pourrait être surpris de voir que *Ingsoc* permette à Goldstein d'exprimer ses critiques envers le régime. Mais le Parti, semble-t-il, ne craint pas un retournement de ses membres contre lui. D'une part, il y a un puissant conditionnement assurant que la foule se mettra à délirer dès qu'elle verra Goldstein; elle ne portera aucune attention à ce qui est dit à l'écran. Un blocage se fait à l'intérieur des membres du Parti. D'autre part, Orwell prend le soin d'indiquer que, même s'ils le voulaient, les membres externes ne pourraient suivre et comprendre le discours de

Goldstein. Ce dernier parle en utilisant rapidement des mots polysyllabiques. Habitué aux monosyllabes de la novlangue, aucun membre du Parti ne peut comprendre ce que Goldstein dit¹³⁸. Orwell nous en donne la preuve à travers Julia : « During the Two Minutes Hate, she always excelled all others in shouting insults at Goldstein. Yet she had only the dimmest idea of who Goldstein was and what doctrines he was supposed to represent »¹³⁹. Finalement, Goldstein est entouré de soldats eurasiens : en associant l'ennemi doctrinaire avec l'ennemi militaire, on ne fait que renforcer l'idée de trahison et l'aspect maléfique chez Goldstein.

Si *Big Brother* est la représentation du Parti, Goldstein est la représentation du Brotherhood (la Fraternité). Or, il y a beaucoup de mystère entourant cette organisation : « a vast shadowy army, an underground network of conspirators »¹⁴⁰. Tous savent qu'elle existe, mais personne ne sait où elle est ni comment y adhérer. Winston a le pressentiment que O'Brien est secrètement membre de la Fraternité. Ce dernier approche Winston pour lui dire de passer chez lui afin qu'il puisse lui donner le nouveau dictionnaire de la novlangue. Nous apprendrons plus tard dans le roman que ce dictionnaire contient le livre d'Emmanuel Goldstein. C'est lorsqu'ils se rencontrent, O'Brien, Winston et Julia, qu'on en apprend le plus sur la Fraternité.

O'Brien explique qu'en tant que membres de la Fraternité, ils travailleront constamment dans le noir¹⁴¹ et qu'ils ne connaîtront jamais l'ampleur de leur travail et de l'organisation. Ils ne deviendront membres que lorsqu'ils auront complété leur formation

¹³⁸ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.14.

¹³⁹ Ibid, p.160.

¹⁴⁰ Ibid, p.15.

¹⁴¹ Il est important de noter que, symboliquement, Goldstein représente la noirceur et Big Brother la lumière. Lorsque Winston est capturé et emprisonné au Ministère de l'Amour, il y a constamment de la lumière.

dissidente en lisant le Livre¹⁴². S'ils deviennent des membres à part entière, O'Brien leur dit qu'ils ignoreront tout des autres membres de la Fraternité : « The members of the Brotherhood have no way of recognizing one another, and it is impossible for any one member to be aware of the identity of more than a few others »¹⁴³. Cette ignorance permet de ne pas révéler l'identité des autres membres en cas d'arrestation. Or, il semble que la vraie raison de cette ignorance soit bien plus pernicieuse. Nous apprenons dans la troisième partie du roman que la rencontre avec O'Brien n'était qu'un piège. Ce dernier serait donc, non pas un membre secret de la Fraternité, mais bien un membre orthodoxe et dévot du Parti. Garder les membres de la Fraternité dans l'ignorance joue ainsi en faveur du Parti. Premièrement, cela ne donne jamais la certitude aux membres dissidents que la Fraternité existe réellement. Un tel savoir nécessite des contacts et des rencontres avec les autres membres dissidents. Deuxièmement, le Parti s'assure que toute opposition est atomisée : diviser pour régner.

Lorsque O'Brien questionne Winston sur ce qu'il est prêt à faire pour la Fraternité, le lecteur reste pantois. Winston n'hésiterait pas à commettre des actes criminels et immoraux pour faire avancer la cause de la Fraternité, tel que lancer de l'acide sulfurique au visage d'un enfant¹⁴⁴. Cet amoralisme chez la dissidence représente une philosophie d'action où la fin justifie les moyens : tout pour faire avancer la cause. On pourrait croire que, sur le plan littéraire, Orwell n'a pas voulu glorifier la Fraternité ni écrire de façon persuasive pour elle. Ceci, justement, à cause de cet amoralisme : la Fraternité porte en son sein même un *Big Brother*¹⁴⁵. Cette quasi ressemblance entre le

¹⁴² George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p. 182.

¹⁴³ Ibid, p.183.

¹⁴⁴ Ibid, p.179-180.

¹⁴⁵ Paul N. Siegel, « George Orwell's '1984' : A World-Wide 'Managerial Revolution' », op. cit., p.158.

régime et son opposant, entre le Bien et le Mal, apparaît clairement lorsque O'Brien rencontre Winston et Julia à son appartement. Cette scène se veut une image miroir des Deux Minutes de Haine¹⁴⁶. Lorsque la rencontre débute, ils crient « down with *Big Brother* »; dans les Deux Minutes de la Haine, on scande « long live *Big Brother* ». Chez O'Brien, les dissidents n'ont pas de contact avec les autres, mais ils font partie de la grande 'famille' de la Fraternité; de même dans les deux minutes de la Haine, les membres sont rassemblées publiquement, mais n'ont aucun contact entre eux. Il n'y aurait donc pas de différence dans le ton et l'émotion entre ces deux réunions : les deux groupes se rencontrent afin de haïr l'Autre.

Ceci étant dit sur la Fraternité, on termine la lecture du roman sans savoir si c'est une invention du Parti ou si c'est une véritable rébellion. Si elle existe, alors O'Brien s'en serait servi pour mieux capturer Winston. Mais O'Brien ne répond pas à cette question. Pendant la séance de torture, Winston demande si la Fraternité existe concrètement. O'Brien lui répond : « That, Winston, you will never know. If we choose to set you free when we have finished with you, and if you live to be ninety years old, still you will never learn whether the answer to that question is Yes or No. As long as you live it will be an unsolved riddle in your mind »¹⁴⁷. Orwell ne nous donne pas d'indication claire quant à l'existence de la Fraternité. Or, pour le reste de cette section, je tenterai de démontrer que la Fraternité existe bel et bien, mais seulement en ce qu'elle est la création du Parti afin de mieux exercer le pouvoir.

Ce piège débute avec le Livre de Goldstein. Winston est fasciné par ce livre. Orwell nous indique que ce Livre est rassurant pour Winston, non pas parce qu'il lui

¹⁴⁶ Erika Gottlieb, op. cit., p150-151.

¹⁴⁷ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.272.

apprend les mystères d'Océania, mais bien parce qu'il confirme ce que Winston savait déjà¹⁴⁸. Il ne faut pas se méprendre quant au sens de ceci. On en retrouve un écho dans une chronique de George Orwell. Il affirme l'impossibilité pour une personne d'être libre de penser ce qu'elle veut dans un régime despotique, parce que ses pensées ne sont jamais entièrement à elle : « your thoughts are not entirely your own »¹⁴⁹, disait-il. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Winston n'apprend rien en lisant ce livre. Ce livre n'est donc pas un outil pour renverser *Big Brother*, mais bien une ruse afin de créer un ennemi et de mieux l'écraser. Plus encore, il sert à renforcer les croyances dissidentes chez ceux qui en savent déjà trop aux yeux du système¹⁵⁰.

Autre fait important quant au Livre : il est indestructible. O'Brien nous informe que la *Thought-Police* recherche inlassablement tous les exemplaires de ce livre afin de les détruire. Or, il affirme que son indestructibilité réside dans son imprégnation parmi les membres de la Fraternité : « The book is indestructible. If the last copy were gone, we could reproduce it almost word for word ». Ce Livre ne pourra jamais être détruit parce que le régime a besoin d'un ennemi immortel. Malgré la haine collective envers Goldstein, Orwell semble dire que la corruption peut prendre racine chez les membres. Lorsque Goldstein expose ses critiques lors des Deux Minutes de la Haine, il est dit ceci :

But what was strange was that although Goldstein was hated and despised by everybody, although every day [...] on the telescreens, in newspapers, in books, his theories were refuted, smashed, ridiculed, held up to the general gaze for the pitiful rubbish that they were—in spite of

¹⁴⁸ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.208.

¹⁴⁹ George Orwell, « As I Please », *Tribune* du 28 avril 1944, dans George Orwell, *The Collected Essays, Journalism and Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945*, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.133.

¹⁵⁰ François Brune, op. cit., p.92.

all this, his influence never seemed to grow less. Always there were fresh dupes waiting to be seduced by him¹⁵¹.

Julia affirmera que la haine contre *Ingsoc* est partout mais qu'elle n'est jamais exprimée ni organisée¹⁵². Du même souffle, elle dit à Winston qu'elle croit que la Fraternité est une invention d'*Ingsoc* pour servir ses propres fins. On peut comprendre pourquoi l'influence de Goldstein ne peut pas être en rémission : *Big Brother* a besoin d'un ennemi qu'il peut écraser. S'il n'y avait pas d'ennemis internes, *Big Brother* serait impuissant. Il en va de sa survie qu'il y ait des ennemis, qu'ils soient véritables ou artificiels. C'est justement pourquoi O'Brien confie à Winston que l'hérétique sera toujours là afin qu'il puisse être vaincu et humilié encore et encore¹⁵³. *Big Brother* ne veut pas anéantir l'ennemi, il veut seulement s'assurer qu'une fois écrasé, l'ennemi puisse se relever afin qu'il soit écrasé à nouveau : « Goldstein and his heresies will live on forever [...]. Always we shall have the heretic here at our mercy screaming with pain, broken up, contemptible – and in the end utterly penitent, saved from himself, crawling to our feet of his own accord »¹⁵⁴.

On peut donc concevoir que le Parti permette l'éclosion, voire la création, de la dissidence. Reportons-nous à la première rencontre entre Winston et O'Brien. Ces derniers se rencontrent aux Deux Minutes de la Haine alors que Winston vit un moment d'hétérodoxie¹⁵⁵. Malgré tous ses efforts, Winston tente de masquer sa trahison; il croit qu'elle paraît dans ses yeux. Il faut se rappeler que tous doivent avoir la même expression faciale envers les images respectives de *Big Brother* et de Goldstein. C'est exactement à

¹⁵¹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.15.

¹⁵² Ibid, p.159.

¹⁵³ Ibid, p.280.

¹⁵⁴ Ibid, p.281.

ce moment que le regard de Winston croise celui de O'Brien. Dans cet échange, Winston devient persuadé que O'Brien est membre de la Fraternité :

O'Brien was thinking the same thing as himself [...] It was as though their two minds had opened and the thoughts were flowing from one into the other through their eyes. 'I am with you,' O'Brien seemed to be saying to him. 'I know precisely what you are feeling. I know all about your contempt, your hatred, your disgust. But don't worry, I am on your side!'¹⁵⁶

Ce contact avec O'Brien donne la quasi-assurance à Winston que O'Brien est membre de la Fraternité, malgré l'absence de preuve¹⁵⁷. Tout au long des deux tiers du roman, Winston tente d'entrer en contact avec la Fraternité et O'Brien, justement sur la base de cet échange de regards. Si nous nous mettions dans la peau d'O'Brien, ne serait-il pas plus juste de croire qu'il a vu en Winston un être qui n'était pas un dévot fanatique de *Big Brother* ? En ce sens, on pourrait croire que O'Brien a profité de la situation afin de capturer Winston pour mieux le détruire et le rééduquer.

Il semble que le système crée la dissidence pour qu'elle soit réprimée. Tout d'abord, il faut noter qu'il n'y a aucune loi dans Océania; tout est arbitraire¹⁵⁸. Comme il n'y a pas de loi, ce qui détermine l'acceptable et l'inacceptable est donc à la discrétion de *Big Brother*.

Orwell nous indique à plusieurs reprises qu'il est dangereux pour un membre externe de s'aventurer dans les quartiers proles; le danger venant non pas des proles, mais du Parti. Or, en raison de la pénurie de commodités, les membres n'ont pas le choix d'y

¹⁵⁵ Il est intéressant de noter que Orwell nous présente ces moments comme si c'était une crise qui survenait dans la psyché du personnage, comme si c'était une crise d'épilepsie.

¹⁵⁶ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.19.

¹⁵⁷ Ibid, p.20.

¹⁵⁸ Ibid, p. 8.

aller afin de se procurer les nécessités quotidiennes sur le marché noir¹⁵⁹. Ces commodités peuvent être des lames de rasoirs, de la laine, des bottes, etc.

C'est là un exemple de la création de la dissidence par le Parti. Lorsque Winston retourne chez l'antiquaire, Orwell écrit : « And yet, the instant that he allowed his thoughts to wander, his feet had brought him back here of their own accord ». Orwell nous indique qu'il s'y rend inconsciemment. Comme l'action de se rendre à cette boutique est un crime et que l'antiquaire, M. Charrington, est un agent de la *Thought-Police*, dans quelle mesure Winston est-il réellement lui-même dissident ou seulement une création dissidente du Parti ?

Cette question de la dissidence a un impact destructeur sur le social. Il s'installe un climat d'ultra-méfiance à l'égard de tous et chacun parce que l'ennemi peut être partout. Un rien peut devenir un signe de trahison. Il devient donc facile de créer des ennemis lorsqu'on peut faire arrêter une personne seulement pour un sourire au mauvais moment.

En ce sens, la capture de Winston était déjà chose faite, bien avant que la police lui mette la main au collet dans la chambre de Charrington. Lorsque Winston rencontre O'Brien à sa demeure, ce dernier lui dit qu'ils vont se revoir à nouveau. Winston ajoute qu'ils se reverront à l'endroit où il n'y a pas d'obscurité; O'Brien acquiesce¹⁶⁰. D'ailleurs, c'est au Ministère de l'Amour qu'ils se revoient à nouveau, où les prisonniers sont constamment éclairés. O'Brien dit à Winston : « I told you [...] that if we met again

¹⁵⁹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.8.

¹⁶⁰ Ibid, p.185.

it would be here »¹⁶¹. C'est le cercle parfait ! On crée la dissidence pour mieux la réprimer et la rééduquer.

À la limite, les crimes ne sont pas importants. Une série de crimes est toujours inventée pour les prisonniers. Dès qu'il y a une pensée dissidente, les actions ne comptent plus : « It was true that he had been the enemy of the Party, and in the eyes of the Party there were no distinctions between the thought and the deed »¹⁶²; « All the confessions that are uttered here are true. We make them true. And above all we do not allow them to rise up against us »¹⁶³. Cette dernière phrase de O'Brien renforce l'idée voulant que le Parti ne cherche pas à détruire l'ennemi. Si c'était réellement le cas, on serait porté à croire qu'il aurait minutieusement étudié les faits afin de savoir s'il y a eu dissidence ou non. Or, tel n'est pas le cas. Ce ne sont pas des criminels que le Parti recherche, mais bien des ennemis qu'il a lui-même choisis en déterminant à l'avance les paramètres de l'orthodoxie.

Dans La figure du désobéissant en politique, Mario Pedretti dresse un portrait du rebelle qui nous permet de mieux comprendre le piège tendu. La dissidence chez Winston et Julia s'affirme comme un désir d'autonomie, de faire ce qu'on veut. Que ce soit l'écriture ou la sexualité, les deux personnages tentent de se créer un espace où *Big Brother* ne pourra pas entrer. C'est justement, pour Pedretti, ce qui caractérise le dissident : « l'individu cherche à affirmer sa singularité face à un ensemble d'institutions sociales qui [...] désire son obéissance et/ou sa conformité. Ainsi, en construisant un espace d'autonomie, le désobéissant crée lui-même ses sentiments critiques »¹⁶⁴. Mais

¹⁶¹ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.256.

¹⁶² Ibid, p.255.

¹⁶³ Ibid, p.266.

¹⁶⁴ Mario Pedretti, La figure du désobéissant en politique, Paris, Éditions L'Harmattan, 2001, p.118.

Pedretti note aussi que la désobéissance crée un sentiment d'angoisse et de solitude chez le désobéissant. Ces émotions ne sont pas étrangères à Winston. Se basant sur la pensée d'Erich Fromm, Pedretti affirme que l'obéissance permet à la personne de se sentir en sécurité parce qu'il y a transfert de sa souveraineté à une autorité extérieure¹⁶⁵. Les écrits de Pedretti et Fromm à ce sujet ne sont pas nouveaux. Dostoïevski affirmait la même chose dans son chapitre sur le grand inquisiteur, dans Les Frères Karamazov¹⁶⁶. Pour Dostoïevski, l'être humain ne veut pas être libre; il cherche à remettre sa liberté à une autorité extérieure, l'Église dans ce cas-ci, en échange de sécurité. Goldstein est maléfique et sème la peur parce qu'il représente la tentation intérieure : « ils craignent la dissidence secrète qui menace leur ordre interne [...]. La voix de Goldstein, c'est l'appel de la liberté, et c'est cette liberté qui les effraie, comme menace de déstabilisation d'une âme tranquillement asservie »¹⁶⁷. C'est pourquoi les membres se donnent à *Big Brother* : il les rassure en écartant la menace intérieure.

Avant de clore cette section sur l'ennemi, il ne faudrait pas oublier l'un des éléments les plus importants. Si, comme nous l'avons dit précédemment, *Big Brother* crée ou permet l'éclosion de la dissidence, c'est pour mieux l'écraser et ainsi s'auto-justifier. Or, il n'écrasera pas la dissidence avant de l'avoir réformée, de l'avoir rééduquée.

La rééducation joue un rôle très important pour le Parti : elle permette d'absoudre le système et de prouver son infailibilité. O'Brien explique à Winston que l'Inquisition a

¹⁶⁵ Mario Pedretti, La figure du désobéissant en politique, op. cit., p.119.

¹⁶⁶ Fyodor Dostoïevski, Les frères Karamazov, Paris, Éditions Gallimard, 1973, pp.345-368.

¹⁶⁷ François Brune, op. cit., p.28.

échoué parce qu'elle tuait ses ennemis avant qu'ils ne se soient repentis¹⁶⁸. Le sens de la rééducation est parfaitement exposé par O'Brien lorsqu'il dit :

We are not content with negative obedience, nor even with the most abject submission. When finally you surrender to us, it must be of your own free will. We do not destroy the heretic because he resists us; so long as he resists us we never destroy him. We convert him, we capture his inner mind, we shape him. We burn all evil and all illusion out of him; we bring him over to our side, not in appearance but genuinely, heart and soul. We make him one of ourselves before we kill him. It is intolerable to us that an erroneous thought should exist anywhere in the world¹⁶⁹.

Ici, O'Brien affirme quelque chose d'important. Il dit qu'il serait intolérable qu'une pensée erronée puisse exister. Ceci exprime la perfection de l'esprit de *Big Brother*.

La torture et les pénibles interrogatoires font partie des méthodes de rééducation. Mais il y a plus. Orwell explique que le Parti électrocute et enlève certaines parties du cerveau. Ceci a pour effet de rendre le sujet ouvert aux 'suggestions' de *Big Brother*¹⁷⁰.

Orwell nous indique les trois stades de la rééducation : l'apprentissage, la compréhension et l'acceptation¹⁷¹. À ce titre, Erika Gottlieb trace un lien entre ces trois étapes et les mêmes trois phases qui jalonnaient le parcours du mystique vers l'Amour Divin : le purgatoire, l'illumination et l'union¹⁷². On pourrait très bien faire une lecture où l'apprentissage se fait par la purgation des impuretés chez Winston; la compréhension par l'illumination de la vérité, soit qu'il est futile de s'opposer à *Big Brother*; et finalement, l'acceptation comme union, où Winston rejoint *Big Brother* et devient le Parti. Les séances de discussions avec O'Brien font partie de l'apprentissage. O'Brien en

¹⁶⁸ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.266.

¹⁶⁹ Ibid, p.267.

¹⁷⁰ Ibid, p.269-271.

¹⁷¹ Ibid, p.273.

¹⁷² Erika Gottlieb, op. cit., p.160.

profite pour expliquer à Winston les rouages du système et l'impossibilité de son hétérodoxie. Le point culminant de cet apprentissage se situe lorsque O'Brien détache Winston de la table et l'amène devant un miroir. Lorsque Winston se voit, il ne se reconnaît plus. Il est devenu un étranger à lui-même; il se voit comme un objet qui n'est pas lui¹⁷³. O'Brien lui dit que Winston s'est détruit lui-même. Comme tout individu, il mourra et mourra parce qu'il s'oppose à sa fusion avec le Parti. Il s'oppose à ce que le Parti soit en lui. C'est ce que tentera de lui faire comprendre O'Brien : Winston n'est qu'un corps vide. Pour vivre, voire survivre, il doit se remplir du Parti. Parce qu'il n'a pas d'essence ou d'âme, l'individu n'est que pourriture. Or, tant qu'il sera dans le Parti, *par* le Parti, il sera immortel parce que le Parti est immortel. C'est en n'étant rien qui soit mortel que le Parti peut être.

Par la suite, la compréhension a lieu lorsque Winston se remet de ses blessures dans sa cellule au Ministère de l'Amour. Winston écrit que '2 + 2 = 5' et que 'Dieu est le pouvoir'. Orwell mentionne : « When he did recall it, it was only by consciously reasoning out what it must be : it did not come of his own accord »¹⁷⁴. Au deuxième stade de la rééducation, la compréhension, Winston est presque converti à *Big Brother*. Mais si cela ne lui est pas venu naturellement, c'est qu'il y a donc une part de lui-même, aussi enfouie soit-elle, qui résiste, qui ne s'est pas pleinement convertie.

Lorsque Winston s'ouvre au Parti, il saisit la futilité de son opposition. Il est bien plus facile de se soumettre que de nager à contre-courant ! Mais Winston n'est pas parfaitement 'guéri' de son hétérodoxie. S'il obéit au Parti, une part de lui-même persiste dans sa haine de *Big Brother* : « In the old days he had hidden a heretical mind beneath

¹⁷³ Michael Carter, op. cit., p.210-211.

¹⁷⁴ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.290.

an appearance of conformity. Now he had retreated a step further : in the mind he had surrendered, but he had hoped to keep the inner heart inviolate »¹⁷⁵. C'est justement pour cette raison qu'on amène Winston à la Chambre 101 afin de le torturer une dernière fois...avec les résultats que l'on connaît.

La chambre 101 est l'axe sur lequel pivote toute la rééducation. Afin qu'il y ait des citoyens modèles, il ne doit y avoir que du pouvoir, du pur pouvoir, à l'intérieur d'eux-mêmes. Pour effectuer cette intériorisation du pouvoir, le Parti doit détruire l'humanité de Winston. C'est bien une proposition faustienne que O'Brien offre à Winston en cette scène importante : soit tu abandonnes ton humanité pour te fondre dans le Parti, soit tu restes humain et meurs atrocement. Tout le discours de O'Brien s'articule autour de la finitude humaine. Seul le Parti peut sauver Winston. Or, pour qu'il soit sauvé, Winston doit vouloir le pouvoir; plus que de le vouloir, il doit le désirer, le servir. Afin de prouver qu'il veut le pouvoir comme ultime fin en soi, comme pure finalité, comme raison de vivre, il doit faire souffrir une autre personne. Il doit trahir tout ce qu'il connaît afin de faire avancer sa cause, celle de sa survie. C'est donc Julia qu'il trahira. C'est sur elle qu'il exercera son pouvoir. Symboliquement, il l'écrase sous sa « botte » en la dénonçant. Comme je l'ai indiqué précédemment, il n'y a pas de différence aux yeux de *Big Brother* entre la pensée et l'action. Dès lors qu'il la dénonce sincèrement, il l'écrase de tout son poids. C'est par ce geste qu'il est converti au Parti. En poussant Winston à faire ce geste, le Parti lui indique qu'il est un des siens. C'est par ce sacrifice au dieu du Pouvoir que le Parti reste immortel. Rien ne compte sauf la cause du Parti, soit l'exercice du pouvoir. Il faut donc tout faire pour que le Parti reste en vie. À ce sujet, Arendt écrivait : « La terreur [...] dont la fin ultime n'est ni le bien-être des hommes ni

¹⁷⁵ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.293.

l'intérêt d'un homme mais la fabrication d'un genre humain, élimine l'individu au profit de l'espèce, sacrifie les 'parties' au profit du 'tout' »¹⁷⁶. Donc, le Parti sacrifie les individus au profit de sa propre puissance partisane, de son immortalité.

L'ennemi intérieur sert aussi au Parti à consolider la dévotion de ses membres. C'est dans cette optique qu'il organise les Deux Minutes de Haine.

2.2. Les Deux Minutes de Haine

Les Deux Minutes de Haine ont des fonctions particulières. Premièrement cimenter l'amour pour *Big Brother* et la haine contre Goldstein. Le Parti renforce ces deux émotions en mettant en scène la victoire symbolique du bon *Big Brother* contre le mauvais Goldstein. On met en scène la ritualisation de la victoire archétypique du sacré contre le 'profane'¹⁷⁷. Deuxièmement, elles servent à défouler les membres. En ce sens, ils peuvent exprimer tous les sentiments négatifs que produit leur condition¹⁷⁸.

Cette expression publique permet notamment de canaliser la sexualité réprimée. Julia a bien compris le vrai sens du puritanisme partisan. Bien sûr, le Parti doit réprimer l'acte sexuel parce que celui-ci crée un monde entre deux personnes qui est à l'extérieur de l'emprise de *Big Brother*. Soit, mais ce qu'il y a de plus important c'est que la privation sexuelle induit l'hystérie. Cette hystérie peut être canalisée et transformée en adulation pour le leader et en ferveur guerrière¹⁷⁹. Cette privation sexuelle vise à rendre malléable l'individu :

When you make love you're using energy; and afterwards you feel happy and don't give a damn for anything. They can't bear you to feel

¹⁷⁶ Hannah Arendt, op. cit., p.210.

¹⁷⁷ Erika Gottlieb, op. cit., p.90.

¹⁷⁸ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.220.

¹⁷⁹ Ibid, p.139.

like that. They want you to be bursting with energy all the time. All this marching up and down and cheering and waving flags is simply sex gone sour. If you're happy inside yourself, why should you get excited about *Big Brother* and the Three Year Plans and the Two Minute Hate and all the rest of their bloody rot ?¹⁸⁰

En ce sens, l'instinct sexuel représente un danger pour le Parti. Ce dernier le transforme à son avantage. Le Parti a bien compris le lien intime entre l'orthodoxie et la chasteté.

C'est ainsi que les Deux Minutes de Haine se présentent comme la libération des tensions. Ce n'est pas un hasard si la cérémonie débute avec Goldstein, source de peur et de haine; l'apparition de Goldstein est accompagnée d'un son désagréable. Le Parti crée une tension délibérée chez ses membres, par la terreur et la surveillance, afin que *Big Brother* puisse glorieusement les libérer. Reprenant cette idée d'évacuation des tensions, Orwell fait une mise en scène similaire lors de la séance de torture de Winston. Ce dernier est tendu, il est écartelé. O'Brien lui demande combien de doigts il voit. Il répond quatre ou cinq, n'importe quoi pour que la douleur cesse. O'Brien enlève la tension pour que Winston se sente soulagé, serein : « almost at the same instant, a blissful, healing warmth spread all through his body. The pain was already forgotten »¹⁸¹.

Afin de mieux comprendre ce sentiment de soulagement quant aux tensions internes et sexuelles, on peut faire référence au travail de Wilhelm Reich. Les positions d'Orwell et Reich sont similaires à certains égards. Reich écrit qu'une personne dont les tensions sexuelles sont non résolues sera bien plus apte à s'abandonner à un leader ou à une idéologie qu'une autre parce qu'un tel abandon lui procure un relâchement momentané de la tension intérieure; ce relâchement découle de la transposition du conflit

¹⁸⁰ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.139.

¹⁸¹ Ibid, p.262.

sur un Autre afin que ce dernier puisse le résoudre¹⁸². C'est justement dans ce geste que l'individu renonce à sa liberté. Pour Reich, la répression de la sexualité génitale est le mécanisme par lequel les individus perdent leur liberté¹⁸³. Au lieu de résoudre eux-mêmes leurs problèmes personnels, ils échangent la liberté de les régler contre la sécurité produite par le règlement de cette tension par un tiers parti.

Les Deux Minutes de Haine visent donc à extérioriser les conflits internes. Par là, le Parti peut manier l'intériorité de chacun à sa guise. Cette extériorisation vise donc à faire triompher *Big Brother* sur l'âme individuelle, et donc à faire perdre leur liberté aux individus.

Cette utilisation d'un ennemi intérieur a pour but de justifier la répression et le maintien de la hiérarchie. Qu'en est-il de l'ennemi extérieur, soit les deux autres super-États ? Est-ce qu'Océania les utilise de la même façon ?

2.3. La guerre permanente

Assez tôt dans le roman, Orwell nous indique que Océania a toujours été en guerre contre l'un ou l'autre des deux super-États. Depuis l'enfance de Winston, Océania est en guerre. Cette guerre a été continuelle, sans que celle-ci ne soit la même; seuls les ennemis ont changé¹⁸⁴.

La guerre entre les superpuissances a des cibles limitées. Ceci fait en sorte que les États ne peuvent pas se détruire; les frappes ne sont pas décisives. Pour ne pas se compromettre, aucune superpuissance ne tente une manœuvre qui risquerait de produire

¹⁸² Wilhelm Reich, La psychologie de masse du Fascisme, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972, p.184.

¹⁸³ Ibid, p.197.

¹⁸⁴ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.36.

une sérieuse défaite. Lorsqu'un État entre en guerre c'est pour être en meilleure position, par la suite, pour déclencher une autre guerre.

Les trois États se disputent les zones tampons. Jamais une puissance n'a réussi à contrôler une zone tampon dans sa totalité. Elle change de mains constamment. De cette façon, les trois États se font la guerre sans que leurs territoires propres soient en danger. Si les zones tampons changent de mains, l'équilibre du pouvoir reste cependant le même.

Cette guerre, parce qu'elle est permanente, cesse d'exister : « (if the super-states should live in peace), each would be a self-contained universe, freed forever from the sobering influence of external danger. A peace that was truly permanent would be the same as a permanent war »¹⁸⁵. Pour Orwell, là est le sens du slogan du Parti : War is peace (la guerre est la paix)¹⁸⁶.

Si la guerre n'a pas pour but d'éradiquer son ennemi, quelle finalité sert-elle ? Dans le Livre de Goldstein, Orwell écrit que la guerre est une affaire purement interne¹⁸⁷. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la guerre dans Nineteen Eighty-Four n'est pas faite contre un ennemi extérieur : l'État fait la guerre contre ses propres sujets. Le but de la guerre est de maintenir le pouvoir en place¹⁸⁸. La guerre est l'excuse pour maintenir la hiérarchie. Orwell ne pouvait pas être plus clair : « the primary aim of modern warfare is to use up the products of the machine without raising the general standard of living »¹⁸⁹. Orwell savait que dans une guerre moderne, il faut mettre toutes les ressources nationales au service de l'armement, ce qui équivaut à réduire la production de biens de

¹⁸⁵ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op., cit., p.207-208.

¹⁸⁶ Afin de mieux saisir comment une guerre peut être la paix, il suffit de penser à la guerre froide. Sauf pour quelques escarmouches, il n'y a pas eu de véritables conflits entre les deux superpuissances. Elles étaient en guerre, mais elles vivaient dans une relative paix.

¹⁸⁷ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.207.

¹⁸⁸ Ibid, p.207.

¹⁸⁹ Ibid, p.196.

consommation¹⁹⁰. C'est la question de la richesse : si elle devenait générale, elle ne conférerait plus de distinction. Le Parti a compris que pour maintenir la hiérarchie sociale, il faut de la pauvreté et de l'ignorance¹⁹¹. Le but de la guerre devient donc celui de la destruction, non pas nécessairement en terme de vies humaines, mais du produit du labour humain afin que le Parti puisse se maintenir au pouvoir¹⁹². La guerre détruit les biens matériels qui pourraient servir à rendre les masses à l'aise et, conséquemment, plus intelligentes. Le Parti calcule l'effort de guerre pour qu'en principe tous les surplus soient dépensés après que les besoins les plus essentiels de la population aient été satisfaits. En pratique cependant, le Parti sous-estime constamment les besoins de la population, de sorte qu'il y a un manque chronique de biens de première nécessité¹⁹³. François Brune a écrit une merveilleuse phrase pour commenter ceci : « On ne prend pas le pouvoir pour gérer la pénurie : on organise la pénurie pour garder le pouvoir »¹⁹⁴.

La guerre renforce le pouvoir par son effet psychologique: « The consciousness of being at war, and therefore in danger, makes the handing-over of all power to a small caste seem the natural, unavoidable condition of survival »¹⁹⁵. Il est donc crucial pour le Parti de maintenir l'état de peur et de danger lié à la guerre s'il veut conserver son pouvoir. Un commentateur d'Orwell écrit :

(This system) could only work if the masses are always kept at a fever heat of fear and excitement and are effectively prevented from learning that the wars are actually phony. To bring about this indispensable deception of the people requires a tremendous development of propaganda, thought-policing, and mental terrorism. And finally, when it becomes impossible to keep the people any longer at a white heat in their

¹⁹⁰ George Orwell, « The Lion and the Unicorn » in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1940-1943, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.81.

¹⁹¹ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.198.

¹⁹² Christopher Hollis, op. cit., p.188.

¹⁹³ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.199.

¹⁹⁴ François Brune, op. cit., p.37.

¹⁹⁵ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.199.

hatred of one enemy group of nations, the war is shifted against another bloc and new, violent hate campaigns are planned and set in motion¹⁹⁶.

C'est pourquoi 20 à 30 bombes tombent sur Londres chaque semaine. À la lecture de ceci, on pourrait croire qu'Océania est attaqué par son ennemi du moment. Or, ce n'est pas tout à fait le cas. À l'approche de la Semaine de la Haine, Winston remarque : « the rocket bombs crashed oftener than ever, and sometimes in the far distance there were enormous explosions which no one could explain and about which there were wild rumors »¹⁹⁷. Par cette phrase, on perçoit la stratégie manichéenne du Parti : il terrorise la population afin de mieux justifier la répression et la surveillance. Si l'État est en danger, il lui faut survivre en se prémunissant contre les traîtres, les saboteurs, les ennemis intérieurs. Contrairement à Winston, Julia l'a compris instinctivement. Elle croit que le Parti bombarde la population afin de créer un état de peur permanent¹⁹⁸. Cette guerre crée donc un climat propice pour que le Parti puisse exercer le pouvoir. Orwell était bien conscient que la guerre détruisait le tissu social :

War damages the fabric of civilization not by the destruction it causes [...] nor by the slaughter of human beings, but by stimulating hatred and dishonesty. By shooting at your enemy you are not in the deepest sense wronging him. But by hating him, by inventing lies about him and bringing children up to believe them, by clamoring for unjust peace terms which makes further wars inevitable, you are striking not at one perishable generation, but at humanity itself¹⁹⁹.

Le citoyen d'Océania haït l'ennemi justement parce qu'il a peur de lui. Le Parti terrifie sa population en faisant de l'ennemi un monstre maléfique. Ceci joue en faveur d'*Ingso*. Il

¹⁹⁶ Harry Elmer cité dans Murray N. Rothbard, "George Orwell and the Cold War : A Reconsideration", in *Reflections on America, 1984 : An Orwell Symposium*, Ed. Robert Mulvihill, Athens and London, University of Georgia Press, 1986, p.1.

¹⁹⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.155.

¹⁹⁸ Ibid, p.160.

¹⁹⁹ George Orwell, « As I please », *Tribune*, 4 august 1944, in George Orwell, *The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945*, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.199-200.

faut comprendre que, généralement, les populations sont pacifistes et ne sont pas intéressées aux interventions militaires à l'étranger. Il faut donc mobiliser la population. Pour ce faire, le Parti la terrifie²⁰⁰. À l'opposé, la guerre permanente sert à glorifier davantage *Big Brother* : il est celui qui défend les citoyens et qui gagne des batailles contre l'ennemi maléfique²⁰¹.

Avec l'utilisation de Goldstein/Fraternité et de la guerre permanente, *Ingsoc* conjure la constante menace qui lui donne les moyens d'accroître son pouvoir. Or, cette utilisation de l'ennemi se fait au présent. Que faire du passé ? Qu'arrive-t-il s'il pouvait être démontré que *Big Brother* s'était trompé ?

2.4. La réécriture de l'histoire ou la rectification du passé

Une autre technique de contrôle pour démontrer l'infaillibilité de *Big Brother* est l'altération du passé. Winston Smith travaille au département des archives (« Records department »). Il doit rectifier les articles de journaux et les rapports passés dont on juge qu'ils étaient erronés, bref toute la littérature qui peut contenir un sens politique ou idéologique²⁰². Winston doit donc réécrire les articles à la sauce du jour de façon à ce que *Big Brother* n'ait jamais tort. Pour s'assurer que la rectification ne laisse pas de trace, Winston doit détruire toutes les informations et ce, le plus inconsciemment possible. À titre d'exemple, le département d'archives doit réécrire tous les documents lorsque Océania change d'ennemis (Eurasie ou Eastasie) afin qu'aucune alliance passée ne soit mentionnée dans les documents. C'est en ce sens qu'Orwell écrit : « all history was a

²⁰⁰ Noam Chomsky, « Les exploits de la propagande », dans Propagande, médias et démocratie, Montréal, Éditions Écosociété, 2000, p.39.

²⁰¹ Erika Gottlieb, op. cit., p.156.

palimpsest »²⁰³ (un palimpseste désigne tout le matériel utilisé pour écrire après avoir effacé l'écriture précédente).

Dans cette logique, on peut carrément inventer des faits pour glorifier Océania et *Big Brother*. Winston invente ainsi l'identité d'une personne, Ogilvy. Il écrit un article fictif dans lequel *Big Brother* décerne une médaille de bravoure à Ogilvy, même si ce dernier n'a jamais véritablement existé : « but a few lines of print and a couple of faked photographs would soon bring him into existence »²⁰⁴.

Cette rectification ne concerne pas uniquement *Big Brother*. Tous les documents relatifs aux dissidents récemment vaporisés sont détruits. Dans un tel cas, cette personne devient une « unperson » : elle n'existe pas, elle n'a jamais existé²⁰⁵.

Or, des « erreurs » sont commises dans la rectification historique; c'est rare mais cela peut se produire. C'est le cas lorsque Winston trouve une photo sur laquelle il y a trois héros révolutionnaires; or ceux-ci avaient été vaporisés. Winston s'en souvient en raison de son âge; il a conservé un vague souvenir de leurs identités. Cette photo bouleversera, à juste titre, Winston : « just once in his whole life he had held in his hands unmistakable documentary proof of the falsification of history »²⁰⁶.

On peut entrevoir les nécessités d'une telle rectification²⁰⁷. Premièrement, un citoyen tolérera sa condition parce qu'il n'a pas d'autres points de référence. Deuxièmement, et par mesure préventive, il faut protéger l'infaillibilité de Parti.

²⁰² George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.41 et 43. Le mot « rectifier » est le bon. Si Orwell avait utilisé le mot 'altération', cela n'aurait pas conféré le même sens que 'rectification'.

²⁰³ Ibid, p.43.

²⁰⁴ Ibid, p.49.

²⁰⁵ Ibid, p.48.

²⁰⁶ Ibid, p.39.

²⁰⁷ Ibid, p.221.

Ces rectifications rendent floues les dates : « Everything faded away into a shadow-world in which, finally, even the date of the year was uncertain »²⁰⁸. Ce que Orwell décrit est la perte des points de repère.

Afin de rectifier efficacement l'histoire, il faut en détruire les preuves. Par le fait même, on fait bien plus que rectifier l'histoire, on la détruit : « how could you establish even the most obvious fact when there existed no records outside your own memory »²⁰⁹ Cette logique amène Winston à comprendre l'horreur que peut engendrer la rectification historique : « the frightening thing was that it might all be true. If the Party could thrust its hand into the past and say of this or that event, *it never happened*, that, surely was more terrifying than mere torture and death »²¹⁰. Sans points de repères, sans documents externes pour vérifier les faits, c'est le réel qui perd de sa texture. Même les lieux de mémoire, comme les structures architecturales ou les noms de rues d'autres époques, ont été rectifiés²¹¹. Impossible de trouver des points de repère qui peuvent éclairer le passé. Cette rectification de l'histoire est basée sur un certain fatalisme : « the past was erased, the erasure forgotten, the lie became truth »²¹². Cette phrase tirée de Nineteen Eighty-Four ressemble étrangement à ce que George Orwell a écrit dans un essai sur sa participation à la guerre civile d'Espagne : « Yet, after all, *some* kind of history will be written, and after those who actually remember the war are dead, it will be universally accepted. So for all practical purposes the lie will have become truth »²¹³.

²⁰⁸ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.44.

²⁰⁹ Ibid, p.71.

²¹⁰ Ibid, pp.36-37.

²¹¹ Ibid, p.102.

²¹² Ibid, p.78.

²¹³ George Orwell, « Looking back on the Spanish War », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1940-1943, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.258. L'italique est de l'auteur.

Le passé est la somme des archives et de la mémoire²¹⁴; c'est ce que Winston affirme à O'Brien quand il est torturé. Or, ce dernier lui répond que le Parti contrôle pleinement les documents et archives et qu'il contrôle tout aussi bien la pensée de ses membres. Il s'ensuit donc que le passé est ce que le Parti détermine arbitrairement. Orwell va jusqu'au bout de la logique : « it also follows that though the past is alterable, it never has been altered in any specific instance. For when it has been in whatever shape is needed at that moment, then this new version is the past, and no different past can ever have existed »²¹⁵.

Orwell donne un indice de la racine du problème. Il écrit que l'histoire est altérable, rectifiable, parce qu'elle est intelligible²¹⁶. Ce passage sur l'intelligibilité de l'histoire apparaît dans le Livre de Goldstein. Ce dernier affirme que l'histoire est cyclique, faisant référence à l'histoire des luttes de classe. Aussi, si on comprend les mouvements historiques, on peut les manier à notre guise. Cette malléabilité de l'histoire devient utile à l'exercice du pouvoir²¹⁷. Lorsqu'un État agresse et détruit d'autres États ou populations, il faut que la population puisse croire que c'est elle qui se défend contre des agresseurs qui menacent la sécurité du pays.

La rectification pose de très sérieuses questions quant à l'histoire et aux capacités de la mémoire. Pour William Laskowski, si on ne peut plus faire confiance aux livres, on peut se demander s'il est possible d'apprendre ce que fut le passé en se basant sur l'enseignement oral ou sur la mémoire personnelle²¹⁸. On peut trouver une réponse dans

²¹⁴ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.222.

²¹⁵ Ibid, p.222.

²¹⁶ Ibid, p.212.

²¹⁷ Noam Chomsky, « Les exploits de la propagande », op. cit., p.45.

²¹⁸ William E. Laskowski Jr., « George Orwell and the Tory-Radical Tradition », in *The Revisited Orwell*, Ed. Jonathan Rose, East Lansing, Michigan State University Press, 1992, p. 157.

un passage abordé précédemment, où Winston se rend dans un quartier proles et y discute avec un vieil homme. Exercice futile. Laskowski croit ainsi que, sans support matériel, le passé ne peut exister dans la mémoire que s'il s'accroche aux contours de l'être émotionnel, qui est rarement politique²¹⁹. On ne peut donc pas se fier à la mémoire personnelle pour en arriver à un portrait objectif des faits historiques. Alors, que reste-il ? Le passé ne pourrait être lu que dans le paysage et l'architecture. Or, Orwell nous dit qu'eux aussi furent rectifiés. Bien sûr, il peut rester quelques affects qui ne peuvent pas être contrôlés entièrement. Malgré une pénurie alimentaire entretenue volontairement par le Parti, l'odeur du vrai chocolat stimule la mémoire de Winston²²⁰. Ce ne sera pas suffisant. C'est sur ce point qu'on en arrive à l'importance cruciale que représente le passé pour Orwell.

Lorsque Winston, Julia et O'Brien se rencontrent, O'Brien veut porter un toast à leur dissidence. Il demande à quoi ils devraient boire; Winston répond « le passé ». D'un ton grave, O'Brien acquiesce en affirmant que le passé est plus important que l'avenir²²¹. Pourquoi le passé serait-il plus important ? La survie de *Big Brother* dépend du passé. La rectification du passé rend non seulement les souvenirs flous, mais elle efface tous les points de comparaison. Comment se révolter contre *Big Brother* alors qu'on ne peut pas savoir si notre existence est meilleure maintenant qu'elle ne l'était hier ? Jour après jour, les informations diffusées aux télécrans démontrent que les conditions de vie ne cessent de s'améliorer. Or, comment cela peut-il être vérifié, confirmé ou infirmé ? Ce manque de certitude, en l'absence de points de référence, produit un doute chez l'éventuel hérétique, qui voudrait remettre en question la hiérarchie : « 'Was life better before the

²¹⁹ William E. Laskowski Jr., op. cit., p.158.

²²⁰ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.128.

Revolution than it is now' would have ceased once and for all to be answerable. But in effect, it was unanswerable even now, since the few scattered survivors from the ancient world were incapable of comparing an age with the other »²²². Winston se questionne à savoir si, en bout de ligne, *Big Brother* a raison; il n'est pas parfaitement convaincu de ce qu'il pense²²³. Se croyant seul, peut-être qu'il est simplement fou, qu'il s'imagine des choses.

Lorsque Winston découvre une photo avec trois anciens membres du Parti vaporisés, il tient entre ses mains LA preuve de la faillibilité de *Big Brother*. Alors que la preuve contre eux affirmait qu'ils avaient comploté contre *Ingsoc* en terre eurasiennne, la photographie démontre que ces trois membres étaient à un événement du Parti à pareille date. Dans un geste risqué, Winston tient la photographie dans ses mains pour 30 secondes. Entre ses doigts, il détient la preuve de la faillibilité de *Big Brother* : il peut y avoir un passé, un présent et un futur. Winston est en présence d'un point de repère. Il est en présence d'histoire, de sens.

Orwell avait bien compris l'importance pour l'être humain d'avoir des points de repère; c'est ce qui constitue son humanité :

Between life and death, and between physical pleasure and physical pain, there is still a distinction, but that is all. Cut from contact with the outer world, and with the past, the citizen of Oceania is like a man in interstellar space, who has no way of knowing which direction is up and which is down²²⁴.

Winston travaille au département des archives et il est conscient des efforts de *Big Brother* pour détruire le passé. Par instinct, il sait qu'il doit résister au contrôle mental et

²²¹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.184.

²²² Ibid, p.96.

²²³ Ibid, p.84.

²²⁴ Ibid, p.207.

à la folie en fixant un point dans le passé, dans un océan de mensonges²²⁵. Il se procure donc un journal chez l'antiquaire. Ce journal aurait sensiblement le même âge que Winston, ce qui renforce la fonction symbolique du livre qui représente l'ahistoricité de Winston²²⁶. En ouvrant le journal, il y découvre une image de lui-même : parce qu'il n'a pas d'histoire, il est une page blanche. C'est pourquoi il se procure le corail dans le verre. Pour Winston, cet objet possède un sens d'appartenance à un âge différent du sien²²⁷.

Le Parti a intérêt à garder ses citoyens dans une espèce de vacuum existentiel où il est impossible d'avoir un sens de l'orientation. Ainsi, le Parti s'assure que la hiérarchie sera maintenue. Dans un essai, Orwell explique la perspective totalitaire sur l'histoire :

From a totalitarian point of view, history is something to be created rather than learned. A totalitarian state is in effect a theocracy, and its ruling caste, in order to keep its position, has to be thought of as infallible. But since, in practice, no one is infallible, it is frequently necessary to rearrange past events in order to show that this or that mistake was not made, or that this or that imaginary triumph actually happened²²⁸

Comment les opprimés peuvent-ils se rebeller contre la botte au-dessus de leur visage s'ils ne savent pas où se situe le haut et le bas ? Dans le livre d'histoire pour les enfants de Océania, l'exploiteur capitaliste est dépeint comme un « démon ». Tout le mythe de *Big Brother* s'effondrerait si les masses savaient que *Big Brother* était déterminé à être un oppresseur bien plus terrible que le capitalisme, lorsqu'il a pris le pouvoir. Du point de vue d'*Ingsoc*, le vrai « démon » est donc le passé lui-même²²⁹. Winston a instinctivement compris ceci. Il affirme : « history has stopped. Nothing exists except an endless present

²²⁵ Erika Gottlieb, op. cit., p.88.

²²⁶ Michael Carter, op. cit., p.195.

²²⁷ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.99.

²²⁸ George Orwell, « The Prevention of Litterature », in George Orwell, *The Collected Essays, Journalism & Letters volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950*, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.63.

in which the Party is always right »²³⁰. En d'autres mots, la dépossession d'un passé compréhensible empêche l'éclosion du sentiment d'autonomie chez l'être²³¹. L'autonomie suppose qu'une personne puisse choisir en se basant sur son expérience passée. La dépossession crée aussi un sentiment de solitude temporelle : « he was alone. The past was dead, the future unimaginable »²³². Comment dialoguer avec le futur, lui léguer un part de sagesse, quand aucune trace de soi, pas même un mot griffonné sur un papier, pourrait physiquement survivre²³³? *Big Brother* détruit donc la capacité humaine de se transposer dans le futur, de voir plus loin que sa propre existence. Ce faisant, *Big Brother* devient presque omniscient et immortel parce qu'il détruit le sens historique²³⁴.

Orwell a vu justement ce que représente le passé : un fossile. Dès que le temps est écrit, voire inscrit, il se fossilise. Ce temps passé, cette mémoire, est figé dans le journal personnel de Winston. Le passé devient objet parce qu'on ne peut plus changer sa nature. L'écriture fait en sorte qu'il s'incarne dans le temps, dans un passé, avec des contours déterminés. C'est ainsi que le temps est porteur de points de repère. À l'image de l'être humain, l'histoire doit être authentique. Pour Orwell, c'était là la plus grande atrocité totalitaire : attaquer le concept de « vérité objective »²³⁵. Orwell offre une certaine définition de ce qu'il entend par « vérité objective » dans un de ses essais : « A British and German historian would disagree deeply on many things, even fundamentals, but there would still be a body of, as it were, neutral facts on which neither would seriously challenge the other. It is just this common basis of agreement, with the implication that

²²⁹ Erika Gottlieb, op. cit., p.89.

²³⁰ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.162.

²³¹ Michael Carter, op. cit., p.195.

²³² George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.28.

²³³ Ibid, p.29.

²³⁴ Erika Gottlieb, op. cit., p.92.

human beings are all one species, that totalitarianism destroys »²³⁶. Dans Nineteen Eighty-Four, on ne peut plus accuser *Ingsoc* de mentir parce qu'il a détruit l'idée même de vérité²³⁷. C'est pourquoi Orwell écrit cette célèbre phrase : « Who controls the past controls the future : who controls the present controls the past »²³⁸.

La rectification historique, pour Orwell, attaque les fondements mêmes de la réalité²³⁹. Dans le Livre de Goldstein, il est écrit : « If one is to rule, and to continue ruling, one must be able to dislocate the sense of reality. For the secret of rulership is to combine a belief in one's own infallibility with the power to learn from past mistakes »²⁴⁰. Pour être orthodoxes, les membres du Parti doivent se dissocier de la réalité « objective » et n'habiter que la réalité créée pour eux par *Big Brother*. Lorsque O'Brien tente de faire comprendre ceci à Winston, il utilise une technique fort efficace. Il écartèle Winston et lui demande combien de doigts il voit. Alors que O'Brien montre quatre doigts, Winston répond sous la douleur : « Four ! Five ! Four ! Anything you like ».

Or, Winston avait auparavant compris que la seule résistance possible à *Big Brother* était de croire en une réalité objective. Cette dernière est porteuse de points de repère. C'est aussi ce qui différencie la folie de la santé mentale. Écrire et murmurer des vérités ne sont pas suffisants. À propos de Winston, Orwell écrit : « he was a lonely ghost

²³⁵ George Orwell, « As I Please », *Tribune*, 4 february 1944, in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.88.

²³⁶ George Orwell, « Looking back on the Spanish War », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1940-1943, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.258.

²³⁷ Leszek Kolakowski, « Totalitarianism and the virtue of the lie », in 1984 Revisited : Totalitarianism in our Century, ed. Irving Howe, New York, Harper & Row Publishers, 1983, p.127

²³⁸ Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.37.

²³⁹ George Orwell, « The Prevention of Litterature », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.63.

²⁴⁰ George Orwell, Nineteen Eighty-Four, op. cit., p.224.

uttering truth that nobody would ever hear. But so long as he uttered it, in some obscure way the continuity was not broken. It was not by making yourself heard but by staying sane that you carried on the human heritage»²⁴¹. Une personne peut transmettre des « vérités »; mais si elles ne sont pas « vraies », alors tout est perdu. Une personne est saine d'esprit lorsqu'elle peut faire la différence entre le vrai et le faux, entre le réel et l'irréel, entre « $2 + 2 = 4$ » et « $2 + 2 = 5$ ». C'est seulement en abandonnant son sens de la réalité et sa mémoire personnelle des événements que Winston peut s'intégrer à *Big Brother*; il sacrifie son passé personnel parce que ce serait une fausse mémoire²⁴². C'est en faisant cela qu'il perd son humanité. Si la mémoire est ce sur quoi la conscience s'étaie pour être, il perd alors son identité²⁴³. Le Parti réussit donc à créer un nouvel homme, vidé de toute volonté et de toute résistance morale²⁴⁴.

Orwell offre l'explication suivante de la puissance du Parti :

In a way, the world view of the Party imposed itself most successfully on people incapable of understanding it. They could be made to accept the most flagrant violations of reality, because they never fully grasped the enormity of what was demanded of them, and were not sufficiently interested in public events to notice what was happening. By lack of understanding they remained sane. They simply swallowed everything, and what they swallowed did them no harm because it left no residue behind²⁴⁵.

Cette citation renforce en outre l'idée avancée plus tôt selon laquelle on ne peut pas lire le roman selon une perspective axée sur la lutte de classe. Comme O'Brien l'a expliqué, les individus ne sont que des cellules du Parti. Aussi absurde que cela puisse paraître, c'est le Parti qui domine, non pas les individus qui en sont membres. O'Brien l'a bien dit :

²⁴¹ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.30. À noter que l'image fantomatique est pertinente. Un fantôme se définit par sa forme et non sa substance. En ce sens, Orwell nous dit que sans passé, ces êtres n'ont aucune substance parce qu'ils n'ont pas de racines.

²⁴² Erika Gottlieb, op. cit., p.96.

²⁴³ Leszek Kolakowski, op. cit., p.127.

« Reality exists in the human mind, and nowhere. Not in the individual mind, which can make mistakes, and in any case soon perishes : only in the mind of the Party, which is collective and immortal. Whatever the Party holds to be truth, *is* truth. It is impossible to see reality except through the eyes of the Party »²⁴⁴. Chaque individu, telle une cellule, doit faire son travail sans jamais saisir toute l'ampleur du rouage étatique. Il vit dans une bulle de pur présent parce qu'il n'a plus de repères historiques.

Pour que cette entreprise de rectification historique puisse fonctionner, un individu doit posséder des réflexes internes qui l'empêchent de penser le contraire de *Big Brother* même lorsqu'il est devant des preuves irréfutables.

* * *

Dans le chapitre précédent, nous avons vu comment le pouvoir s'émancipait du contrôle humain et comment il dépossédait ceux-ci de ce qu'ils étaient, au profit du Parti. Dans ce chapitre, nous avons vu les conséquences de ce qui a été montré au chapitre précédent.

Le pouvoir est devenu un objet de désir. Le pouvoir se fige. Ses contours sont définis. Or, le pouvoir risque de se fossiliser, de se fragiliser et, donc, de se briser. Pour l'éviter, le pouvoir doit être constamment en mouvement. Il ne faut pas se leurrer : c'est un mouvement contrôlé. Aussi absurde que cela puisse paraître, c'est un mouvement qui conserve les choses dans un état de permanence. Il simule la mort qui pourrait atteindre le corps social afin de se conserver. C'est ce qu'on retrouve dans la guerre permanente et la figure de Goldstein. On pourrait dire que le Parti contrôle le mouvement historique :

²⁴⁴ Leszek Kolakowski, op. cit., p.131.

²⁴⁵ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.163.

parce qu'il le contrôle, il le fige afin de cimenter la hiérarchie du pouvoir²⁴⁷. C'est dans cette optique que la fin du roman est comprise dans son commencement. Le roman n'est que l'orchestration du mouvement ci-dessus décrit : c'est un cercle parfait, le serpent qui mange sa propre queue. Par le fait même, le Parti détruit radicalement la liberté : il enlève aux êtres humains la capacité de se représenter comme un nouveau commencement²⁴⁸. L'histoire étant constamment réécrite, plus personne n'a de points de repère. Le Parti le fait en enfermant les individus dans la bulle qu'est *Big Brother*. Celle-ci les isole complètement. *Big Brother* déracine les individus du temps et du social. Une fois qu'ils sont déracinés, *Big Brother* peut faire ce qu'il veut de ses sujets parce que, dans le processus même, il annihile toutes les vérités objectives.

Or, cette constatation ne répond pas complètement à la question de départ. Orwell, par son roman, exprime les conséquences d'une quête du pouvoir pour le pouvoir. Si c'est une conséquence, c'est donc dire qu'il y a une origine. Il me semble que pour avoir un portrait mieux défini du pouvoir, il faut comprendre d'où provient la soif du pouvoir. C'est l'objet du prochain chapitre.

²⁴⁶ George Orwell, *Nineteen Eighty-Four*, op. cit., p.261. C'est l'auteur qui met en italique.

²⁴⁷ Il s'agit bien d'une hiérarchie du pouvoir. Comme le pouvoir est la souffrance et l'humiliation sur autrui, il est logique que ce soit un petit nombre qui opprime un grand nombre. Si c'était l'inverse, il n'y aurait pas assez de sujets à écraser pour assouvir les désirs du pouvoir.

²⁴⁸ Hannah Arendt, op. cit., p.212.

Chapitre 3 : Le pourquoi du pouvoir

3.1. Le nationalisme

Si Nineteen Eighty-Four établit un lien entre le pouvoir absolu, la dépossession et un mouvement paradoxal parce qu'il en vient à se figer, Orwell n'indique pas clairement dans cette œuvre ce qui en est la cause. Pourquoi le pouvoir peut-il s'émanciper de l'emprise humaine ? Pourquoi le pouvoir a-t-il tant de facilité à déposséder les êtres humains de leur conscience ? Pourquoi le Parti est-il capable d'arrêter le mouvement historique ? Il semble que pour bien comprendre la nature du pouvoir tel qu'il se manifeste, il faut tenter de mieux cerner le sens de la dépossession et du déracinement. C'est par là qu'on sera à même de comprendre le nihilisme du pouvoir. Dans ce chapitre, je tenterai d'exposer deux arguments qui formeront l'ossature d'une réponse à ces questions. Premièrement, j'expliquerai que le pouvoir devient l'objet du désir parce qu'il n'y a plus d'autorité morale supérieure capable d'interdire un tel désir. Deuxièmement, j'expliquerai que l'absence de communauté rend impossible la formation d'un sujet moral, soit d'une personne en pleine possession de ses moyens et capable de faire des choix.

Dans ses essais et ses chroniques, on s'aperçoit que l'idée du pouvoir captive Orwell. C'est dans son essai sur le nationalisme que Orwell pose la question : à quoi tient la quête absolue du pouvoir ? Certes, cet essai sort du cadre d'analyse présenté au début de cette thèse, qui repose sur une lecture interne de Nineteen Eighty-Four. Cependant, il semblerait que l'approfondissement de la question passe à travers l'examen de cet essai. Je m'en servirai donc pour éclairer le sens du roman. Il y a une pertinence à étudier le concept du nationalisme pour mieux comprendre le monde d'Océania. Je laisserai de côté

les références politiques et historiques que contient cet essai, ces références n'étant d'aucune utilité pour saisir le sens du roman.

Pour Orwell, le nationalisme est inséparable du désir du pouvoir. Selon lui, le but de tous les nationalistes est d'obtenir davantage de pouvoir et de prestige pour leur nation ou pour tout autre cercle d'appartenance²⁴⁹. Dans son essai sur le nationalisme, Orwell donne une définition assez claire de ce qu'il entend par ce concept :

By *nationalism* I mean first of all the habit of assuming that human beings can be classified like insects and that whole blocks of millions or tens of millions of people can be confidently labeled « good » and « bad ». But secondly – and this is much more important – I mean the habit of identifying oneself with a single nation or other unit, placing it beyond good and evil and recognizing no other duty that that of advancing its interest²⁵⁰.

Dans cette optique, le nationalisme n'est pas forcément lié à la nation. Pour Orwell, l'Église catholique et le Parti communiste (soviétique) peuvent être considérés nationalistes.

On serait porté à voir le nationaliste comme un opportuniste qui fait tout pour s'approcher plus près du pouvoir. Néanmoins, Orwell ne le conçoit pas ainsi. Pour lui, le nationaliste choisit son camp et, ensuite, se convainc qu'il est le meilleur. Le nationaliste croit donc être le plus fort ainsi qu'avoir raison parce qu'il sert une cause qui est plus grande que lui²⁵¹.

Orwell savait que cette définition du nationalisme était assez générale. C'est pourquoi il a proposé trois traits plus précis, caractéristiques selon lui du nationalisme.

²⁴⁹ George Orwell, « Notes on Nationalism », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.362.

²⁵⁰ Ibid, p.362.

²⁵¹ Ibid, p.363.

Le premier est l'obsession²⁵². Tout ce que le nationaliste accomplit sert à accroître le pouvoir de l'unité à laquelle il se rattache, qu'il s'agisse de la nation ou de tout autre cercle d'appartenance. Une fois qu'il a choisi son camp, il est très difficile pour le nationaliste de renier son allégeance envers la cause. Dans un autre essai, Orwell explique le danger qui est inhérent à une telle obsession. Pour lui, l'acceptation d'une orthodoxie signifie qu'on hérite de contradictions qui ne sont pas dépassées²⁵³. On ferme les yeux sur les contradictions parce qu'on croit aveuglement et obsessionnellement dans la cause. Cette idée de l'obsession renvoie aux motifs de la Doublepensée, aux affiches omniprésentes de *Big Brother* et à la Novlangue.

Le deuxième trait est l'instabilité²⁵⁴. Ici, Orwell fait référence aux loyautés des nationalistes. Pour lui, non seulement ces loyautés sont-elles transférables, mais elles le sont aussi indéfiniment. Un pays qui a toujours été détesté par un autre pays peut devenir un allié et plus tard redevenir détestable. Ce que Orwell explique, c'est que l'objet des sentiments nationalistes peut changer, même si la mentalité nationaliste reste la même. La guerre permanente et les alliances entre les trois superpuissances réfèrent clairement à cette idée d'instabilité.

Le troisième trait est l'indifférence à la réalité²⁵⁵. Cela signifie que les actions ne sont, en soi, ni bonnes ni mauvaises. La moralité d'une action est déterminée par la personne qui la pose. Dans un autre essai, Orwell écrit : « atrocities are believed or disbelieved in solely on grounds of political predilection »²⁵⁶. Nous avons bien vu la

²⁵² George Orwell, « Notes on Nationalism », op. cit., p. 367.

²⁵³ George Orwell, « Writers and Leviathan », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, p 411.

²⁵⁴ George Orwell, « Notes on Nationalism », op. cit., pp.368-369.

²⁵⁵ Ibid, pp.369-371.

²⁵⁶ George Orwell, « Looking Back on the Spanish War », op. cit., p.252.

conséquence de ceci dans le roman de Orwell : si la réalité dépend de la prédilection politique de chacun, alors le passé peut être manipulé afin qu'il se conforme aux doctrines politiques. Le nationaliste perd donc intérêt dans le réel et préfère se réfugier dans un univers fermé pour qu'il puisse ressentir hors de tout doute que son groupe est le meilleur. En ce sens, le nationaliste transforme la réalité pour qu'elle corresponde à sa vision au lieu de confronter la vérité. Il s'échappe donc du réel en croyant ne plus avoir besoin de prouver ce qui est affirmé : ce qu'il dit est, par définition, vrai²⁵⁷. Dans une chronique, Orwell exprime ce refus de confronter le réel : « Nobody is searching for truth, everybody is putting forward a 'case' with complete disregard for fairness or accuracy, and the most plainly obvious facts can be ignored by those who don't want to see them »²⁵⁸. La réécriture de l'histoire dans Nineteen Eighty-Four fait référence à cette idée.

Ce qui ressort de cette théorie du nationalisme est l'idée que la fin justifie les moyens. Orwell avait même un terme pour ceci : « catastrophic gradualism »²⁵⁹. Selon cette théorie, que Orwell dénonçait chez ses contemporains, rien ne peut être accompli sans verser du sang, mentir, être tyrannique ou commettre des injustices. Du même souffle, les tenants de cette vision affirment qu'après un tel brassage social, l'ordre sera restauré dans la société. Cet immoralisme dans l'atteinte des buts représente pour Orwell un abîme.

Le nationalisme est donc, pour Orwell, un phénomène contemporain où tous les moyens sont bons pour atteindre les buts, y compris la réorganisation du réel. Cette idée

²⁵⁷ George Orwell, « In Front of your Nose », op. cit., p.125.

²⁵⁸ George Orwell, « As I Please », *Tribune*, 8 December 1944, in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.288.

aide à mieux circonscrire les paramètres du problème posé par Nineteen Eighty-Four. En expliquant l'indifférence nationaliste envers la morale et le réel, Orwell fait écho à son roman. Néanmoins, il ne faudrait pas s'en tenir à ce seul niveau de lecture de l'essai. Il est pertinent, mais, pour l'instant, il offre peu d'éclaircissement pour la compréhension du *pourquoi* les choses se passent ainsi. Il faut poursuivre la lecture et l'examen de cet essai. Les réponses que nous cherchons pourraient se trouver dans le traitement des origines de la pensée nationaliste. Orwell croit qu'il y a deux sources de la pensée nationaliste : l'effritement de la croyance religieuse et l'effritement du patriotisme.

3.2. Effritement de la religion

Dans son essai sur le nationalisme, Orwell n'offre aucune indication quant à ce qu'il entend par croyance religieuse. Il faut donc creuser son œuvre afin de reconstruire sa pensée. Il faut prendre en compte qu'Orwell n'est pas un philosophe; il est d'abord un chroniqueur de son temps. Ce qu'il écrit ne s'insère pas forcément dans un système de pensée. De plus, il approfondit rarement ses intuitions, aussi fertiles soient-elles.

Pour Orwell, l'être humain est assis sur une branche d'arbre. Depuis deux cents ans, l'Homme scie cette branche. Après beaucoup d'efforts, il parvient à couper la branche et tombe vers le sol. Or, pour Orwell, l'Homme s'est trompé : pensant tomber sur un lit de roses, l'Homme s'est effondré sur un plancher de fils barbelés²⁶⁰. Dans cette histoire, Orwell raconte l'effritement de la religion. L'Homme voulait se débarrasser de la religion, mais il n'avait pas envisagé le choc qu'allait provoquer cette coupure. À mon

²⁵⁹ George Orwell, « Catastrophic Gradualism », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil books, 1968, pp.15-19.

²⁶⁰ George Orwell, « Notes on the Way », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1940-1943, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.17.

sens, c'est dans cette coupure qu'on assiste au phénomène de l'émancipation du pouvoir hors du contrôle humain. Pour bien comprendre ceci, j'expliquerai les deux conséquences de cet effritement de la religion.

3.2.1. Perte de croyance dans l'immortalité de l'âme

Il m'apparaît que cet effritement crée un vacuum. Orwell en donne une indication dans son essai *Notes on the way*, en commentant la célèbre phrase de Karl Marx où ce dernier affirme que la religion est l'opium du peuple. Orwell croit que cette phrase de Marx a été mal interprétée, souvent prise hors contexte :

Marx did not say [...] that religion is a dope handed from above; he said that it is something the people create for themselves to supply a need that he recognized to be a real one. 'Religion is the sigh of the soul in a soulless world. Religion is the opium of the people'. What is he saying except that man does *not* live on bread alone, that hatred is *not* enough, that a world worth living in cannot be founded on 'realism' and machine-guns.²⁶¹

Ce que Orwell affirme, c'est que l'Homme a perdu la foi dans l'immortalité de son âme; la commentatrice de Orwell, Erika Gottlieb, abonde dans le même sens²⁶².

Orwell critique le matérialisme de notre époque. L'être humain serait coupé de toute spiritualité en n'étant plus que chair mortelle. Dans tous ses essais, Orwell traite souvent de l'impact des machines et de la technologie moderne sur l'être humain. Il me semble que cette question est intimement liée à l'effritement de la religion (en plus de l'effritement du patriotisme, sur lequel je reviendrai plus loin). Dans un monde matérialiste où l'Homme est livré à lui-même, la mortalité devient insupportable. Là où cette notion de l'immortalité de l'âme existe, les civilisations sont moins apeurées devant

²⁶¹ George Orwell, « Notes on the Way », op. cit., p.18. C'est l'auteur qui a mis les italiques.

²⁶² Erika Gottlieb, op. cit., p.95.

la mort. La bonne vie que mèneront les hommes déterminera l'après-vie. Non seulement cela donne-t-il un sens à la vie, mais cela donne aussi un sentiment de puissance : si je mène une bonne vie, je pourrai vaincre la mort en allant au-delà d'elle. C'est seulement en ce sens qu'on peut comprendre la vénération des anciens Héros.

Il me semble que l'Homme d'aujourd'hui se rabat sur le monde matériel, ne croyant plus à l'immortalité de l'âme. Les machines et la technologie servent à lui donner la sécurité nécessaire pour qu'il puisse oublier sa mortalité : « A machine evolves by becoming more efficient, that is, more foolproof; hence the objective of mechanical progress is a foolproof world »²⁶³. L'Homme se donne l'image de sa noblesse, non plus dans le temps et par ses actions, mais bien par le contrôle qu'il exerce sur le monde par le biais des machines.

On peut entrevoir comment cette vision de Orwell a pu influencer sa création de *Big Brother*. Le Pouvoir prend la place qu'occupait autrefois Dieu (« God is power »); le Parti remplace l'Église (« we are the priest of power ») en promettant l'immortalité aux hommes. Le Parti devient tout aussi puissant que Dieu. À la différence de ce dernier, qui exigeait une bonne vie pour l'immortalité, *Big Brother* exige la mort, la souffrance et l'humiliation. Pour en arriver à l'immortalité tel que *Big Brother* la conçoit, il faut détruire les autres. Ce désir de destruction si présent dans le roman de Orwell est intimement lié à la question religieuse. J'y reviendrai un peu plus loin.

3.2.2. Disparition des sanctions divines

Ce fut, selon Orwell, une erreur de donner à César ce qui revenait à Dieu²⁶⁴. Ce qui s'ensuit est l'incapacité de l'Homme à se doter d'une moralité car il n'a plus d'autorité supérieure capable de sanctions pour la fonder : « If one assumes that no sanction can ever be effective except the supernatural one, it is clear what follows. There is no wisdom except the fear of God; but nobody fears God; therefore, there is no wisdom »²⁶⁵. Il m'apparaît que l'effritement de la religion renvoie à une destruction de la transcendance. Celle-ci, pour Orwell, est ce qui garantissait la loi morale parce qu'elle était rattachée à l'idée de sanction. En lisant cette citation, il semble qu'Orwell associe moralité et punition. Les sanctions agiraient donc comme limites, comme barrières. S'il n'y a plus de sagesse et de moralité, il en découle que l'histoire humaine ne sera que meurtres, guerres, révolutions et contre-révolutions. Dans l'optique de Nineteen Eighty-Four, l'Homme s'est totalement asservi à l'État parce qu'il s'est rebellé contre Dieu²⁶⁶.

Il est néanmoins décevant que Orwell n'ait pas approfondi cette idée. De cette idée, il découle des questions fort importantes : quelle sont les conséquences de la disparition de la sanction divine ? Ne pourrait-on croire que l'homme est capable de moralité sans la présence de sanction divine ? Orwell ne pose pas ces questions. Je ne crois pas qu'il a voulu le faire, préférant probablement laisser ces questions aux philosophes. Néanmoins, Orwell a tout de même eu du flair quant à l'impact d'un tel effritement de la religion sur les sociétés. Puisque Orwell ne pousse pas sa réflexion plus

²⁶³ George Orwell, Road to Wigan Pier, San Diego, A Harvest Book, 1958, p.195.

²⁶⁴ George Orwell, « Notes on the Way », op. cit., p.16.

²⁶⁵ Ibid, p.16.

²⁶⁶ Richard Lowenthal, « Our Peculiar Hell », in Orwell's Nineteen Eighty-Four : Text, Sources, Criticism, 2nd edition, New York, Harcourt Brace Jovanovich Publishers, 1982, p.397.

loin, tentons de le faire en utilisant le chapitre sur le Marquis de Sade dans L'homme révolté d'Albert Camus. Je crois que cela nous aidera à mieux comprendre l'argument quant à l'émancipation du pouvoir.

Dans la lecture que propose Camus de Sade, on retrouve cette idée d'un Dieu qui punit le crime. D'accord avec Orwell sur le diagnostic, Camus écrit : « En guillotinant Dieu [...] [on s'est] interdit à jamais la proscription du crime et de la censure des instincts malfaisants »²⁶⁷. Pour Camus, Sade nie Dieu parce que ce dernier veut nier la réalité naturelle et matérielle de l'homme. Voulant la liberté sans restriction, Sade ne tolère pas de frein à ses désirs, tel qu'imposé par Dieu. C'est en niant Dieu que Sade devient véritablement libre. Il peut s'adonner à tous ses désirs. Comme le souligne Camus, cette liberté est absolue parce qu'elle est illimitée. C'est pourquoi cette liberté est antinomique avec la vertu : pour être vertueux, il faut qu'il y ait des limites aux désirs, il faut être bon. Cette possession d'une liberté absolue détruit l'idée même de la moralité. Si l'homme se coupe de Dieu, s'il n'y a plus de sanction divine, que lui reste-t-il ? Le désir. Camus le dit clairement : l'homme n'obéit qu'à la loi du désir²⁶⁸. Certes, Sade parle du désir sexuel. Cependant, on peut très bien reprendre cette idée et l'appliquer à la recherche conduite ici. *Ingsoc* est aussi animé par le désir. Si les désirs de *Ingsoc* et de Sade diffèrent, l'un étant arrimé à la sexualité et l'autre au pouvoir, les deux ne tolèrent aucune limite qui pourrait faire obstacle à leur quête. Nous sommes désormais en mesure de mieux comprendre pourquoi le Parti désire tant le pouvoir : l'effritement de la religion retire toute possibilité de sanction. S'il n'y a que des désirs, il faut dès lors imposer son désir à

²⁶⁷ Albert Camus, L'homme révolté, Paris, Éditions Gallimard, 1951, p.58.

²⁶⁸ Albert Camus, op. cit. p.60.

autrui. C'est pourquoi : « la liberté illimitée du désir signifie la négation de l'autre et la suppression de la pitié »²⁶⁹. Il en résulte un monde de domination et de haine.

Il faut bien comprendre comment la coupure avec Dieu pousse l'homme à la destruction. En se coupant de Dieu, l'Homme est allé au-delà de la loi; il a franchi l'ultime barrière. Éliminant Dieu de l'équation, l'Homme se retrouve sans limite. Ce qui découle du dépassement de la loi est, en fait, un renversement de la loi²⁷⁰. Ce qui permet à une personne de grandir est la présence de défis, de limites, de barrières. Par exemple, un enfant pourra se dépasser s'il a des limites imposées par ses parents. Or, si un enfant n'a pas de limite ni de sanction pour le punir, comment pourra-t-il grandir ? Les sanctions permettent à un enfant d'apprendre qu'il ne peut pas avoir tout ce qu'il désire parce qu'il vit en société. N'ayant plus de limites, il sera laissé à lui-même. C'est là que la loi est renversée : elle n'agira plus comme contrainte, comme justification des actions commises. Parce qu'il a dépassé la loi, il ne tolérera pas que la loi existe. Une opération de destruction s'engage où tout ce qui s'oppose à lui doit être détruit. C'est donc en ce sens, me semble-t-il, que la coupure avec Dieu crée un monde axé sur la destruction et non la création.

3.2.3. Le passage de sujet à objet

Le libertin de Sade ne tolère aucune limite à son désir. Ce désir doit être absolument *en-lui* et *pour-lui*. Mais dans sa jouissance, il risque de s'attacher à une autre personne. Cette personne représente une limite qui pourrait l'obliger à tempérer ses ardeurs. Le libertin pourrait ainsi perdre sa liberté absolue. Comme le souligne Camus, Sade doit s'empêcher

²⁶⁹ Albert Camus, op. cit., p.61.

de voir les autres comme des personnes; ils doivent plutôt être des objets, des objets de son désir, ceux par qui il jouit. Cette réification de l'homme s'insère dans la coupure avec Dieu : n'étant plus un sujet spirituel, l'homme devient un simple objet matériel.

3.2.4. L'impuissance du pouvoir

C'est ici que l'argument que je veux présenter prend tout son sens. Le mouvement que décrit Sade est repris dans la logique de Orwell. Le pouvoir cesse d'être un moyen par lequel on atteint une finalité : comme le désir chez Sade, il est une finalité en lui-même. Le pouvoir est l'objet du désir. C'est à ce point culminant que le pouvoir s'émancipe. Le pouvoir devient insaisissable parce qu'il est devenu l'objet qu'on poursuit à l'infini. Cela est exprimé par l'idée qu'il faut constamment détruire les autres pour accumuler toujours davantage de puissance. Dès l'instant où le désir du pouvoir est comblé par la destruction d'un autre, le pouvoir paraît s'échapper, comme s'il glissait entre les doigts. En bafouant et en convertissant sa victime, le bourreau perd en effet son pouvoir à l'instant même où il l'exerce. Comme dans le cas du désir refoulé, il devra à chaque fois trouver une nouvelle victime pour prouver sa puissance.

Étant donné ce qui précède, je crois qu'on peut dire que le pouvoir dans le roman d'Orwell est, au fond, un pouvoir impuissant. En affirmant que tous les moyens sont bons pour faire avancer la cause, on provoque la fin des lois. Celles-ci ne sont plus garantes du Bien. C'est alors que s'ouvre un abîme. Sans Loi et sans sanction, l'homme devient impuissant parce qu'il prend possession du pouvoir. Par son autorité propre, la loi peut limiter le pouvoir. Mais le pouvoir de *Big Brother* est tout autre. C'est en répétant

²⁷⁰ Gilles Deleuze, Présentation de Sacher-Masoch, Paris, Les Éditions de Minuit, 1967, pp.71-79.

constamment le rite de possession du pouvoir que le Parti se donne comme tout-puissant. Il doit donc faire constamment cette mise en scène.

3.3. Patriotisme

Le nationalisme est la conséquence de l'effritement de la religion, mais également de l'effritement du patriotisme. Dans cette section, je démontrerai que l'effritement du patriotisme dépossède l'homme de son identité propre et de sa capacité à choisir.

3.3.1. Définition du patriotisme

Orwell est un peu plus explicite sur la question du patriotisme que sur celle de la religion. Il donne une définition du patriotisme dans son essai sur le nationalisme : « By 'patriotism' I mean a devotion to a particular place and a particular way of life, which one believes to be the best in the world but has no wish to force upon other people. Patriotism is of its nature defensive, both military and culturally »²⁷¹. Dans cette définition, on trouve l'idée que des mœurs et des valeurs sont propres à chacune des civilisations; Orwell était conscient de l'existence de différentes perspectives propres à chaque culture²⁷². Une civilisation agit de telle façon parce qu'elle croit que c'est la bonne manière d'être dans le monde. Il faut bien comprendre qu'au moment où Orwell écrit ceci, l'Angleterre est en guerre contre l'Allemagne. Ceci a forcé Orwell à repenser ses allégeances et à défendre sa patrie²⁷³. Cette idée de défense du soi collectif est

²⁷¹ George Orwell, « Notes on Nationalism », op. cit., p.362.

²⁷² George Orwell, « The Lion and the Unicorn », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1940-1943, Boston, Nonpareil Books, 1968, 56.

²⁷³ John Rossi, "Orwell and Patriotism", in Contemporary Review, August 1992, <http://www.netcharles.com/orwell/etc/docs/orwlpatr.htm>, p. 1.

présente partout dans ses essais et chroniques. Orwell en fait une question de responsabilité civile : il faut mettre de côté les critiques de sa société lorsque la patrie est gravement menacée. C'est une question de loyauté patriotique.

3.3.2. Défense et lien mystique dans la patrie

Que défend exactement le patriote ? S'il se fait défenseur d'une manière d'être, il n'est cependant pas un conservateur. Orwell écrit : « Patriotism has nothing to do with conservatism. It is a devotion to something that is changing but it is felt mystically the same »²⁷⁴.

Mystique ! Quel est le sens de ce mot pour Orwell ? Il ne donne pas de réponse claire à cette question. Néanmoins, il semble que ce soit l'unité émotive qui relie chaque personne d'une même culture. Pendant les crises, le lien mystique crée un sentiment de solidarité plus fort que n'importe quelle idéologie²⁷⁵. En ce sens, le mysticisme du patriotisme est le lien entre la civilisation et la personne. On peut même pousser un peu plus loin et affirmer qu'il est la représentation de la patrie telle qu'elle est incarnée dans chacun de ses membres : « it is *your* civilisation, it is *you*. [...] Good or evil, it is yours, you belong to it, and this side the grave will never get away from the mark it has given you »²⁷⁶. Ce lien n'a pas besoin d'être dit ni d'être reconnu consciemment, car tous le ressentent dans la fibre de leur être. Le mysticisme ne relie pas seulement les personnes d'une même société au présent; il est aussi le lien entre le passé et le futur : « It is the

²⁷⁴ George Orwell, « My Country Right or Left », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 1 : An Age like this 1920-1940, Boston, Nonpareil books, 1968, p.539.

²⁷⁵ George Orwell, « The Lion and the Unicorn », op. cit., p.67.

²⁷⁶ Ibid, p.57.

bridge between past and future »²⁷⁷. Être patriote, c'est défendre sa propre culture dans le temps, même si elle change à travers les siècles. Chacun se sent investi d'un sentiment d'appartenance à un ensemble au-delà de sa personne : « they are aware of some organisms greater than themselves, stretching to the future and the past, within which they feel themselves to be immortal »²⁷⁸. C'est ce qui pousse des individus à se sacrifier pour leur patrie.

Dans sa définition du patriotisme, Orwell fait ressortir deux thèmes : le lien mystique et la défense. Dans sa recherche sur le développement historique de la patrie, Ernst Kantorowicz fait ressortir les deux mêmes thèmes²⁷⁹. Chez les Grecs et les Romains, il y avait une grande estime envers ceux qui mouraient au combat pour la cité. Cette conception conserva son sens au fil des siècles. Si pour les anciens *patria* signifiait la cité, elle signifiait pour les chrétiens la ville ou le village natal, le pays natal de l'homme. C'est au XIIe et au XIIIe siècles que l'aspect mystique a pris forme. Dans la transformation qui s'opéra à cette époque, la transcendance s'est inscrite dans l'immanence. La patrie a transcendé ses limites villageoises pour recouvrir le royaume, où « la couronne était le symbole visible de la communauté territoriale nationale »²⁸⁰. Pendant le Moyen-Âge, l'Église et ses croyants se définissaient comme membre du *corpus mysticum*. Un peu avant le XIIIe siècle, les communautés séculières s'approprièrent ce corps et se définirent aussi comme *corpus mysticum*, qui regroupait le *corpus politicum* et le *corpus morale*. Kantorowicz souligne qu'en France et en Angleterre, *corpus politicum* et *corpus mysticum* furent utilisés pour désigner à la fois le

²⁷⁷ George Orwell, « The Lion and the Unicorn », op. cit., p.103.

²⁷⁸ George Orwell, « Notes on the Way », op. cit., p.17.

²⁷⁹ Ernst Kantorowicz, « Mourir pour la patrie dans la pensée politique médiévale », dans Mourir pour la patrie, Paris, Presses Universitaire de France, 1984, pp.105-141.

peuple et l'État (avant le XIII^e siècle, c'était le peuple et l'Église). Si au départ le Christ était à la tête de l'Église, le prince, comme figure de la patrie (*corpus mysticum* et *corpus politicum*) devait être prêt à se sacrifier pour sauvegarder les principes défendus par sa patrie. Ceci nous aide à mieux comprendre l'ancrage du corps mystique dont parle Orwell. Même s'il n'a pas inventé cette idée, il a été sensible à l'emprise mystique que pouvait exercer la patrie sur ses citoyens.

Pour Orwell, le lien mystique explique qu'une personne puisse se sacrifier pour sa patrie. Elle le fait parce que c'est son monde, sa réalité. C'est un sentiment d'appartenance, le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand que soi. Au premier coup d'œil, on pourrait croire que c'est exactement ce qui se passe dans Nineteen Eighty-Four : une personne devient immortelle en se réduisant à une cellule dans l'organisme, dans le Parti. Mais le patriotisme d'Orwell n'a rien à voir avec le monde d'Océania. Le patriotisme est la défense de la culture, d'une façon d'être dans le monde qui s'est développée naturellement et organiquement à travers le temps. C'est un lien entre le passé et le futur, entre les différentes personnes habitant la même patrie. Or, *Ingsoc* est tout le contraire : là, c'est artificiellement que l'homme est membre d'un tout plus grand. Non seulement le lien est-il artificiel, mais il annihile toutes possibilités d'une pluralité de perspectives, de l'existence de plusieurs façons d'être. En outre, *Ingsoc* fait exactement le contraire de ce que suppose le lien mystique : il détruit tout lien entre les époques et les personnes.

²⁸⁰ Ernst Kantorowicz, op. cit., p.115.

Pour Orwell, il est impératif que des règles de conduites soient observées pour qu'une société humaine puisse conserver son unité²⁸¹. Ainsi, une certaine conception de la loi découle du patriotisme. Les *lois patriotiques* n'ont pas la même teneur que les lois divines. Elles s'apparentent plus aux coutumes. Pour qu'une société puisse exister, elle doit avoir des coutumes, une façon particulière d'être dans le monde. Ce sont ces coutumes qui déterminent les lois de conduite (« rules of conduct »). Ces coutumes sont intimement liées à une conception du Bien, dans la mesure où celles-ci représentent la bonne façon de vivre parmi les siens. Ce bien incarné dans les coutumes n'est pas la même chose qu'une loi juridique. Les législations juridiques ne sont rien sans le sens moral de la patrie : « The law is no protection. [...] If large numbers of people are interested in freedom of speech, there will be freedom of speech, even if the law forbids it; if public opinion is sluggish, inconvenient minorities will be persecuted, even if laws exist to protect them »²⁸².

Dans l'effritement du patriotisme, Orwell critique la disparition de ce qui a fait l'humanité telle qu'elle est. Mais comment cela a-t-il pu se produire ? Ceci renvoie directement à notre question de départ. Je démontrerai pourquoi le nationalisme peut surgir maintenant, et non pas plus tôt.

²⁸¹ George Orwell, « James Burnham and the Managerial Revolution », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.180.

²⁸² George Orwell, « Freedom of the park », in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.40.

3.3.3. L'uniformisation sociale par les machines

L'effritement du patriotisme s'amorce avec la mécanisation de la société. Celle-ci mène directement à la dépossession de soi telle que décrite dans Nineteen Eighty-Four. La mécanisation a un impact indéniable sur la société : elle provoque, selon Orwell, l'uniformisation. Elle fait disparaître les traditions particulières et uniformise la pensée. De plus, la mécanisation bouleverse à tel point les sociétés qu'elle remet en question la tradition.

Premièrement, pour Orwell, l'industrialisation a créé un monde où toutes choses tendent à se ressembler. Prenons la nourriture par exemple. Lorsqu'elle est faite par une seule personne, il y aura toujours des variations, des goûts et des subtilités qui seront différents d'un plat à l'autre, d'une époque à l'autre, d'un pays à l'autre. Or, Orwell assiste à l'arrivée de la nourriture en boîte de conserve : « wherever you look you will see some slick machine-made article triumphing over the old-fashioned article that still tastes of something other than sawdust »²⁸³. La mécanisation ne fait que croître parce qu'elle détruit sur son passage les sensibilités humaines : plus l'industrialisation est présente, plus elle appauvrit les sensibilités, plus la population se contente d'un sous-produit fait par la machine. Mais pourquoi les machines ont-elles pris tant de place à l'origine ? Il semblerait que ce soit parce qu'elles permettaient une vie de facilité et de confort²⁸⁴. Il s'installe une société hédoniste où les coutumes sont échangées contre plus de facilité et de plaisir. C'est l'apparition de la radio, de la nourriture en conserve, du cinéma, des revues, de l'électricité, du réfrigérateur, etc. Dans un article sur Orwell, Gregory Claeys

²⁸³ George Orwell, Road to Wigan Pier, op. cit., 204.

expose l'impact de ces transformations sur les coutumes. Il tend à y avoir une uniformisation de l'être humain, tout étant fait par la machine : « It had produced boring, repetitive people by the hundred of thousands, whose monotonous, self-pitying whining and crude personal habits seemed at time to Orwell scarcely human »²⁸⁵. Il me semble donc que ces hommes sont dépossédés de ce qui fait leur humanité, soit la diversité.

Comme il a été dit plus haut, les machines créent un monde de confort, de plaisir. Ne croyant pas aux promesses de bonheur des machines, Orwell y voit un danger pour la sérénité humaine : « The tendency of mechanical progress, then, is to frustrate the human need for effort and creation. It makes unnecessary and even impossible the activities of the eye and the hand »²⁸⁶. Ce qu'Orwell affirme, c'est que l'être humain a besoin d'effort et de travail pour être bon et serein. Ceci revient un peu à ce qui avait été dit dans la section précédente où l'on avait montré que l'Homme avait besoin de limites et de sanctions afin de grandir. Même chose pour l'effort. L'Homme a besoin de faire des efforts sinon il s'atrophie.

Pour Orwell, la mécanisation sur la patrie se trouve dans l'uniformisation de la pensée. On se rappellera que dans la définition du patriotisme que donne Orwell, il y a cette idée d'un mouvement organique interne à la culture, à la patrie. Or, les technologies de communications (radio, la presse, etc.) tendent à effacer cette organicité. Ceux qui exercent le pouvoir peuvent se servir des technologies pour imposer leurs doctrines à une population qui est intellectuellement inerte²⁸⁷. Orwell était très sensible à ceci. Par exemple, il percevait la radio comme un instrument de propagande : des idéologues

²⁸⁴ George Orwell, Road to Wigan Pier, op. cit., p.194.

²⁸⁵ Gregory Claeys, « Industrialism and Hedonism in Orwell's Literary and Political Development », in Albion, Vol. 18, No. 2, Summer 1986, p.223.

²⁸⁶ George Orwell, Road to Wigan Pier, op. cit., p.200.

peuvent communiquer leurs messages jour et nuit à des personnes qui ne peuvent pas écouter autre chose que ces émissions²⁸⁸. Ces idéologues, qu'ils soient de gauche ou de droite, seront toujours d'accord sur un point essentiel : parce que le monde est devenu mécanisé, le progrès doit se poursuivre et on ne peut pas l'empêcher²⁸⁹. Or, ceci contient déjà le germe de la quête du pouvoir absolu : il ne doit pas y avoir de limite.

C'est ici qu'on arrive au point crucial de l'argumentation. Les technologies créent un effritement du patriotisme parce qu'elles tendent à obscurcir les distinctions entre les différents peuples. Il semble évident que la machine est, non pas un objet organique, mais bien un objet artificiel. Qu'arrive-t-il lorsque les machines deviennent de plus en plus présentes dans les sociétés et dans la quotidienneté ? Invariablement, cela influencera le développement social et individuel. Je crois donc que la vie humaine se construira autour de ces machines. Puisqu'elles sont artificielles et que la vie humaine s'articule autour d'elles, il en résultera que la société deviendra elle-même de plus en plus artificielle. Petit à petit, la culture perdra ce qui lui était propre. Elle perdra son authenticité. Au lieu de se bâtir de l'intérieur vers l'extérieur, la patrie se construira de l'extérieur vers l'intérieur.

Il faut aussi prendre en compte l'impact que peut avoir l'arrivée des machines sur le développement des sociétés. Une civilisation repose sur des institutions et des croyances communes. Avec le passage du temps, celles-ci s'adaptent aux nouvelles réalités (de là, le lien mystique). Or, qu'arrive-t-il lorsque ces changements sont trop rapides ? À cette question Richard Lowenthal donne la réponse suivante : « It is that the survival of a free society is always precarious. For the necessary adjustments fail to be

²⁸⁷ Norman Birnbaum, op. cit., p.72.

²⁸⁸ George Orwell, « As I please », *Tribune* 12 may 1944, in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, p.146.

²⁸⁹ George Orwe, Road to Wigan Pier, op. cit., p.207.

made, the official institutions and beliefs cease to correspond to the evident facts of social life and lose their binding force – their hold over the minds of men »²⁹⁰. Ces changements rapides mettent en danger la continuité d'une civilisation car ils sont souvent en contradiction avec la vision traditionnelle de la société. De ce choc, il découle une sorte de chaos social. C'est ce qui permet l'émergence de mouvements totalitaires. Ceux-ci affirment vouloir remettre l'ordre dans la société. C'est aussi pourquoi des millions de personnes trouveront leur salut dans ces mouvements.

3.3.4. Déracinement et atomisation de la personne

Ce qui est menacé, ici, par la machine, est le lien mystique qu'incarne la patrie. D'une part, les machines isolent les individus. Que ce soit par le téléphone, le cinéma ou autrement, les machines s'imposent dans les relations naturelles entre les personnes. Les machines deviennent l'intermédiaire entre les individus. Je n'ai pas besoin d'aller voir mon voisin, je peux l'appeler au téléphone. Deuxièmement, ces machines font disparaître les coutumes et la mémoire. Cela est évident dans le cas de la nourriture de conserve. En s'en prenant ainsi à la mémoire, c'est le lien entre le passé et le présent qu'affectent les machines. L'effritement du patriotisme dépossède l'homme de lui-même en l'extirpant de son milieu et de son temps; il est déraciné. Une fois cela fait, il perd ses points de repères. Il ne peut plus se représenter le monde correctement. Sur quoi pourrait-il se baser pour le faire ?

²⁹⁰ Richard Lowenthal, « Our Peculiar Hell », op. cit., p.400.

3.3.5. Enracinement du totalitarisme

Il me semble que c'est justement à ce point que le totalitarisme peut prendre racine. D'une part, *Ingsoc* offre un groupe d'appartenance aux individus atomisés. Ils peuvent être membres de quelque chose qui les dépasse. D'autre part, *Ingsoc* exerce une fonction qui a été obscurie par l'hédonisme que suscite la mécanisation : « Hitler knows that human beings don't only want comfort, safety, short working hours, hygiene, birth-control and, in general, common sense; they also [...] want struggle and self-sacrifice not to mention drums, flags and loyalty parades »²⁹¹. Cette citation confirme l'idée qu'il est essentiel pour l'être humain d'avoir un sentiment d'appartenance et d'avoir à faire des efforts. En ce sens, l'individu atomisé et atrophié saute sur la première bouée qui lui passe sous le nez : il s'accroche aux promesses totalitaires parce qu'on lui promet exactement ce qu'il cherche.

Le déracinement des individus en fait de parfaits sujets pour les mouvements totalitaires. C'est en ce sens que Hannah Arendt parle de « masse » :

Les mouvements totalitaires sont possibles partout où se trouvent des masses qui, pour une raison ou pour une autre, se sont découvert un appétit d'organisation politique. Les masses ne sont pas unies par la conscience d'un intérêt commun, et elles n'ont pas cette logique spécifique des classes qui s'exprime par la poursuite d'objectifs précis, limités et accessibles. Le terme de 'masse' s'applique seulement à des gens qui, soit à cause de leur simple nombre, soit par indifférence, soit pour les deux raisons, ne peuvent s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun [...]. Les masses [...] constituent la majorité de ces vastes couches de gens neutres et politiquement indifférents qui votent rarement et ne s'inscrivent jamais à un parti²⁹².

²⁹¹ George Orwell, « Review : *Mein Kampf* by Adolf Hitler » *New English Weekly*, 21 march 1940, in George Orwell, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1940-1943, Nonpareil Books, 1968, p.14.

²⁹² Hannah Arendt, Le système totalitaire, op. cit., p.32.

N'ayant plus de racines sociales et culturelles, les masses s'identifient totalement aux organisations totalitaires et deviennent parfaitement conformes²⁹³. On peut très bien comprendre le pourquoi de cette conformité. Les masses, parce qu'elles sont déracinées, ont perdu leurs points de repères. Elles sont donc incapables de choisir. Elles s'en remettent entièrement à ceux qui prendront les décisions pour elles. Non seulement sont-elles conformes, mais les masses seront tout aussi loyales au mouvement et à l'organisation. Cette loyauté découle d'une conviction : le mouvement n'a jamais tort. Ceci renvoie à l'obsession nationaliste dont parle Orwell.

* * *

Dans ce chapitre, j'ai argumenté que le pouvoir pouvait s'émanciper du contrôle humain lorsque ce dernier se coupe de Dieu. Ce faisant, l'Homme perd la croyance dans l'immortalité de son âme. Il ne lui reste que son corps et son désir. C'est ce qui le pousse à désirer le pouvoir pour le pouvoir. C'est en ayant le pouvoir qu'il croit se donner l'immortalité. De plus, ayant éliminé Dieu, l'Homme n'a plus peur des sanctions divines. Ainsi, le pouvoir peut s'émanciper et en même temps devenir insaisissable. C'est pourquoi l'homme doit constamment bafouer les autres afin de récupérer ce qui lui glisse inlassablement entre les doigts.

De plus, nous avons vu que l'effritement du patriotisme déracinait l'homme; c'est une sorte de dépossession. L'arrivée des machines dans la patrie met en danger les caractéristiques propres à chaque culture et met en danger ce lien mystique qui unit les hommes. D'une part, les machines uniformisent les coutumes en leur retirant tout ancrage

²⁹³ Hannah Arendt, Le système totalitaire, op. cit., p.29

historique. En créant un monde de confort et de loisirs, les machines dépossèdent l'homme du besoin d'efforts. D'autre part, elles donnent à une petite minorité le pouvoir de mieux contrôler la pensée des individus, et donc, de mieux l'uniformiser.

Ce qui se produit par la suite est un déracinement complet de l'être humain. Non seulement ce dernier perd le lien avec le passé, mais il le perd aussi avec ses contemporains. Comme un atome, l'individu hors du temps et de l'espace cherche néanmoins à trouver une nouvelle appartenance. C'est justement dans cette perspective que les mouvements totalitaires rempliront ses attentes.

Or, cette situation dans laquelle est enfermée l'homme de masse est ce qui tend à arrêter l'histoire et à nier la réalité. C'est lorsqu'il n'est plus lié à son temps et à son milieu que l'homme s'extirpe de la réalité. Il se crée un monde imaginaire dans lequel il peut vivre, dans lequel il crée de toutes pièces ce qui est vrai et ce qui est faux.

Traditionnellement, le pouvoir était au service de la loi. Celle-ci, par son autorité, maintenait l'ordre social. Or, en se coupant de Dieu, il semblerait que c'est aussi l'autorité de la loi (Bien/Mal, Juste/Injuste, etc.) qui se soit également effritée. Cette autorité découlait de la position supérieure de la loi, ancrée presque constamment dans une référence extra-mondaine. Orwell avait donc le pressentiment qu'en détruisant la figure supérieure de Dieu, c'est l'autorité de la loi qui en serait affectée. N'ayant plus d'autorité, le pouvoir doit se rabattre sur la coercition.

Conclusion

Cette recherche avait pour but d'examiner la question du pouvoir dans le roman Nineteen Eighty-Four de George Orwell. Qu'est-ce que le pouvoir ? Pourquoi les hommes sont-ils si avides de pouvoir maintenant que la domination de l'homme sur l'homme n'est plus nécessaire ? Il avait été spécifié que ce « maintenant » signifiait le 20^{ième} siècle, moment où diverses idéologies ont tenté de fonder une nouvelle société, un « homme nouveau ». L'hypothèse formulée affirmait que le pouvoir s'arrimait au nihilisme parce que la quête du pouvoir se faisait aux dépens des valeurs et de la vérité. Voyons ce que cette recherche nous a permis de découvrir. Alors que les deux premiers chapitres ont cherché à explorer comment le pouvoir se manifeste, le dernier chapitre se voulait une tentative de réponse à la question du pourquoi.

La première section du premier chapitre avait comme objectif de déterminer qui détenait le pouvoir dans Océania. Nous avons souligné que cette société est divisée en trois classes sociales : les membres internes du Parti, les membres externes du Parti et les proles. Les membres internes ont des avantages matériels et plus de pouvoir que les deux autres classes. Néanmoins, ils sont aussi sujets à la répression du système; ils ne peuvent donc pas être identifiés aux détenteurs du pouvoir. Si les membres externes sont une classe intermédiaire possédant plus de pouvoir que les proles, ils sont néanmoins la classe la plus opprimée et la plus surveillée de tout Océania. Finalement, il y a les proles. Si Winston Smith nourrit l'espoir qu'ils se soulèveront contre *Big Brother*, *Ingsoc* ne s'inquiète pas du danger qu'ils représentent du fait de leur nombre et de leur fécondité. Inconscient et abruti par le divertissement, le Parti sont perçus par le Parti comme des

animaux, capables seulement de travailler et de se reproduire. Ils ne posent aucun danger pour la hiérarchie du pouvoir.

Si aucune classe ne possède le pouvoir, c'est donc que le pouvoir s'est émancipé. En transformant le pouvoir en un objet de désir, le pouvoir se libère du contrôle humain. Ce n'est plus une classe mais bien le Parti qui détient le pouvoir. Or, le Parti est une abstraction parce qu'il n'est pas une entité vivante, existante; le Parti, organisation créée par l'homme, en vient pourtant à dominer son créateur. C'est l'image même de l'aliénation.

Pour conserver le pouvoir, le Parti exigera que rien d'autre ne puisse exister. Il faudra tout détruire pour que le pouvoir du Parti ne soit jamais menacé. Lorsqu'on vénère le pouvoir, qu'on veut le pouvoir pour le pouvoir, on comprend que cette crainte de perdre la puissance est omniprésente.

Le Parti exercera son pouvoir en dépossédant les hommes de ce qu'ils sont, soit de leur humanité. Pour ce faire, *Ingsoc* crée *Big Brother*, une figure utilisée afin de mieux canaliser les sentiments d'amour et d'adulation envers le Parti. De plus, les images omniprésentes de *Big Brother* ainsi que son regard perçant imposent le sentiment d'être constamment surveillé. Toujours vivre dans le regard de l'autre empêche l'homme de se donner une identité authentique. Il n'est alors qu'une coquille vide qui ne peut résister à l'invasion de *Big Brother*; le citoyen devient donc lui-même un relais du pouvoir de *Big Brother*. C'est justement en faisant jouer tous ces relais qu'*Ingsoc* peut incarner la puissance.

Ce processus de dépossession est renforcé par la surveillance constante par les espions, par la *Thought-police* et par les télécrans. Perpétuellement observés, les êtres

humains se conforment à ce qui est dicté par le Parti. Le citoyen ne vit que dans le regard de l'autre. Ce regard scrute tout un chacun pour y déceler le moindre signe d'hétérodoxie. Chacun étant surveillé à ce point, c'est le tissu social qui s'en trouve affecté : la méfiance à l'égard d'autrui détruit tous les liens interpersonnels.

La novlangue contribue aussi au processus de dépossession. *Ingsoc* ne tolère pas une pensée contraire à l'orthodoxie. Partant de la prémisse que l'être humain pense à travers la langue, *Ingsoc* manipule et restructure le langage pour qu'il soit impossible de penser à l'extérieur de l'orthodoxie. Poursuivant le travail amorcé par *Big Brother* et par la surveillance, l'être humain est dépossédé de son identité par l'impossibilité de penser et de choisir entre deux affirmations contraires.

Dans le deuxième chapitre, nous avons exploré les conséquences de ce qui est exposé au premier chapitre. Une fois le pouvoir d'*Ingsoc* établi, le Parti met tout en œuvre pour maintenir la hiérarchie du pouvoir. Dans un premier temps, il crée un ennemi qui se dressera toujours contre le pouvoir. Cet ennemi, tout aussi immortel que *Big Brother*, aura deux fonctions. Premièrement, Goldstein et la Fraternité fournissent le prétexte à la répression et la surveillance. Prétendant qu'il y a un ennemi intérieur, tous les moyens sont utilisés pour écraser les embryons de rébellion. La population se trouve ainsi doublement terrorisée : par l'ennemi et par la répression exercée par *Ingsoc*. Deuxièmement, cet ennemi est ce qui permet au Parti de prouver sa puissance. C'est en écrasant, en humiliant et en convertissant l'ennemi que le Parti se sait puissant. Ce faisant, il aura constamment besoin de l'ennemi : aussitôt écrasé et converti, le Parti perd sa puissance; il n'a plus cet autre par lequel il mesure sa puissance. Il y a un véritable cercle vicieux.

Si *Ingsoc* maintient la hiérarchie du pouvoir par la lutte contre un ennemi interne, il se dote également d'un ennemi externe pour conserver sa puissance. La guerre permanente entre les trois super-puissances n'a pas pour but d'être remportée. La guerre ne sert qu'à écouler les surplus de production. Si on améliorait les conditions de vie de la population, elle pourrait se retourner contre le pouvoir. En la maintenant dans une situation de pauvreté et d'ignorance, le Parti assure sa pérennité. De plus, la guerre crée des sentiments d'hystérie et de peur qui sont utilisés par le Parti pour détourner le regard des citoyens vers l'extérieur. Ainsi, ils ne seront pas portés à examiner la gestion faite par l'État et à critiquer la hiérarchie du pouvoir.

Même si l'ennemi et la guerre permanente contribuent à renforcer les sentiments d'amour envers *Big Brother* et de haine envers Goldstein et les super-puissances ennemies, *Ingsoc* doit néanmoins assurer son infailibilité. Pour ce faire, il rectifie le passé en réécrivant constamment l'histoire pour la rendre conforme aux présentes doctrines. Ainsi, *Big Brother* ne pourra jamais avoir tort. Néanmoins, en jouant ainsi avec les faits, c'est l'idée même de vérité objective qui disparaît : ce que dicte *Big Brother* devient réalité.

Par l'émancipation du pouvoir, par la dépossession du « soi » et par l'instrumentalisation de l'ennemi et du passé, *Ingsoc* arrête l'histoire afin de conserver le pouvoir. Plus rien ne peut se produire qui ne soit pas préconçu à l'avance.

Dans le troisième chapitre, nous avons tenté d'expliquer le pourquoi d'une telle quête de pouvoir. Si les deux premiers chapitres explorent les conséquences de cette quête, le troisième chapitre cherche à comprendre le pourquoi. La réponse se trouve dans l'essai sur le nationalisme où Orwell définit ce concept comme étant le désir de faire

progresser une unité d'appartenance indépendamment du bien et du mal. Le nationaliste est cette personne qui se dit prête à tout mettre en œuvre pour que son groupe soit le meilleur et le plus fort. Orwell caractérise la pensée nationaliste par l'obsession, l'instabilité des alliances et l'indifférence à la réalité. Selon lui, le nationalisme est la conséquence de l'effritement de la religion et de l'effritement du patriotisme.

Examinant l'effritement de la religion, nous avons décelé deux idées importantes pour l'objet de cette recherche. D'une part, il y a une perte de croyance dans l'immortalité de l'âme humaine. Ce faisant, l'être humain se réduit à un être matériel, effrayé par la mort. Les machines le réconfortent en lui donnant un sentiment de sécurité. Deuxièmement, l'effritement de la religion fait disparaître l'idée de sanctions divines et l'idée de transcendance. N'ayant plus rien pour le contraindre à agir selon une conception du bien, l'homme peut donc s'adonner à ce qu'il désire. En désirant le pouvoir, une transformation se produit : le pouvoir se transforme de sujet en objet. Il glisse constamment entre les doigts de l'homme, il devient insaisissable. C'est pourquoi il devient impuissant et a toujours besoin d'un ennemi sur lequel il peut s'exercer.

Orwell définit le patriotisme comme la défense d'un mode de vie à un endroit particulier. Il parle d'un lien mystique au cœur du patriotisme. Or, le patriotisme est mis en danger par la mécanisation de la société. Dans un premier temps, les machines tendent à faire disparaître les traditions et les coutumes. Dans un deuxième temps, elles uniformisent la pensée par les moyens de communication que permettent les nouvelles technologies. Ainsi, les machines déracinent l'homme de ses référents culturels et permettent l'enracinement des idées totalitaires.

* * *

Que peut-on dire de la conception du pouvoir chez Orwell ? Pourquoi, à ses yeux, le désir du pouvoir pour le pouvoir est-il si prégnant à notre ère ?

Nineteen Eighty-Four présente une conception extrême du pouvoir. Mais Orwell refuse de lui opposer un autre extrême pour éviter qu'advienne le monde cauchemardesque de son roman. Orwell ne préconise pas l'abandon total du pouvoir. Au contraire, il en reconnaît les bienfaits. Toutes les civilisations ont recours au pouvoir pour survivre et se développer. Comme il a été dit dans l'introduction, Orwell reconnaît même la nécessité de la domination de l'homme sur l'homme pour le développement de la civilisation. Nous avons pu comprendre pourquoi dans le troisième chapitre. Pour Orwell, le pouvoir permet à une civilisation d'exister en ce qu'elle l'utilise pour se défendre contre la nature et les attaques ennemies; c'est le sens du patriotisme. Une société doit utiliser le pouvoir pour vaincre l'adversité. Ici, le pouvoir n'est pas voulu pour lui-même; ce qui l'est est la survie et le pouvoir n'est qu'un moyen d'y parvenir. Le pouvoir sert aussi à sanctionner les membres d'une collectivité afin qu'ils agissent selon une conception de la bonne vie. Cette téléologie est d'origine extra-mondaine (i.e. les lois) et sociales (i.e. les coutumes et traditions). Orwell, ici, trace une corrélation entre le désir du pouvoir, la communauté et la transcendance. En liant les trois ensemble, on peut déduire que le pouvoir n'est pas, pour lui, une donnée naturelle. L'homme ne veut pas le pouvoir comme il veut sa respiration, comme il veut manger. Le désir de pouvoir découle de la nécessité de la contrainte. Celle-ci peut tirer sa source de la transcendance ou de la communauté; peu importe, elle empêche l'homme d'en vouloir toujours plus. Avec l'effritement de la religion et du patriotisme, l'homme n'a plus ni sanction ni

enracinement qui puissent lui interdire de désirer ce qu'il veut. Comme un enfant qui, en l'absence de ses parents, se sert à satiété dans le pot de biscuits.

Ceci dit, il me semble que mon hypothèse de départ a été vérifiée. En désirant le pouvoir pour le pouvoir, l'homme se place au-dessus du bien et du mal, au-dessus des coutumes et des lois et ne vise plus de finalité morale. Dans ce mouvement faustien, un régime nihiliste est érigé sur les cendres de la religion et du patriotisme. Ce type de régime peut se mettre en place *maintenant* parce que c'est la première fois dans l'histoire humaine où l'homme est à la fois coupé de la transcendance et possède les moyens technologiques pour passer outre son époque et sa localité.

Pour Orwell, il semblerait que le pouvoir ait une origine située à l'extérieur de l'homme. En ce sens, le pouvoir est exercé au nom de ce que les personnes ont en commun : les traditions, les coutumes ou la transcendance²⁹⁴. Dans Nineteen Eighty-Four, le pouvoir que met en scène Orwell est une réponse à un vide ressenti collectivement. *Ingsoc* prend la place qu'occupaient la loi et les traditions. Le pouvoir terroriste d'*Ingsoc* règne par l'effroi mais aussi, plus important encore, parce qu'il renvoie à une absence, à un manque, à une paralysie chez les dominés²⁹⁵. Cette absence est consécutive au vide laissé par l'effritement de la religion et du patriotisme.

Si la thèse de départ semble avoir été confirmée, cette recherche débouche toutefois sur des résultats qui n'étaient pas anticipés. George Orwell démontre en effet l'absurdité d'une quête où on veut le pouvoir pour le pouvoir. Cette absurdité tient à ceci : au moment où il paraît tout-puissant, le pouvoir est en fait totalement impuissant.

²⁹⁴ Alfred Kkazin, « 'Not One of Us' :George Orwell and Nineteen Eighty-Four », in George Orwell & Nineteen Eighty-Four : The Man and the Book, Washington, Library of Congress, 1985, p.75.

Orwell démontre l'incapacité du pouvoir à fonder une société nouvelle. Au moment de la fondation d'un nouveau corps politique, on jette les bases de ce à quoi la société pourra se référer constamment dans le cours de son développement. C'est dans cette optique qu'Orwell parlait du lien mystique propre au patriotisme : même si la patrie change au fil du temps, elle reste la même justement parce qu'elle a des fondations. La fondation fait autorité pour les futures générations.

C'est justement sur ce point que le pouvoir mis en scène dans le roman d'Orwell est impuissant : il n'a aucune autorité. La parole de *Big Brother* ne suffit pas à contraindre les citoyens. Le Parti obtient l'obéissance seulement en mettant en place un appareil de surveillance et de répression d'une telle ampleur que personne ne peut y déroger. Dénué d'autorité, il ne reste au pouvoir que la coercition pour obtenir l'obéissance des sujets²⁹⁶.

Cette absence d'autorité ouvre un gouffre. La parole devient quasiment muette. Comme l'a écrit Claude Lefort : « il arrive qu'au service de la même pensée de la fondation, le dicible s'affaisse manifestement, se désarticule sous le poids de l'indicible »²⁹⁷. Orwell l'a très bien démontré en traitant de la novlangue. Cette langue, comme ce régime, ne parle plus; c'est un silence morbide.

²⁹⁵ Jeanne Hersch, « La nature du pouvoir », dans Le pouvoir : textes des conférences et des entretiens organisé par les vingt-sixièmes Rencontres internationales de Genève, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1977, p.87.

²⁹⁶ Sur la différence entre l'autorité et la coercition, voir Hannah Arendt, « Qu'est-ce que l'autorité ? », dans Hannah Arendt, Crise de la culture : huit exercices de pensée politique, Paris, Éditions Gallimard, 1972, pp.121-185. Arendt écrit : « Pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition; là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué » (p.123).

²⁹⁷ Claude Lefort, « La terreur révolutionnaire », op. cit., p.106.

Bibliographie

Sources de George Orwell :

ORWELL, George, Nineteen Eighty-Four, London, Penguin Books, 1949, 326p.

ORWELL, George, La Ferme des animaux, Paris, Éditions Gallimard, 150p.

ORWELL, George, Homage to Catalonia, San Diego, A Harvest Book, 1952, 232p.

ORWELL, George, The Road to Wigan Pier, San Diego, A Harvest Book, 1958, 232p.

ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 1 : An Age like this 1920-1940, Boston, Nonpareil Books, 1968, 574p.

ORWELL, George, "My Country Right or Left", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 1 : An Age like this 1920-1940, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.535-540.

ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My country right or left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, 477p.

ORWELL, George, "Notes on the Way", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.15-18.

ORWELL, George, "Review of *Mein Kampf* by Franz Burkenau", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.24-26.

ORWELL, George, "The Lion and the Unicorn", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.56-109.

ORWELL, George, "The Frontiers of Art and Propaganda", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.123-127.

ORWELL, George, "Literature and Totalitarianism", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.134-137.

ORWELL, George, "Wells, Hitler and the World State", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.139-145.

ORWELL, George, "Looking Back on the Spanish War", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.249-267.

ORWELL, George, "Pamphlet Literature", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.283-285.

ORWELL, George, "Review of *The Totalitarian Enemy* by Adolf Hitler", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 2 : My Country Right or Left 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.12-14.

ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, 435p.

ORWELL, George, "Propaganda and Demotic Speech", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.135-141.

ORWELL, George, "Arthur Koestler", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.234-244.

ORWELL, George, "Antisemitism in Britain", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.332-341.

ORWELL, George, "Notes on Nationalism", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.336-380.

ORWELL, George, "Preface to the Ukrainian Edition of *Animal Farm*", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 3 : As I Please 1943-1945, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.402-406.

ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, 555p.

ORWELL, George, "Catastrophic Gradualism", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.15-19.

ORWELL, George, "Through a Glass, Rosily", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.34-37.

ORWELL, George, "Freedom of the Park", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.37-40.

ORWELL, George, "The Prevention of Literature", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.59-72.

ORWELL, George, "Review of *We* by E.I. Zamyatin", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.72-75.

ORWELL, George, "The Politics of Starvation", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.82-85.

ORWELL, George, "James Burnham and the Managerial Revolution", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.160-181.

ORWELL, George, "Burnham's View of World Struggle", in ORWELL, George, Essays The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.313-326.

ORWELL, George, "Writers and Leviathan", in ORWELL, George, The Collected Essays, Journalism & Letters, volume 4 : In Front of your Nose 1945-1950, Boston, Nonpareil Books, 1968, pp.407-414.

Sources sur George Orwell :

AUBREY, Crispin, « The Making of 1984 », in Nineteen Eighty-Four in 1984 : Autonomy, Control and Communication, Ed. Paul Chilton and Crispin Aubrey, London, Comeia Publishing Group, 1984, pp.7-14.

BARBAUD, Philippe, « La fiction orwellienne de la langue ou la robotisation du langage », paru dans Orwell a-t-il vu juste ? : Une analyse sociopsychologique de 1984, Sillery, Presse Universitaire du Québec, 1986, 272p

BESANÇON, Alain, La falsification du bien : Soloviev et Orwell, Paris, Éditions Julliard, 1985, 222p.

BOLTON, W.F., The Language of 1984: Orwell's English and ours, Oxford, Basil Blackwell, 1984, 252p.

BRETON, Rob, « Crisis ? Whose Crisis ? George Orwell and the Liberal Guilt », in College Literature, Fall 2002, Vol.29, No. 4., pp.47-66

BRUNE, François, Sous le soleil de Big Brother : Précis sur « 1984 » à l'usage des années 2000, une relecture d'Orwell, Paris, L'Harmattan, 2000, 168p.

BRUNE, François, « Le 'Meilleur des mondes' d'Aldous Huxley, '1984' de George Orwell : Petit parallèle entre deux utopies complémentaires », dans Le Monde diplomatique, Octobre 2000, pp. 28-29.

BRUNE, François, « Rebelle à Big Brother », dans Le monde diplomatique, octobre 2000, p.29.

CARTER, Michael, George Orwell and the Problem of Authentic Existence, London, Croom Helm, 1985, 228p.

CHALIKOVA, Victoria, "A Russian preface to George Orwell", in The Revisited Orwell, Ed. Jonathan Rose, East Lansing, Michigan State University Press, 1992, pp.5-12.

CHILTON, Paul, Orwellian Language and the Media, London, Pluto Press, 1988, 127p.

CLAEYS, Gregory, « Industrialism and Hedonism in Orwell's Literary and Political Dvelopment », in Albion, Vol. 18, No. 2, Summer 1986.

CRICK, Bernard, George Orwell : une vie, Paris, Éditions Balland, 1982, 502p.

CRICK, Bernard, "The reception of *Nineteen Eighty-Four*", in George Orwell & Nineteen Eighty-Four : The Man and the Book, Washington, Library of Congress, 1985.

CRICK, Bernard, "Remembering George Orwell : On a Stick with One Lung", in The observer, 30 december 1985.

DAVISON, Peter, "What Orwell really wrote", in George Orwell & Nineteen Eighty-Four : The Man and the Book, Washington, Library of Congress, 1985, pp.5-21.

DONOGHUE, Denis, "*Nineteen Eighty-Four* : politics and fable", in George Orwell & Nineteen Eighty-Four : The Man and the Book, Washington, Library of Congress, 1985, pp.57-69.

ECKSTEIN, Arthur M., "George Orwell's Second Thoughts on Capitalism", in The Revisited Orwell, East Lansing, Michigan State University Press, 1992, pp.191-205.

FOWLER, George, The Language of George Orwell, New York, St. Martin's Press, 1995, 249p.

GOTTLIEB, Erika, The Orwell Conundrum : A Cry of Despair or Faith in the Spirit of Man ?, Ottawa, Carleton University Press, 1992, 313p.

HITCHENS, Christopher, Why Orwell Matters, New York, Basic Books, 2002, 211p.

HODGE, Bob, FOWLER, Roger, "Orwellian linguistics", in Language and Control, London, Routledge & Kegan Paul, 1979, pp.6-25.

HOLLIS, Christopher, A Study of George Orwell : The Man and his Work, London, Hollis and Carter, 1956, 212p.

HOONING, Th. J., "George Orwell in his Time", in Acta Historiae Neerlandica, 1971, pp.68-102.

HOWE, Irving, "1984 : Enigmas of Power", in 1984 Revisited : Totalitarianism in our Century, New York, Perennial Library, 1983, pp.3-18.

IANNUCCI, Armando, "2004 : Orwell's Newspeak is Reborn", in London daily telegraph, Saturday January 17 2004, p.23.

JOFFRIN, Laurent, "Un vrai socialiste : pourquoi la gauche devrait le lire", dans Le Nouvel observateur, No. 2012, du 29 mai au 4 juin 2003, p.56.

KAY, Jonathan, « Ce que George Orwell savait de Jacques Parizeau », dans Cité Libre, Vol. 36, No. 3, Juin-Juillet 1998, pp.101-105.

KAZIN, Alfred, "'Not One of Us': George Orwell and *Nineteen Eighty-Four*", in George Orwell & *Nineteen Eighty-Four* : The Man and the Book, Washington, Library of Congress, 1985, pp.70-78.

LABEDZ, Leopold, « Will George Orwell Survive 1984 : Of Doublethink & Double-Talk, Body-Snatching & Other Silly Pranks, part 1 », in Encounter, June 1984, pp.11-24.

LABEDZ, Leopold, « Will George Orwell Survive 1984 : Of Doublethink & Double-Talk, Body-Snatching & Other Silly Pranks, part 2 », in Encounter, July-August 1984, pp.25-34.

LANCELIN, Aude, « '1984', de George Orwell », dans Le Nouvel observateur, No 1971, du 15 au 21 août 2002, pp.52-55.

LANCELIN, Aude, « Big Orwell », dans Le Nouvel observateur, No. 2012, du 29 mai au 4 juin 2003, pp.54-58.

LASKOWSKI Jr., William E., « George Orwell and the Tory-Radical Tradition », in The Revisited Orwell, Ed. Jonathan Rose, East Lansing, Michigan State University Press, 1992, pp.149-189.

LOWENTHAL, Richard, “Our Peculiar Hell”, in Orwell’s 1984 : Text, Sources, Criticism, ed. Irving Howe, New York, Harcourt Brace Jovanovich Press, 1982, pp.395-405.

MCCORMICK, Donald, Approching 1984, London, David & Charles, 1980, 191p.

MEYERS, Jeffrey, “*Nineteen Eighty-Four* : A novel of the 1930s” in George Orwell & Nineteen Eighty-Four : The Man and the Book, Washington, Library of Congress, 1985, pp.79-93.

NICOLAS, Truong, “Contre tous les Big Brother : La résistance de George Orwell”, dans Le Monde diplomatique, Septembre 1998, p.32.

PEARCE, Robert, “Orwell Now”, in History today, oct. 1997, <http://www.netcharles.com/orwell/etc/docs/orwlnow.htm>

PITTOCK, Malcom, “The Hell of *Nineteen Eighty-Four*”, in Essays in Criticism, April 1997, <http://www.netcharles.com/orwell/etc/docs/hell1984.htm>

RAI, Alok, Orwell and the Politics of Despair : A Critical Study of the Writings of George Orwell, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, 192p.

RAHV, Philip, « The unfuture utopia », in Orwell’s Nineteen Eighty-Four : Text, Sources, Criticism, New York, Harcourt Brace Jovanovich Publishers, 1982, pp.310-316.

RASKIN, Jonah, “George Orwell and the Big Cannibal Critics”, in Monthly Review, May 1983.

REILLY, Patrick, « Nineteen Eighty-Four : *The Insufficient Self* », in George Orwell, New York, St.Martin’s Press, 1998, pp.116-138.

ROSE, Jonathan, “The Invisible Sources of *Nineteen Eighty-Four*”, in The Revisited Orwell, Ed. Jonathan Rose, East Lansing, Michigan State University Press, 1992, pp.131-147.

ROSSI, John, “Orwell and Patriotism”, in Contemporary Review, August 1992, <http://www.netcharles.com/orwell/etc/docs/orwlpatr.htm>

ROTHBARD, Murray N., "George Orwell and the Cold War : A Reconsideration", in Reflections on America, 1984 : An Orwell Symposium, Ed. Robert Mulvihill, Athens and London, University of Georgia Press, 1986.

RULE, James B., "1984 – The Ingredients of Totalitarianism", in 1984 Revisited : Totalitarianism in Our Century, New York, Perennial Library, 1983, pp.166-179.

SIEGEL, Paul N., "George Orwell's 1984 : A Worldwide 'Managerial Revolution' ?", in SIEGEL, Paul N., Revolution and the 20th-Century Novel, New York, Monad Press, 1979, pp.149-170.

SMALL, Christopher, The Road to Miniluv : George Orwell, the State and God, London, Victor Gollancz Ltd, 1975, 220p.

STEINHOFF, William, George Orwell and the origins of 1984, An Arbor, The University of Michigan Press, 1975, 288p.

WIDGERY, David, "Reclaiming Orwell", in Nineteen Eighty-Four in 1984 : Autonomy, Control and Communication, London, Comedia Publishing Group, 1984, pp.15-23.

WILLIAMS, Raymond, Orwell, Paris, Édition Seghers, 1972, 155p.

WOODCOCK, George, The Crystal Spirit : A Study of George Orwell, Boston, Little Brown and company, 1966, 366p.

WOODCOCK, George, Orwell's Message : 1984 and the Present, Madeira Park, Harbour Publishing, 1984, 193p.

YOUNG, John Wesley, Totalitarian Language : Orwell's Newspeak and it's Nazi and Communist Antecedents, London, University Press of Virginia, 1991, 335p.

ZWEDLING, Alex, "Rethinking the Modernist Legacy in *Nineteen Eighty-Four*" in, The Revisited Orwell, Ed. Jonathan Rose, East Lansing, Michigan State University Press, 1992, pp.13-24.

Autres sources :

ANDERSON, Benedict, L'imaginaire national : réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme, Paris, Éditions La découverte, 1996, 213p.

ARENDT, Hannah, Les origines du totalitarisme : Le système totalitaire, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 313p.

ARENDR, Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité », dans ARENDR, Hannah, La crise de la culture, Paris, Éditions Gallimard, 1972, pp.121-222.

BIRNBAUM, Norman, The Crisis of the Industrial Society, Oxford, Oxford University Press, 1969, 185p.

BREKLE, Herbert E., "War with Words", in Language, Power and Ideology : Studies in Political Discourse, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1989, pp.81-91.

BURNHAM, James, The Managerial Revolution, Bloomington, Indiana University Press, 1960, 285p.

CHOMSKY, Noam, McCHESNEY, Robert W., Propagande, medias et démocratie, Montréal, Éditions Écosociété, 2000, 202p.

CULLIVIER. Armand, Vocabulaire philosophique, Paris, Édition Armand Colin, 1956, p.158.

DELEUZE, Gilles, Présentation de Sacher-Masoch, Paris, Les Éditions de Minuit, 1967.

DOSTOIEVSKI, Les frères Karamazov, Paris, Éditions Gallimard, 1973, 990p.

FOWLER, Roger, KRESS, Gunter, "Critical Linguistic", in Language and Control, London, Routledge & Kegan Paul, 1979, pp.185-213.

HERSCH, Jeanne, "La nature du pouvoir", dans Le pouvoir : textes des conférences et des entretiens organisés par les vingt-sixième Rencontres internationales de Genève, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1978, pp.75-95.

KANTOROWICZ, Ernst, « Mourir pour la patrie », dans Kantorowicz, Ernst, Mourir pour la patrie, Paris, Presse Universitaire de France, 1984, pp.105-141.

KUMAR, Krishan, The Making of English National Identity, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 365p.

LA BOETIE, Étienne de, De la servitude volontaire ou Contr'un, Paris, Éditions Gallimard, 1993, 303p.

LEFORT, Claude, La complication : retour sur le communisme, Paris, Éditions Fayard, 1999, 258p.

LEFORT, Claude, « Le Corps interposé : 1984 de George Orwell », dans LEFORT, Claude, Écrire à l'épreuve du politique, Paris, Claman-Lévy, 1992, pp.15-36.

LEFORT, Claude, “La Terreur Révolutionnaire” dans LEFORT, Claude, Essais sur le politique : XIXe-Xxe siècles, Paris, Éditions du Seuil, 1986, pp.81-119.

PEDRETTI, Mario, La figure du désobéissant en politique, Paris, Éditions L’Harmattan, 2001, 336p.

PINSKER, Sanford, “Democracy Sabotaged by Shoddy Speech”, in Insight on the News, oct. 21 1996, <http://www.netcharles.com/orwell/etc/docs/shddysph.htm>

REICH, William, La psychologie de masse du fascisme, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972, 341p.

RUSSEL, Bertrand, Le pouvoir, Québec, Éditions Syllepse, 2003, 230p.

SMITH, Anthony D., Theories of nationalism, London, Ducksworth, 1983, 350p.

SORNIG, Karl, “Some Remarks on Linguistics Strategies of persuasion”, in Language, Power and Ideology : Studies in Political Discourse, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1989, pp.96-113.

WODAK, Ruth, “1968 : The Power of Political Jargon – A ‘Club-2’ Discussion”, in Language, Power and Ideology : Studies in Political Discourse, Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1989, pp.137-163.